
V
B
J
C
588170-I
Mag. St. Dr.


JEAN SOBIESKI
ROI DE POLOGNE.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

TOME SECOND.

HISTOIRE

DE

JEAN SOBIESKI,

ROI DE POLOGNE.

Par MR. L'ABBÉ COYER.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCLXII.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.



LIVRE III.

AUSSITOT qu'une Nation cherche un Maître, il n'y a point de Prince qui ne se croie en état de la gouverner; des Adolescens mêmes qui n'ont encore rien fait, ni dans les Conseils, ni dans les Armées. Plusieurs Candidats se proposerent: le Fils du Czar, le Prince de Transylvanie, Ragotski, le jeune Duc d'Anguien, & au cas que la République le rejettât, le Prince de Condé son Pere. Deux autres entrerent aussi dans la lice: le Prince Charles de Lorraine, Fils du Duc François, & le Duc de Neubourg, Palatin du Rhin. An. 1668.

La République écarta d'abord les quatre premiers pour différentes raisons: le Fils du Czar, à cause de sa Religion, quoiqu'il promît de l'abjurer: abjuration trompeuse, puisqu'il n'y pensa plus après avoir manqué la Couronne. Ragotski fut rejetté, parce que la Pologne fu-

An. 1668. moit encore du feu de la guerre que son Pere y avoit allumé. Le Duc d'Anguien avoit contre lui sa jeunesse & un grand crime; c'étoit pour lui que Casimir avoit voulu précipiter une élection contre la loi la plus sacrée de la République. La France même venoit de lui retirer sa protection pour la transporter au Prince de Condé son Pere. Le Fils ne donnoit encore que des espérances. Le Pere étoit un Héros tout formé, célebre, ou peu s'en falloit, par autant de victoires qu'il en avoit projettées, vaincu seulement par Turenne sans rien perdre de sa gloire, Homme d'Etat aussi bien que Général. Il fallut de grands coups pour détruire en Pologne un pareil concurrent. On employa les traits de la calomnie, & ils partirent de la France. Un libelle passa en Pologne, & courut de main en main.

On y lisoit, que „ Troye avoit été & „ toute sa gloire; que le Héros, bien plus „ affaissé par les excès de sa jeunesse, „ que par l'âge, travaillé de la goutte „ & d'une foiblesse de nerfs qui per- „ doient leur ressort, étoit obligé de se „ faire porter comme un monument de „ son ancienne splendeur; qu'il passoit „ ses jours dans l'oisiveté, incapable dé- „ sormais d'application; que si le Dieu „ Mars l'animoit autrefois dans les com- „ bats, Minerve ne l'inspiroit pas dans „ les Conseils; qu'il n'avoit jamais con-

„ nu la paix, ne respirant que la guer- An. 1668.
„ re, à laquelle il n'étoit plus propre;
„ & qu'à supposer que son génie se ré-
„ veillât, ce seroit pour détruire la Mi-
„ lice Polonoise, qu'il voudroit plier à
„ la Discipline Françoise. Le libelle a-
„ joutoit que son cœur n'étoit pas fait
„ pour sentir l'humanité & l'amitié; qu'il
„ avoit abandonné Bouillon & Turenne,
„ qui s'étoient attachés à son sort; qu'il
„ étoit d'un naturel hautain & violent;
„ que dans des tems de trouble il avoit
„ traité indignement le Sénat François;
„ & qu'il avoit payé des incendiaires
„ pour brûler le Palais où il s'assemble.
„ Sa Religion n'étoit pas plus épargnée
„ que son caractere. Il se répandoit en
„ railleries sur les Pratiques Chrétien-
„ nes; on ne l'avoit jamais vu aux pieds
„ d'un Prêtre; sa table étoit servie en
„ gras le Vendredi. Un Seigneur Polo-
„ nois s'y étoit trouvé, & le publioit
„ par-tout. Un autre l'avoit vu danser
„ un jour de Fête. " Les plaisanteries
même dont Paris ne faisoit que rire,
Varsovie s'en formalisoit: on citoit que
dans un soupé avec le Cardinal Maza-
rin, il avoit dit à un Page: *Donne-moi du vin dont le Cardinal boit quand il est tête à tête avec Madame de****. Les E-
vêques Polonois regardoient ce propos
joyeux comme un manque de respect
au Cardinalat & à l'Eglise, & ils n'ou-
blioient pas ses propres amours; com-

An. 1668. me si on ne devoit pas pardonner aux Princes toutes les foiblesses qui n'influent en rien sur les affaires publiques. Enfin, si la France offroit Condé à la Pologne c'étoit bien moins, disoit on, pour la servir que pour s'en débarrasser (*a*).

Tandis qu'on faisoit en Pologne un portrait si difforme du Héros de *Rocroi*, il prenoit la Franche-Comté (vraiment franche alors) en moins de trois semaines. Il est vrai qu'il avoit gagné le Gouverneur, & l'Abbé *Jean de Vatteville*, qui, après avoir été Officier, puis Chartreux, puis Musulman chez les Turcs, & enfin Ecclésiastique, finissoit par trahir son Roi & sa Patrie. Néanmoins cette expédition mêlée d'intrigues & de sieges, marquoit encore de la tête & de la vigueur. Mais on étoit alors disposé à tout croire en Pologne contre la France & les François, „ Ces „ esprits bouillans & légers, disoit on, „ ne sympathiseront jamais avec notre „ flegme & notre gravité. Leur ambi- „ tion démesurée nous entraîneroit dans „ toutes leurs guerres, & leur présomp- „ tion nous raviroit nos lauriers. N'a- „ vons nous pas entendu dire à quelques- „ uns d'eux que les Polonois étoient „ braves lorsqu'ils étoient menés par des „ François. Ils n'estiment que leur Na- „ tion & leur Roi, qui affecte la Monar-

(*a*) Zaluski, tom. I, pag. 83.

„ chie universelle. Ils ont fait un Livre An. 1668.
„ (*Recherche des Droits*) qui lui donne
„ tous les Pays où ses Armes peuvent
„ atteindre. Le nôtre viendra à l'exa-
„ men. La Sorbonne, les Parlemens,
„ ou des Chambres de Justice, décide-
„ ront de notre perte (*a*).

C'est ainsi qu'on travailloit à ruiner le parti de Condé. Louis XIV. lui même, qui avoit traité avec les Suédois pour forcer les suffrages, lui porta le dernier coup par une révolution subite qui amena de nouveaux intérêts. L'Electeur de Brandebourg venoit de s'unir aux ennemis de la France, & se rendoit redoutable dans les Pays-Bas. Il étoit important de le détacher des Alliés, en lui montrant la Couronne de Pologne pour le Duc de Neubourg, dont il attendoit des agrandissemens pour sa Maison. Louis XIV. n'hésita pas à faire déclarer à la Pologne qu'il se désistoit de sa premiere demande, pour transporter sa faveur au Prince de Neubourg (*b*).

Les choses étoient ainsi lorsque la An. 1669. Diete d'Election s'ouvrit au mois de Mai. Aussitôt que le Trône est vacant, toutes les Cours de Justice & les ressorts ordinaires du Gouvernement, restent sans activité. Toute l'autorité passe au Primat. Cet *Inter-Roi* a plus de pouvoir en quelque sorte que le Roi; & la Ré-

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 84.
(*b*) Id. ibid. pag. 83, & 154.

An. 1669. publique n'en prend point d'ombrage, parce qu'il n'a pas le tems de se faire craindre. Il donne avis à tous les Souverains de la vacance du Trône: *Couronne à disputer*. Il expédie les Universaux pour l'Election. Il ordonne aux Starostes de garder exactement les Châteaux, & aux Grands-Généraux les Frontieres où toutes les troupes se rendent. Si quelque Ministre Etranger s'y présentoit en ce moment, on lui refuseroit l'entrée jusqu'à ce qu'il eût reçu un Passeport du Primat. Le cas singulier où l'on se trouvoit, rejetta les yeux sur Casimir. Malgré son abdication, il n'avoit point encore quitté la Pologne: on l'obligea de s'éloigner à quarante lieues de Varsovie, afin de le mettre hors de portée d'entrer dans quelque brigue.

C'est le Champ de Wola, aux portes de Varsovie, qui est le théâtre de l'Election. Tous les Nobles du Royaume y ont droit de suffrage. Les Polonois campent sur la rive gauche de la Vistule, les Lithuaniens sur la droite: les uns & les autres sous les drapeaux des Palatinats respectifs. C'est une Armée Civile de cent cinquante à deux cens mille hommes, qui exerce le plus grand acte de la liberté. Ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir un cheval & un sabre, se tiennent derriere à pied armés de faux, sans en pa-

roître moins fiers, ayant le même droit An. 1669.
de suffrage.

Le Champ Electoral est entouré d'un fossé avec trois portes pour éviter la confusion, l'une à l'Orient pour la Grande Pologne, l'autre au Midi pour la Petite, la troisieme à l'Occident pour la Lithuanie. Au milieu du Champ qu'on nomme *Kolau*, s'éleve un vaste Bâtiment de bois, c'est la *Szopa*, ou la Salle du Sénat. Les Nonces assistent à ses délibérations, & les portent aux Palatinats. Leur Maréchal joue ici un Rôle encore plus grand que dans les Dietes ordinaires. Comme il est *la bouche* de la Noblesse, il est en état de rendre de grands services aux Prétendans. C'est à lui à dresser le Diplôme d'Election, & le Roi élu ne peut le tenir que de sa main. C'étoit un Potocki qui remplissoit cette importante fonction.

Il est défendu sous peine d'être déclaré ennemi de la Patrie, de paroître à l'Election avec des troupes réglées, afin d'éviter toute violence. Mais la Noblesse, toujours armée de pistolets & de sabres, se violente elle-même, en criant *Liberté*.

Ceux qui aspirent ouvertement à la Couronne, sont positivement exclus du Champ Electoral, de crainte que leur présence n'y gêne les suffrages. Le Roi doit être élu *Nemine contradicente*, c'est-à dire, par toutes les voix. Un seul Gentilhomme s'opposa à l'Election d'Ula-

An. 1669. ſlas VII. On lui demanda ce qu'il avoit à lui reprocher: *Rien, mais je ne veux pas qu'il ſoit Roi.* La Proclamation fut ſuſpendue pendant quelques heures, qui furent employées à le ramener. On y réuſſit, & le Roi voulut enfin ſavoir le motif de ſon oppoſition. *Je voulois voir,* répondit il, *ſi notre liberté ſubſiſtoit encore: je ſuis content; & vous n'aurez pas de meilleur Sujet que moi.* On ſent le motif de la Loi: c'eſt une famille immenſe qui adopte un Pere; il faut que tous les Enfans ſoient contens. Cette ſpéculation eſt belle; mais ſi on la ſuivoit à la rigueur, la Pologne n'auroit point de Roi légitime. On abandonne donc l'unanimité réelle, pour ſe contenter de l'apparence; ou plutôt le ſabre remplit la loi, ſi l'argent n'a pu le faire.

Avant que d'en venir à cette extrémité, aucune Election dans le Monde ne ſe fait avec plus d'ordre, de décence & d'appareil de liberté. Le Primat rappelle en peu de mots à toute la Nobleſſe à cheval, le mérite des Candidats, mérite déjà examiné dans les Diétines; il exhorte à choiſir le plus digne, il invoque le Ciel, il bénit la multitude; & reste ſeul avec le Maréchal de la Diete, tandis que le Sénat ſe diſperſe dans les différens Palatinats, pour travailler à l'harmonie des ſuffrages. S'il réuſſit, le Primat va les recueillir lui-même, en nommant encore tous les Candidats. *Szoda*, répond

cette Noblesse : *C'est celui-là que nous* An. 1669.
voulons ; & en même tems l'air retentit de son nom, de *Vivat*, & de coups de pistolets. Tous les Palatinats opinent-ils de-même, le Primat monte à cheval ; & alors le plus profond silence succédant au plus grand bruit, trois fois il demande si tout le monde est content ; & trois fois, après l'approbation générale, il proclame le Roi. Trois fois aussi le Grand-Maréchal de la Couronne réitere la Proclamation aux trois portes du Camp. Quel Roi ! s'il en a les qualités ; & quel droit ! Les suffrages de tout un Peuple sont le premier & le plus beau des droits.

Ce tableau d'une Election libre & tranquille ne représente gueres ce qui se passe ordinairement. La corruption des Grands, la fougue de la multitude, les brigues, les factions, l'or & les armes des Puissances Etrangeres, violentent souvent & ensanglantent la scene. Le Czar Alexis, pour faire élire son Fils Fédor, s'avançoit avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. Il n'étoit pas encore alors Pere de Pierre I. dont la grandeur devoit étonner la Terre. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, Casimir Paç, sauva la République en amusant Alexis qui venoit la déchirer ; & tandis qu'il le flattoit du succès, sans tirer l'épée, on s'occupoit de deux autres Compétiteurs, *le Duc de Neubourg*, & le Prince *Charles de Lorraine*.

An. 1669. Le premier, déjà ſexagénaire, étoit porté non-ſeulement par la Suede, par les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, mais encore par le Roi de France & l'Empereur. Cette brigue montroit un de ces traits qui étonnent toujours ceux qui ne connoiſſent pas les Souverains. Louis XIV. abandonnoit un Bourbon, & Léopold un Prince Lorrain qu'il regardoit comme l'ainé de ſa Maiſon; tous deux pour protéger un Etranger.

Le Prince Charles, Fils du Duc François, & Neveu de l'indécis Charles IV, qui paſſa ſes jours à perdre ſes Etats & à les reprendre, avoit pour lui la fleur de l'âge, une phyſionomie heureuſe, une taille héroïque, la force du corps, la vigueur de l'ame, une réputation de bonté & d'application, des talens pour la guerre, dont il avoit donné des preuves en Hongrie. Deux autres points de vue le montroient favorablement. Encore libre, il pouvoit faire un mariage agréable à la République; & le Prince de Lixen, ſon Ambaſſadeur, diſoit à toute la Nobleſſe: il ſe préſente ſans appui, pour ne tenir ſa fortune que de vous-mêmes, & vous marquer en Roi ſa reconnoiſſance. Des Jéſuites, pour lui donner encore plus de faveur, débitoient qu'il étoit fort dévot à la Vierge, qu'il y avoit trois cens Saints dans ſa Famille, & qu'il en récitoit les Litanies chaque jour. (a) Sans Etats, il n'avoit

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 41.

pour Agent ſecret que le Jéſuite Richard ſon Confeſſeur, & un Moine Irlandois travesti en Cavalier. De pareils Emiſſaires n'étoient pas capables de lui attirer de la conſidération. An 1669.

Déjà on alloit aux ſuffrages, & on touchoit au moment de décider, lorsque Debiczki, Enſeigne de Sendomir, homme vénérable par ſes mœurs & ſes cheveux blancs, fit entendre à l'Ordre Equeſtre: „ Que la Faction de Condé „ revivoit, qu'il s'étoit tenu une aſſem- „ blée ſuſpecte chez le Primat de Praz- „ mowski, qu'on connoiſſoit les manœu- „ vres ordinaires de la France, qu'elle „ faiſoit dire une choſe par ſon Ambaſ- „ ſadeur, & qu'elle en tramoit une au- „ tre; que Condé ſeroit proclamé Roi au „ moment qu'on s'y attendroit le moins, „ ſi l'on ne ſe preſſoit pas de l'empê- „ cher. " Sur le champ l'Ordre Equeſtre courut au Sénat demander l'excluſion du Prince: demande embarraſſante. Le Primat cherchoit ſa réponſe dans les yeux des Sénateurs.

Sobieski, par ſa qualité de Grand-Général, auroit dû être aux frontieres: le Champ Electoral lui étoit interdit: mais la grande conſidération dont il jouiſſoit l'avoit élevé au-deſſus des Conſtitutions; foibleſſe dans la République, parce que les loix doivent être plus reſpectées que les grands hommes. Sobieski, voyant la perplexité du Primat,

An. 1669. prit donc la parole. Il étoit de ſon intérêt que l'excluſion fût prononcée ; car, quoiqu'il ne fût pas au rang des Candidats, il ſavoit qu'une Nation libre pouvoit en un moment ſe tourner de tout autre côté : & en ce cas, le Héros de la Nation pouvoit bien ſe flatter d'attirer ſes regards. Voici pourtant comme il parla : „ Il eſt tout différent de refuſer „ ſon ſuffrage, ou d'exclure Le refus „ eſt un exercice de la liberté, l'exclu„ ſion eſt une injure. Si l'Ordre Equeſ„ tre prétend ainſi gêner la liberté du „ Sénat, je me retire pour ne pas par„ ticiper à la ſervitude, & à l'affront „ qu'on feroit à un grand Prince Si „ on ſe contente de lui refuſer les ſuf„ frages, on ſait que c'eſt ma coutume de céder à la voix publique. " La voix devint publique le lendemain, & le Primat prononça l'excluſion, contre ſon propre avis, & celui du Sénat (*a*).

Tous les Ordres ſe calmerent pour un tems, n'ayant plus les yeux fixés que ſur le Duc de Neubourg & le Prince Charles. On diſcuta leurs vertus & leurs vices, les biens & les maux que la République pouvoit en attendre. C'eſt au Tribunal de la Liberté que les Princes doivent ſe faire juger, s'ils veulent apprendre ce qu'on penſe d'eux. Ils l'ignorent éternellement dans leur Cour. Les Par-

(*a*) Zaluſki, ibid. pag. 118.

tisans du Prince Charles, c'est-à-dire, An 1669.
la plus grande partie de la Noblesse à cheval, ne cessoient de répéter: „ Que „ ferons-nous de Neubourg? Un Prince „ sexagénaire, qui n'aura pas plutôt es„ sayé la Couronne, qu'il faudra pen„ ser à une autre Election en nous re„ jettant dans le trouble; & quand mê„ me il vivroit plus qu'il n'est permis „ de l'espérer, son âge lui permettra-t-il „ d'apprendre notre Langue, de se for„ mer à nos mœurs, de supporter les „ travaux des Comices, des Jugemens, „ du Sénat & du Camp? Quels biens en „ attendons-nous? Trop de Potentats „ s'intéressent à lui pour qu'il ne nous „ en coûte pas quelque chose. La Sue„ de & le Brandenbourg nous touchent „ de près. On nous offre un Roi: mais „ qu'on nous cite ce qu'il a fait dans la „ guerre ou dans la paix, pour la gloire „ & le bonheur de ses Sujets. Tout ce „ qu'on sait, c'est qu'il est Pere d'une „ famille nombreuse: deux de ses Fils „ sont destinés au Sacerdoce; pour qui „ seront nos meilleures Abbayes, nos „ plus riches Evêchés, si ce n'est pour „ eux? Et ses Filles! Quel fardeau pour „ l'Etat! Si ce Vieillard recherche no„ tre Couronne, c'est moins pour lui, „ n'en doutons pas, que pour sa posté„ rité qu'il veut élever sur le Trône. „ Livrés pour toujours à la dureté d'une „ Nation hautaine, nous verrons la Cour

An. 1669. „ & les grandes Places ſe remplir d'Al-
„ lemans & d'Allemandes, qui nous van-
„ teront ſans ceſſe leur naiſſance, qui
„ nous braveront nous & nos Femmes,
„ nous les Enfans des Sarmates, qui
„ tant de fois ont fait trembler la Ger-
„ manie (*a*).

„ La fortune nous offre un autre Prin-
„ ce bien différent de celui-là; il ſort
„ d'une Nation modeſte, & il l'eſt lui-
„ même; fier ſeulement à la tête d'une
„ Armée. Les Lorrains, en petit nom-
„ bre, s'il en amene, ſe croiront trop
„ heureux de marcher nos égaux. Sans
„ brigue, ſans remuer l'Europe pour s'é-
„ lever, il ne veut devoir notre Scep-
„ tre qu'à nos ſuffrages. Son âge, ſa
„ taille, ſa force, ſes vertus, les actions
„ qui l'ont déjà illuſtré, tout nous pré-
„ ſage un regne long & heureux. Ses
„ enfans, s'ils doivent lui ſuccéder,
„ naîtront Polonois, & de telle Mere
„ qu'il nous plaira (*b*). "

Le Sénat, les Nonces & preſque tous les Grands qui vouloient le Duc de Neubourg, convenoient que le portrait du Prince Lorrain étoit fidele: mais après avoir adouci celui de ſon rival, ils vantoient beaucoup ſes grandes poſſeſſions, & ce qu'il promettoit à la République: un Corps de troupes entretenus à ſes frais, la ſolde d'une année pour les Trou-

(*a*) Id. ibid. pag 76.
(*b*) Id. ibid. pag. 42.

pes Nationales, une Ecole Militaire pour An. 1669.
la jeune Nobleſſe, avec des ſecours pour la faire voyager, avantages que le Prince Charles pouvoit bien promettre, mais qu'il n'étoit pas en état de réaliſer, n'ayant pas la même fortune, puiſque la France venoit de dépouiller ſon Pere. En le refuſant, ajoutoient-ils, nous n'en avons aucun malheur à craindre; mais en rejettant le Duc de Neubourg, ſongeons que les Puiſſances qui nous le propoſent ont des Armées pour ſe faire obéir.

A ces mots la Nobleſſe ne ſe contint plus: une fureur ſubite s'alluma, le feu paſſa dans tous les rangs. Le Sénat, les Grands Officiers & les Nonces, n'étoient point aſſez défendus par le retranchement qui borde la Szopa. La République aſſiégea la République. Il y eut pluſieurs décharges, préſages de toutes les horreurs qui pouvoient ſuivre. On voyoit les Sénateurs & les Nonces ſe précipiter de leurs ſieges, courir çà & là, ou ſe coucher par terre, tandis que les balles ſiffloient ſur leurs têtes. Quelques-uns gagnerent les portes du Camp, on les reçut le piſtolet ſur la poitrine: deux furent tués, un grand nombre bleſſé. Tous par la crainte de la mort furent forcés à reprendre leurs places (*a*). Le

(*a*) Cette violence a fait donner une nouvelle forme à la Szopa. Ce bâtiment de bois étoit tout ouvert, ſoutenu ſeulement par des piliers: il fut fermé pour les Elections à venir. La Nobleſſe en murmura, mais l'innovation ſubſiſte.

An. 1669. tumulte augmentoit d'un moment à l'autre. Le Maréchal de la Diete, Potoçki, se présenta pour l'appaiser. On se fit violence pour ne pas l'insulter, mais on ne se calma pas. Rien de plus difficile que de contenir une Nation qui fait des Rois. Depuis l'ouverture de la Diete, point de nuit où l'on ne trouvât des personnes assassinées dans les rues de Varsovie, ou dans le Champ Electoral. Sobieski avoit deux titres pour se faire écouter. Comme Grand-Maréchal, il avoit la grande Police ; & comme Grand-Général, il avoit l'Armée à ses ordres. Il en imposa au Peuple de Varsovie. Il menaça d'appeller des troupes & de faire feu sur toute faction qui voudroit violenter les suffrages. Le crainte suspendit la fureur, & le Palatin de Kalisch, Opalinski, employa la sagesse des remontrances.

„ A quoi pensons-nous, dit-il, de vouloir nous égorger, pour des Princes „ que nous n'avons jamair vus, & qui „ peut-être nous frapperont de leur „ Sceptre ? Nos Ancêtres étoient plus „ sages. La Nation à peine formée, se „ trouva divisée comme elle l'est aujourd'„ hui, entre plusieurs Prétendans étran„ gers. Les malheurs dont on étoit me„ nacé, ramenerent la raison. Un Ori„ ginaire Polonois, *Piast*, fut choisi ; & „ cet homme sans fortune, sans nais„ sance, gouverna si sagement qu'au-

„ jourd'hui encore tout Polonois ſe nom- An. 1669.
„ me *Piaſt* par honneur & par reconnois-
„ ſance. Laiſſons le Duc de Neubourg
„ gouverner ſa nombreuſe Famille & ſon
„ petit Etat. Que le Prince de Lorraine
„ emploie ſon argent pour rentrer dans
„ le ſien. Imitons nos Ancêtres, éli-
„ ſons un *Piaſt* (*a*).

Ce n'eſt pas la premiere fois qu'un diſcours ſage a calmé les eſprits . . . . Mais quel *Piaſt*? C'étoit encore un embarras dont il n'étoit pas aiſé de ſortir. Les yeux ſe tournerent ſur Sobieski. Si dans ce moment il ſe flatta de la Couronne, l'illuſion fut courte. Plus on réfléchit ſur l'Hiſtoire ancienne & moderne, plus on voit que les choſes humaines ſont le jouet de la fortune. Celui qu'elle réſervoit ſecrettement pour le Trône, étoit le dernier que l'opinion publique y auroit deſtiné. Il s'intéreſſoit ſi peu à l'Election qu'on ne le trouva pas dans ſa tente, mais dans un Couvent de Varſovie. C'étoit Michel Wieçnowieçki. Les deux Palatins, Opalinski & un autre, l'amenent au Champ Electoral ſans lui rien communiquer de leur deſſein, le préſentent, le propoſent, le nomment. Un Prélat, Olſowski, Evêque de Culm, & Vice-Chancelier de Pologne, recommandable par ſes vertus, avec un ton d'enthouſiaſte, s'é-

(*a*) Hiſt. des Dietes, pag. 194.

An. 1669. crie : *Vive le Roi Michel.* Sur le champ ce cri paſſe d'une bouche à l'autre : tous les Ordres le répetent, il ne manque plus que la proclamation de la part du Primat : la Nobleſſe l'y force le piſtolet ſur la gorge, & Wieçnowieçki eſt Roi.

Le plus étonné de la Nation, ce fut lui-même. Il pleuroit, il ſe faiſoit traîner à la Couronne, il proteſtoit qu'il étoit incapable de la porter ; & à dire vrai, puiſque la Nation, rejettant l'Etranger, avoit tourné ſes regards ſur un Piaſt, il ſembloit qu'elle n'auroit pas dû balancer entre Wieçnowieçki & Sobieski. Wieçnowieçki avoit à peine trente ans : Sobieski, qui comptoit dix ans de plus, touchoit à cette maturité qui eſt ſi néceſſaire au Chef d'un grand Peuple. Wieçnowieçki avoit paſſé ſa jeuneſſe dans l'inertie : Sobieski avoit employé la ſienne aux voyages, à l'étude des affaires publiques & à la guerre. Wieçnowieçki n'avoit rempli aucune Charge dans l'Etat : Sobieski étoit arrivé aux plus grandes par des actions d'éclat, & il s'y ſoutenoit ſur de nouveaux triomphes. Wieçnowieçki n'avoit pas même la conſidération que les richeſſes donnent ; il ſubſiſtoit d'une penſion de ſix mille livres dont la Reine Louiſe l'avoit gratifié, & des bienfaits de l'Evêque de Plocsko : Sobieski étoit puiſſant en terres & en vaſſaux. Wieçnowieçki étoit venu dans la foule des Nobles pour mêler ſon ſuffrage aux

leurs: Sobieski, le premier Perſonnage An. 1669. dans la République, ſembloit plutôt ſe préſenter pour recevoir les ſuffrages que pour donner le ſien. Une ſeule choſe parloit en faveur du nouveau Roi, ſi cette choſe peut faire le bonheur d'un Peuple; c'étoit la naiſſance. Il deſcendoit de Koribut, Oncle du grand Jagellon. Il étoit Fils de Jérémie Wieçnowieçki, Palatin de Ruſſie, qui après avoir joui d'une grande fortune en Ukraine, étoit mort ruiné par les Coſaques. Le Fils n'ayant pour lui qu'un vain Nom, devoit-il s'attendre à un ſi beau jour?

Rien dans les autres Etats ne reſſemble à cette Fête. Qu'on imagine plus de cent mille Nobles à cheval, qui aimeroient mieux ſe réduire à la derniere néceſſité que de ne pas étaler de la magnificence, tous les Grands & les Puiſſans ſous le faſte Aſiatique, un Peuple de curieux, la Garde nombreuſe du camp, une Artillerie dont le bruit ſe mêle aux acclamations d'un Royaume aſſemblé: c'eſt dans cette pompe militaire & civile, que l'on conduit le Prince élu, d'abord à la Baſilique de St. Jean, & enſuite au Palais des Rois. La Nation dans les premiers momens de ſon enthouſiaſme, tournoit tout en heureux préſages. Toujours frappée des anciens Romains elle tient aux augures autant que le Chriſtianiſme peut le permettre. Pendant l'Election une Colombe avoit volé ſur l'enceinte où le

An. 1669. Sénat délibéroit. Un Aigle avoit plané ſur la Nobleſſe. Un eſſain d'Abeilles avoit bourdonné autour de Wicçnowieçki ſans le bleſſer, comme autrefois elles avoient careſſé la Statue d'Antonin le Pieux. On mêloit à tout cela des preſſentimens que des Moines avoient eus à l'Autel; & on annonçoit le regne le plus fortuné. On verra bientôt que la Colombe, l'Aigle, les Abeilles & les Moines ſe tromperent (*a*).

Caſimir n'y fut pas trompé; car en apprenant la Proclamation, il s'écria: *Quoi! ils ont couronné ce pauvre Homme!* Son regne s'annonça ſi mal dans les Pays étrangers, que peu de tems après ſon Election, l'Electeur de Brandebourg, dont la Maiſon n'étoit pas à beaucoup près auſſi puiſſante qu'aujourd'hui, (Frédéric II. étoit encore à naître,) fit enlever un Gentilhomme Pruſſien ſous les fenêtres de ſon Palais, aſyle qui fut violé ſans réparation.

Jamais Roi n'eut plus beſoin d'être gouverné; & en pareil cas, ce ne ſont pas toujours les plus éclairés & les mieux intentionnés qui gouvernent. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, Caſimir *Paç*, s'empara de ſa confiance: avec un eſprit élevé & une éloquence naturelle, il avoit des lumieres. Mais plus ambitieux que Citoyen, il ne vouloit les employer que pour

(*a*) Zaluski, pag. 133. 146.

la grandeur de ſa Maiſon. Elle étoit déjà la plus floriſſante de la Lithuanie, quoiqu'elle n'en fût pas originaire. Elle s'incorporoit aux *Pazzi* de Florence. Cette Parenté avec *Sainte Magdelaine Pazzi*, avoit coûté au Grand-Chancelier près de deux millions pour bâtir un Monaſtere de Camaldules, ſous l'invocation de ſa Parente : profuſion ſinguliere pour un Homme d'Etat. Son Frere, Michel Paç, remuant, emporté, capricieux, étoit Grand-Général de Lithuanie, Rival décidé de Sobieski, ſachant bien la guerre, ſans avoir cette ſupériorité de génie qui raſſure les Etats chancelans. An. 1669.

La Pologne alloit être ravagée, ſi Sobieski ne l'eût pas défendue. Les Coſaques, malgré la paix qu'ils avoient faite avec la République ſous le regne de Caſimir, entroient dans de grandes défiances ſur les deſſeins du Roi Michel. Ils craignoient l'envie qu'il pouvoit avoir de recouvrer les grands biens de ſa Maiſon en Ukraine, & en même tems tous ceux des Seigneurs Polonois qui avoient été dépouillés. Pour ſe raſſurer, ils demanderent un abandon de tous ces titres. La Pologne de ſon côté, appréhendoit de rentrer en guerre dans un tems où elle étoit fort épuiſée. Le Roi An. 1671. confia la négociation à Sobieski. Il auroit voulu pouvoir en charger tout autre ; car il commençoit à prendre de l'ombrage contre un Sujet trop eſtimé. Le

An. 1671. Chef des Cosaques, ce même Doroscensko que Sobieski avoit déjà battu, fut inflexible. Il fallut donc recourir à la derniere raison des Rois, qui a fait couler tant de sang depuis que les hommes se sont donné des Maîtres. Sobieski l'épargna autant qu'il put. Il regardoit celui des Cosaques mêmes comme le bien de la République: les Cosaques étoient effectivement de bons Sujets avant qu'on en eût fait de mauvais Esclaves. Une autre raison qui engageoit Sobieski à user de ménagement, c'est qu'il avoit peu de forces. Le génie & l'adresse suppléerent. Il jetta de la division parmi les Cosaques, Il opposa un nouveau Chef à l'ancien, Hanenko à Doroscensko. Il remit sous l'obéissance de la Pologne les Villes de Bar, de Nimirow, de Kalnick, de Braclaw, & tout le pays entre le Bog & le Niester. Doroscensko battu ne sauva le reste de l'Ukraine que par la menace qu'il fit de livrer le pays aux Turcs, si on le poussoit à bout. Sobieski suspendit la victoire. Les félicitations qu'il reçut, marquent l'importance de cette campagne. „ On ne peut assez admirer
„ votre courage & votre prudence dans
„ cette expédition. Comment avec une
„ poignée de Soldats avez-vous pu nous
„ reconquérir tant de places, Braclaw
„ sur-tout, qui seule vaut une victoire ?
„ Vous nous ouvrez toute l'Ukraine, &
„ vous achéverez de nous la rendre. Vous

„ forcez l'Envie même à convenir que An. 1671.
„ la Pologne vous doit son salut (*a*) ".
C'est ce que lui écrivoit le Vice-Chancelier au nom du Roi & de la République; & c'est ainsi que le Grand-Général se vengeoit de n'avoir pas été couronné.

Mais il vouloit que, sans abuser de la victoire, on ménageât les Cosaques, & qu'on les fît rentrer dans le devoir par la clémence & l'attrait du bonheur.

Tel fut aussi le vœu de tous les Non- An. 1672.
ces & de la plus grande partie du Sénat dans la Diete: mais le Roi & son Conseil pensoient différemment. Le Regne du foible Michel étoit celui des Favoris. Son Conseil étoit composé des Pensionnaires de l'Empereur Léopold, dont il venoit d'épouser la Sœur. Léopold craignoit un Armement formidable que le Turc préparoit. Il entrevit un moyen de le détourner sur la Pologne. Il savoit que Doroscensko avoit menacé de livrer l'Ukraine au Turc, si on le réduisoit aux extrémités; & en même tems il imagina que le Turc ne seroit pas indifférent à la conquête de cette belle Province qui lui ouvriroit la Pologne & la Moscovie, deux Etats d'où étoient sortis tant d'ennemis contre l'Empire Othoman. Il savoit encore que Michel, en recouvrant l'Ukraine par la force ouverte, se flattoit de recouvrer aussi l'im-

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 133. 146.

An. 1671. mense Patrimoine de ses Peres, & au-delà. Léopold, avec toutes ces connoissances, n'eut pas de peine à lui persuader que toute négociation avec des Rebelles étoit aussi dangereuse qu'humiliante; que pardonner à Doroscensko, c'étoit affoiblir l'Autorité Royale. Michel se crut donc grand en se montrant inflexible.

Cependant la Diete, selon les loix, pouvoit le forcer à la Paix. Il acheta un Nonce qui protesta, disparut, & la Diete fut rompue. Un fait qui montra bien que la protestation du Nonce étoit une manœuvre de la Cour, c'est que le Roi ne fit aucune démarche pour le chercher, le ramener, & rendre l'activité au Conseil de la Nation.

Doroscensko apprenant ce qui se passoit, & craignant de succomber enfin sous un Maître irrité, en chercha un autre à Constantinople.

Mahomet IV. étoit monté sur le Trône en passant sur le corps de son Pere, Ibrahim I. que les Janissaires avoient étranglé. Mahomet avoit battu les Impériaux, fait de grandes conquêtes en Hongrie, soumis la Transylvanie, pris l'Isle de Candie, l'ancienne Crete. Les Turcs croyoient ne pouvoir faire plus d'honneur à l'Ambassadeur de France, le Comte de Guilleragues & à sa suite, qu'en disant que les François étoient Parens de *Méhemmed-Tétih*, de Mahomet

le Victorieux. Jufques-là il ne l'étoit pourtant qu'à la façon de la plupart des Souverains, qui font tout fans rien faire : il n'avoit pas encore paru à la tête de fes armées. Mais fa fortune paroiffoit inaltérable entre les mains du Vifir *Cuprogli*, auffi grand que fa place. Un Grand-Vifir eft tout à la fois Connétable, Chancelier & Premier Préfident. Tout étoit rempli. Fils de Vifir, il avoit fuccédé à fon pere contre la politique de l'Empire, qui ne permet pas de perpétuer les honneurs dans une même famille. Une autre fingularité, c'eft qu'il étoit monté à ce comble d'honneur à l'âge de trente ans; l'ufage veut qu'on en ait quarante pour être dans les grands Emplois (*a*). Les Turcs qui ne font hyperboliques que fur un grand fond, l'appelloient *la lumiere des Nations*, *le gardien des Loix*, *le terrible Commandant*. On fait le mot de Montécuculi en fe retirant lorfque fes rivaux finirent leur carriere : *un homme qui a eu l'honneur de combattre contre Turenne, Condé & Cuprogli, doit il compromettre fa gloire avec des gens qui ne font que commencer à commander des Armées*. Montécuculi ne connoiffoit dans Cuprogli que le Général. An. 1672.

L'habile Miniftre réfléchiffant fur les offres de Dorofcensko forma le deffein de fubjuguer la Pologne, renvoyant à

(*a*) Ricaut, Hiftoire de l'Empire Othoman, page 135.

An. 1672 une autre campagne la destruction de l'Empire de Vienne, victoire qui deviendroit plus facile par celle-ci; & il voulut que son Maître vînt cueillir lui-même les lauriers qu'il lui préparoit. La présence de Mahomet à l'armée étoit, de la part du Visir, un trait de politique & d'attachement. Ce Sultan, malgré les victoires de son regne, commençoit à tomber dans le mépris & la haine; parce que livré entiérement à ses plaisirs il dépensoit plus dans son serrail, qu'il n'eût fait en battant les Chrétiens.

Mais le Divan représentoit que cette guerre ne pouvoit être juste sans une sommation préalable aux Polonois, & un refus de leur part de satisfaire les Cosaques. *Le Mouphti* sur-tout, c'est-à-dire, le Pontife de la Religion Mahométane, refusoit son *Fetfa*. Ce Mouphti est un personnage bien important, le seul pour qui le Grand-Seigneur se leve: mais s'il s'avisoit de prévariquer, il seroit pilé dans un mortier jusqu'à être réduit en bouillie (*a*). Le Fetfa qu'il refusoit, est une espece de Mandement qui accompagne presque toujours les ordres publics du Grand-Seigneur. Sans cet oracle les Peuples obéiroient mal. Cuprogli, trop ami lui-même de la Justice & de la Religion pour ne pas les écouter, avertit la République par cette dépêche.

(*a*) Ricaut, Histoire de l'Empire Othoman, page 190.

„ Vous dites que l'Ukraine vous ap- An. 1672.
„ partient, & que les Coſaques ſont
„ vos Sujets; comme ſi nous ignorions
„ que cette Nation, libre autrefois, ne
„ dépendoit que d'elle-même. Il eſt
„ vrai qu'elle s'eſt donnée à vous de ſon
„ propre mouvement, & à certaines
„ conditions: mais elle n'a pas compté
„ ſe livrer à des Tyrans qui lui ont fait
„ mille outrages. Elle a donc pris les
„ armes ſelon le Droit Naturel pour re-
„ couvrer ſa liberté & ſon premier état.
„ Elle a ſupplié la Sublime Porte de la
„ recevoir ſous ſa protection & de faire
„ pour elle ce qu'elle fait pour tous les
„ malheureux; c'eſi pourquoi l'invincible
„ Mahomet vient d'envoyer à Doroſ-
„ censko, Chef des Coſaques, le ſabre
„ & l'étendard. Sachez donc que, ſi
„ vous ne vous dépêchez de compoſer
„ avec mon Maître qui eſt déjà en
„ mouvement vers Andrinople; que ſi
„ vous le laiſſez arriver ſur vos frontie-
„ res avec des forces immenſes, ce ne
„ ſera plus par un Traité, mais avec le
„ fer & la colere du Dieu vengeur que
„ la conteſtation ſe décidera (*a*) ".

Au bruit de ce tonnerre le Sénat s'aſſemble. On commence par s'indigner de ce que la lettre qui contient une déclaration de guerre, eſt écrite par le Viſir & non par le Sultan lui-même,

(*a*) Zaluski, tom. I, pag. 369.

An. 1672. arrogance méprisante. Les partisans du Roi saisissent ce moment d'indignation pour insinuer que la déclaration n'est point sérieuse : „ Pourquoi la Porte „ romproit-elle avec nous qui ne lui en „ donnons aucun sujet, elle qui est or- „ dinairement si fidelle à ses Traités ? „ Seroit-ce pour agrandir son Empire ? „ Mais on sait qu'à présent elle est plus „ occupée à conserver l'immensité de ses „ possessions, qu'à les étendre. Seroit- „ ce effectivement pour soutenir Dorof- „ censko ? Il étoit bien plus naturel de „ le favoriser lorsque ses forces étoient „ entieres. Mahomet viendroit-il avec „ tout le poids de sa puissance pour faire „ société avec un brigand ? La décla- „ ration du Visir n'a que l'apparence „ d'une menace arrachée par les impor- „ tunités & les mensonges de Dorof- „ censko. Mais à supposer que la fou- „ dre suive l'éclair, le Czar nous of- „ fre une forte diversion dans laquelle „ il promet de faire entrer la Perse, & „ pensons-nous que l'Empire d'Allema- „ gne ne soit pas intéressé autant que nous „ à contenir le Tiran de l'Asie ? C'est „ encore un secours à demander promp- „ tement (*a*) ".

Les vrais Patriotes répondent qu'il est bien plus simple de satisfaire les Cosaques, & d'ôter par-là tout prétexte

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 352 & suiv.

à la Turquie de troubler la Pologne. An. 1672.
Sobieski étoit abſent. Le Primat demande qu'on ſuſpende toute délibération ſur la guerre juſqu'à l'arrivée du héros qui l'entendoit ſi bien. Ce n'étoit pas le ſentiment du Roi, qui craignoit d'augmenter l'importance du Grand-Général. La nuit vient, on veut délibérer aux lumieres. Le Primat s'y oppoſe, de crainte que dans le feu des conteſtations on ne joue du poignard à la faveur des ténebres, violence qui s'étoit montrée plus d'une fois dans les aſſemblées. Il appréhenda peut-être pour lui-même quelqu'un de ces ſcélérats qui font toujours plus que les Rois ne deſirent.

Le lendemain Sobieski arrive. La plupart des Sénateurs vont au-devant de lui. Il entend ſes louanges en plein Sénat. On dit que la Robe & la Saye lui conviennent également, qu'il mêle les lauriers aux faiſceaux, qu'il ſait être Sénateur & Capitaine. Tout cela étoit vrai : mais il falloit, ſans perdre un moment, s'arrêter à un parti qui pût ſauver la République. Sobieski parla vivement pour pacifier les Coſaques, il toucha tous les points ſur leſquels la Pologne pouvoit ſe relâcher. Mais on ne perſuade pas les eſprits bornés, encore moins les Princes qui s'accoutument à confondre le pouvoir avec la raiſon. Michel s'opiniâtra, & laiſſa la Porte ſans

An. 1672. réponſe, comme ſi ſes menaces avoient été vaines.

Ce fut alors qu'une ligue ſe forma pour le détrôner. Les Polonois ont pour maxime que tour peuple qui peut faire un Rôi, peut le défaire. Ainſi ce qu'on appelleroit ailleurs conjuration, ils le nomment l'exercice d'un Droit National. On comptoit parmi les Chefs de la Ligue le Primat Prazmowsbi, le Grand-Enſeigne Sieniawski, le Palatin de Cracovie, Lubomirski; celui de Mazovie, Ledchinski; celui de Kiovie, Potoçki, un Vielopolski, & d'autres Seigneurs de cette importance. L'entrepriſe n'étoit pas auſſi orageuſe qu'elle le ſeroit dans un Royaume héréditaire. Elle avoit pourtant ſes dangers.

Les Seigneurs ligués jugerent à propos de prévenir & de ménager l'Empereur à cauſe de ſa ſœur qui partageoit le Trône de Pologne avec Michel. Ils lui découvrirent toutes les plaies de l'Etat, & ſur-tout l'incapacité de Michel pour le gouvernement. Chez des Nations fieres un Roi mépriſé chancelle toujours ſur le Trône, tandis qu'on voit des uſurpateurs eſtimés s'y affermir. Jamais les Anglois ne penſerent à détrôner Cromwel. Ce Cromwel avoit humilié la Hollande, impoſé les conditions d'un Traité au Portugal, vaincu l'Eſpagne, forcé la France à briguer ſon alliance,

& donné l'empire de la mer & du commerce à sa Nation. An, 1672.

Michel étoit tout propre à ruiner la sienne. Les Seigneurs ligués déclaroient donc à l'Empereur qu'ils avoient besoin d'un autre Chef : que la seule considération qui les arrêtoit, c'étoit leur respect pour Sa Majesté Césaréenne, & pour la Reine Eléonore qu'ils étoient bien fâchés d'envelopper dans le sort du Roi. Ils le prioient de s'expliquer sur la maniere dont il souhaitoit qu'elle fût traitée.

L'Empereur, après avoir plaint son beau-frere d'être né sans talens pour le Trône, répondit qu'il plaignoit encore plus la République ; mais qu'il ne pouvoit consentir à voir sa sœur sans couronne. Le moyen qu'il proposa pour sortir d'embarras, fut celui-ci. Le Séréníssime Roi (c'est le titre que Sa Majesté Césaréenne donnoit à Michel) étoit d'une complexion foible & d'une santé chancelante ; sans enfans jusqu'alors. On attaqueroit canoniquement son mariage par l'impuissance, moyen qui a si souvent réussi aux Têtes couronnées. La Reine consentoit à se prêter à cette accusation pour le bien de la République, mais sous condition très-expresse qu'après la dissolution du lien elle épouseroit le Prince qui chasseroit son mari du Trone. C'est ainsi qu'en 1667. la Reine de Portugal, amoureuse de Dom Pedre,

An. 1672. frere du Roi Alphonſe ſon mari, avoit accuſé celui ci d'impuiſſance, & obtenu une bulle de Rome pour épouſer ſon beau-frere & régner avec lui.

Un autre embarras, c'étoit de ſavoir ſur quelle tête on mettroit la couronne. L'Empereur excluoit tout hérétique & tout François: tout hérétique, celui même qui ſe convertiroit pour régner: „ tout François; Nation légere, diſoit „ la dépêche, inquiete & ſulphureuſe. „ Ses machinations contre toute l'Euro„ pe, & en particulier contre la Maiſon „ d'Autriche, ſont aſſez connues. Il ne „ ſeroit pas juſte que pour vous faire du „ bien j'expoſaſſe ma Maiſon & l'Em„ pire. Le Roi que je vous propoſe, „ c'eſt le Prince de Lorraine, celui que „ vous avez preſque couronné dans la „ derniere élection. Ne le regardez pas „ comme un Prince ſans fortune & ſans „ puiſſance, qui ſeroit à charge à la Ré„ publique. Si ſon pere eſt dépouillé „ de ſes Etats, ce n'eſt qu'un malheur „ paſſager qu'il doit à la France, & dont „ elle aura plus à ſe repentir qu'à ſe fé„ liciter (*a*)".

Léopold dans la derniere Election avoit préféré le Duc de Neubourg à ce Prince qu'il vantoit tant: mais la politique permet-elle aux Souverains d'avoir toujours le même langage & le même viſage?

(*a*) Zalnski, ibid. pag. 342 & ſuiv.

visage ? Après avoir developpé son plan, marquant encore son regret de voir arracher le Sceptre au Sérénissime Roi Michel, & gémissant sur cette triste nécessité, il prioit très-instamment la République de pourvoir convenablement à sa subsistance. An. 1672.

Jusques-là les Seigneurs ligués, incertains de Sobieski, dont la conduite paroissoit encore ménager la Cour, ne lui avoient rien communiqué de leur dessein: mais réfléchissant sur la nécessité de le gagner, ils s'ouvrirent à lui. Le parti qu'il alloit prendre pouvoit décider du sort du Roi & du Royaume. Grand-Maréchal & Grand-Général, Maître & Pere d'une Armée qui se croyoit invincible sous ses ordres, il embrassa la cause du Royaume contre le Roi. Mais soit qu'en déterminant la déposition de Michel, il voulût fixer les regards sur lui-même ; soit qu'il n'envisageât que la chose publique, il représenta combien il étoit dangereux d'accepter un Roi de la main de l'Empereur ; que c'étoit mettre l'Etat sous la tutelle du Conseil de Vienne ; qu'on en avoit fait la triste expérience depuis que Michel étoit sur le Trône : « mais autant qu'il est juste, » ajouta-t-il, « d'ôter la Couronne à celui » qui ne sait pas la porter, autant il se» roit injuste de lui ravir son Epouse ; » & la République ne sauroit sans honte » se prêter à cet infame complot. Au

An. 1671. „ refte fi la Pologne n'a point de Chef „ à nous donner, la France nous en offre un auffi guerrier que le Prince „ Charles, fans aucune fuite fâcheufe. „ C'eft un defcendant du fameux Comte de Dunois, qui fauva les François „ & Charles VII ; c'eft le Duc de Longueville (*a*), qui a hérité de fon fang „ & de fes vertus, né pour fauver la „ Pologne ".

La Reine ne penfoit pas comme Sobieski, qu'elle dût fe tenir attachée à un Epoux fans Couronne. A-la-vérité elle eût préféré le Prince Charles au Duc de Longueville ; mais de quelque façon que ce fût, elle vouloit refter fur le Trône. Elle fit donc infinuer aux Grands qu'elle confentiroit à époufer le Duc. On lui en avoit montré le portrait, qui ne lui déplut pas.

La propofition de Sobieski étoit conforme à l'inclination qu'il avoit toujours confervée pour la France, & aux liaifons qu'il entretenoit avec Louis XIV. Quant au Prince qu'il propofoit, tout fon mérite confiftoit dans la valeur, qui feule ne fera jamais un grand Roi. Mais les Seigneurs ligués étoient trop avides de la révolution, pour délibérer avec maturité. Ils acquiefcerent. On employa le moins de tems qu'il fut poffible pour prendre des mefures avec la France. La

(*a*) Connu auffi fous le nom de Comte de Saint-Paul.

chose fut maniée avec tant de secret par An. 1672.
Sobieski, que ni la Cour de Vienne, ni celle de Varsovie, n'en soupçonnerent rien.

La rupture de la derniere Diete fut un prétexte pour en demander une autre au commencement du printems. Michel n'osa la refuser, d'autant plus qu'il falloit armer la République; car on avoit nouvelle que le Turc marchoit effectivement.

Jamais Roi n'entendit des choses plus dures en face de son Peuple. Un grief qu'on lui avoit en quelque façon pardonné, revivoit dans la Diete. Il avoit juré à son Couronnement de ne se marier qu'au gré de la République, & il ne l'avoit pas même consultée, pour épouser l'Archiduchesse d'Autriche Eléonore.

Le Czar lui avoit offert sa Fille avec la restitution du Duché de Sévérie & d'autres avantages considérables, proposition qui plaisoit fort à la République, au-lieu que l'Archiduchesse n'apportoit rien. Il n'avoit écouté que le Chancelier *Paç*. Les cinq cens mille livres qu'il avoit dépensées pour les frais de cette alliance, il avoit voulu les tirer secrettement du trésor de la Nation: attentat, disoit on, contre la République qui doit savoir l'emploi de ses finances, & qui ne doit rien pour un mariage qu'elle desapprouve. Ce mariage lui a-

An. 1672. voit attiré uu autre reproche. L'Ordre de la *Toison d'or* qu'il avoit acceptée, étoit regardé comme une marque de vasselage, comme une ignominie pour le Roi & les Sujets, comme un engagement à épouser les intérêts & à venger les injures de la Maison d'Autriche. On prétendoit même qu'il l'avoit juré dans la cérémonie, qui fut secrette. „ Ce „ n'est pas ainsi, ajoutoit-on, que se „ conduisit Etienne Batori lorsque l'Am„ bassadeur d'Espagne lui présenta le „ même Ordre. Ce Roi que nous re„ grettons encore, avoit fait faire un „ Collier où en place du *Mouton* on „ voyoit un *Loup* armé de dents mena„ çantes (a). „ *Voilà mon ordre*, dit-il, „ *j'accepterai le vôtre quand mon frere le* „ *Roi d'Espagne aura reçu le mien.*

On poussoit la comparaison plus loin. „ Etienne ne consultoit qu'avec le Sénat „ & les Dietes : Michel dirige tous les „ Actes publics avec la Reine & l'Am„ bassadeur de Vienne, qui s'occupe „ nuit & jour de notre perte. Etienne „ étoit toujours à la tête des Armées, „ Michel n'y a pas encore paru. Est-il „ juste que les Membres s'exposent pour „ un Chef qui se tient à couvert (b)?

Le Primat profitant de la chaleur des esprits lui parla d'un ton qui passe-

(a) Les Armes de la Transilvanie dont Batori étoit Prince avant que d'être Roi de Pologne.
(b) Zaluski, tom. 1. pag. 168 & suiv.

roit, dans une Monarchie abſolue, pour An. 1673.
un crime de leze-Majeſté. „ La Nation
„ vous a fait Roi, lui-dit-il, & vous la
„ perdez. Au-lieu de travailler à paci-
„ fier l'Ukraine vous avez irrité ſes dou-
„ leurs. Vous n'avez pas réparé les for-
„ tifications de Kaminiek, ce boulevard
„ de la Pologne. Vous retenez la Garde
„ Allemande que la République ne vo-
„ yoit qu'à regret ſur les pas de votre
„ prédéceſſeur, quoiqu'il la payât de ſes
„ deniers. Vous avez des hommes dans
„ votre Cour, dans votre Cabinet qui
„ ſacrifient les intérêts du Royaume à
„ ceux du Roi. Les Nonces étoient en
„ chemin pour vous ſupplier d'éloigner
„ ces peſtes publiques; vous avez trou-
„ vé le ſecret de les éloigner eux-mê-
„ mes. Vous diſpoſez contre nos con-
„ ſtitutions des Staroſties & des places
„ de Sénateur, avant la mort de ceux
„ qui les occupent. Vous avez rompu
„ deux Dietes pour ne pas expoſer vo-
„ tre Autorité à l'animadverſion des
„ loix. Vous avez réclamé hautement
„ les anciens droits des Rois, & proteſ-
„ té contre tout ce qui peut les bleſſer.
„ Ces anciens droits qu'ils peuvent é-
„ tendre ſi loin, où en ferez-vous la
„ recherche? Sera-ce dans les Archives
„ de Vienne & de Madrid? Tremblons,
„ Sénateurs, ſi nous méritons nos pla-
„ ces. Ce que vous avez dit après vo-
„ tre Couronnement, ce que quelques

Ann. 1672. „ personnes ont entendu, que vous aviez „ juré les *Pacta conventa* avec une re„ striction mentale, n'est que trop vrai. „ Quelle foi pouvons-nous ajouter à vos „ sermens (*a*) ? Nous rompons les nô„ tres à votre exemple ". La fermeté d'ame que ce discours paroît supposer, n'est point un prodige dans un Etat où l'on n'ose pas attenter à la liberté d'un Citoyen ; & encore moins à celle d'un personnage public, qui dit franchement ce qu'il pense en s'appuyant sur la Loi.

Le Primat parloit encore lorsque les Seigneurs ligués dont le nombre s'étoit accru, dans l'assemblée de la Nation, signifierent sans ménagement à Michel de descendre du Trône par une abdication comme volontaire, ou de s'y voir forcé. Il désespéra de s'y soutenir dès qu'il vit Sobieski dans la ligue ; la catastrophe se précipitoit. Bientôt les magnifiques équipages des Seigneurs s'avancerent vers la Mer pour recevoir le Duc de Longueville qu'on vouloit couronner. Ce Prince étoit encore sur les bords du Rhin dont Louis XIV. tentoit le passage. Chacun sait qu'un coup de pistolet qu'il tira sans néceffité sur des Hollandois qui demandoient la vie à genoux, fut cause de sa perte. *Cette canaille*, pour me servir de ses termes, à laquelle il défendoit *de faire quartier*, ne

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 168, 263 & suiv.

lui en fit point. Elle enſévelit avec lui An. 1672.
la branche d'*Orléans-Longueville*. Cette mort déconcerta la Ligue, & rendit quelqu'eſpérance à Michel.

Ce Roi, qui ne ſavoit plus s'il l'étoit encore, aſſembla toute la Nobleſſe du dernier rang, cent mille Gentilshommes dans le camp de Golembe, ſur le bord de la Viſtule, au Palatinat de Lublin. Il avoit vécu parmi eux & au niveau de leur fortune. C'étoit principalement de leurs mains qu'il avoit reçu le Sceptre; il en étoit aimé comme un égal, & reſpecté comme un Roi. Il choiſit *Etienne Czarneski* pour Maréchal de la Confédération Royale, avec pouvoir de lever une nouvelle Armée, & de rétablir l'ancienne Milice, qu'on nommoit *Haſtata* à cauſe de la lance qu'elle portoit. La Pologne ne connoît que deux Grands-Généraux; Czarneski en montra une troiſieme, & au-delà. Armé des foudres de la Guerre & du glaive de la Juſtice, ce fut un Dictateur qui pouvoit abſoudre ou proſcrire. Les confédérés jurerent entre ſes mains de conſerver le Roi Michel ſur le Trône aux dépens de leur fortune & de leur vie. La foi du ſerment eſt preſqu'autant reſpectée en Pologne, qu'elle l'étoit du tems des Sarmates leurs ayeux. Ils inviterent les Sénateurs & tous les Citoyens en place à ſe joindre à eux dans un tems limité ſous peine de confiſcation de biens & de dégradation. Le terme étoit court;

An. 1672. & ſans la réſolution de Sobieski, il falloit ſe jetter aux pieds d'un Roi irrité & d'un Dictateur qui ne vouloit rien ménager.

Le Grand Général aſſembla ſon Armée à Lovicz dans le Palatinat de Rava. C'eſt un Archevêque de Gneſne qui a élevé la fortereſſe de cette place. On voit peu de Couvens en Pologne, qui ayent été bâtis par les Princes de l'Egliſe; c'eſt qu'ils ſont tous Sénateurs & Hommes d'Etat. Si on dut voir la République où étoit la plus grande partie du Sénat, elle étoit à Lovicz.

L'Armée, en ſe confédérant, confédération toujours redoutable, oppoſa ſermens à ſermens. Elle jura par le nom de Dieu & de Sobieski de ſoutenir les droits & les libertés de la Patrie, tels qu'elle les avoit reçus des anciens Guerriers qui les avoient cimentés de leur ſang; de ne reconnoître pour Généraux que ceux qui avoient été revêtus du commandement avant les troubles; de leur déférer tout ce qu'on pourroit apprendre de nuiſible à la préſente confédération, de ne révéler aucun de ſes ſecrets; & de regarder comme ennemi de la Patrie tout Soldat qui ne ſe rangeroit pas ſous ſes drapeaux (*a*).

Pendant que la République s'armoit contre elle-même, *Cuprogli* laiſſé ſans

(*a*) Zaluski, tom, 1. page 396.

réponſe, faiſoit déclarer juſte la guerre dont il l'avoit menacée; & le Mouphti la conſacroit par ſon *Fetfa*. Déjà les ordres étoient donnés, & les queues de cheval arborées au Serrail. Ce n'eſt pas la fantaiſie qui a donné ces bannieres aux Turcs, c'eſt la victoire. Ils fuyoient dans un combat après la priſe de leur grand Etendard. Le Général abbattit d'un coup de ſabre la queue d'un cheval, puis l'attachant au bout d'une pique il rallia ſes troupes & vainquit. An. 1672.

Mahomet s'approchoit donc ſemblable à une Mer irritée prête à engloutir la Pologne. Le Roi, au-lieu d'aller au-devant avec les cent mille Nobles qui ſoutenoient ſa Couronne chancelante, & de montrer par-là qu'il étoit digne de régner, s'occupoit des dernieres procédures contre les premiers de ſes Sujets. Confiſcation de biens, perte d'honneurs & de dignités, dégradation; & les principaux Chefs condamnés à mort. De ce nombre furent Sobieski & le Primat. Le comble de tout, c'eſt que les deux têtes furent miſes à prix. Le décret de mort n'effrayoit point les proſcrits: ils étoient au milieu d'une Armée qui pouvoit traîner les Juges à l'échafaud. Mais vingt mille ducats pouvoient tenter un aſſaſſin, d'autant plus que le décret ôtoit l'infamie attachée à l'aſſaſſinat, qui pour cette fois devenoit un titre d'honneur (a).

(a) Zaluski, tom. I. pag. 444 & ſuiv.

An. 1672. A cette nouvelle l'Armée jetta de grands cris contre le Roi & la Noblesse confédérée, jurant, les sabres croisés, de défendre & de venger son Général. Il falloit qu'un tel homme pérît ou devînt enfin le maître. *J'accepte vos sermens*, répondit-il, *mais défendons la Patrie avant tout.* Il prévoyoit que Mahomet ouvriroit la campagne par le siege de Kaminiek, Capitale de la Podolie, place encore plus forte par la nature que par l'art. Un rocher escarpé lui sert de baze. Une riviere, le Smotricz l'environne, & un cercle de collines s'étend autour de l'eau. Ce fut dans tous les siecles le boulevard de la Pologne contre les Tartares & les Turcs. Il y avoit longtems que ces derniers la regardoient avec des yeux de colere, & les Tartares n'en étoient pas moins blessés. Il y envoya huit Régimens d'Infanterie pour renforcer la garnison. Le Gouverneur tout dévoué au Roi appréhenda que ces troupes n'y donnassent trop d'autorité à Sobieski, il les refusa: effet funeste des divisions civiles.

Mahomet à la tête de cent cinquante mille hommes avoit passé le Danube près de Silistrie, ville de Bulgarie, traversé la Transilvanie & la Valaquie, jetté des ponts sur le Niester aux pieds des murs de Choczin. Il parut devant Kaminiek sur la fin de Juillet. Cent mille Tartares à ses ordres arrivoient en même tems. Le Can Selim-Gierai dans

cette grande occasion marchoit en personne. Il y avoit longtems que la Nation n'avoit eu un Chef aussi distingué dans la guerre & dans la paix. Les Généraux Turcs écoutoient ses avis ; & les Tartares entreprenoient tout, dès qu'ils le voyoient à leur tète. Sous un autre climat il eût fait naître l'urbanité, les sciences & les arts. Quand il pouvoit quitter le sabre, il prenoit la plume. Cantémir le traite de Philosophe & d'Historien excellent (a). Il avoit pour Lieutenans-Généraux ses deux fils, Sultan Galga & Sultan Nuradin. A peine eurent-ils salué le Grand-Seigneur qu'il leur commanda d'étendre leurs courses jusqu'à la Vistule ; tandis que les Cosaques, poussés par le ressentiment, porteroient la désolation d'un autre côté. Mahomet étoit l'idole de cette multitude qui épuisoit la terre. Le grand Cuprogli en étoit l'ame. An. 1672.

Sobieski avec trente-cinq mille Polonois ne pouvoit pas présenter bataille à cent cinquante mille Turcs devant Kaminiek. Il abandonna cette forteresse à sa terrible destinée. Il étoit même plus important d'arrêter ce torrent de Tartares qui alloit se déborder dans le cœur de la Pologne. Le Kan ravageoit la Pokucie ; Sultan Nuradin, la Volhinie ; Sultan Galga tenoit le milieu par le centre du Palatinat de Russie.

(a) Cantémir, tome 2. pag. 139.

An. 1672. Il ne faut pas perdre de vue les cent mille Nobles sous les ordres du Roi, dans le camp de Golembe, & Sobieski avec sa petite Armée dans celui de Lovicz. Une imprudence de Nuradin montra de quel côté étoit le vrai courage & l'amour de la Patrie. Le jeune Tartare, côtoyant le Palatinat de Lublin, vint passer entre les deux camps. Le Roi & la Noblesse se persuaderent que cette manœuvre du Tartare étoit concertée avec Sobieski. L'allarme fut si grande que ce Prince ne se crut pas en sûreté au milieu de cent mille Gentilshommes. Il se réfugia dans les murs de Lublin (*a*), à six lieues de son camp, & la Noblesse se dissipa.

Sobieski n'ayant plus rien à craindre de ses Concitoyens, déploya toute sa grandeur. Celui qu'on venoit de condamner à mort, fit tout pour sauver ses Juges. Il chercha les Tartares par-tout où ils se présenterent. Nuradin fut sa premiere victime. Il le joignit, & le battit aux portes de Krasnobrod (*b*). La déroute fut si grande, que le Général se

(*a*) Cette Capitale du Palatinat du même nom jouit d'une grande célébrité. Les Tribunaux Judiciaires pour toute la petite Pologne y attirent quantité de Noblesse, & de Marchands de toute Nation. Parmi ses édifices, on regarde sur-tout le Palais de Marc Sobieski, Palatin de Lublin, ayeul de Jean.

(*a*) Ce n'est qu'un Village dans le Palatinat de Lublin: mais les Héros donnent de la célébrité à tous les endroits où ils agissent.

ſauva preſque ſeul dans l'Armée de ſon Frere, Sultan Galga. Celui-ci, pour éviter un pareil déſaſtre, s'approcha du Nieſter afin d'unir ſes forces avec celles du Kan. Il fut prévenu par l'extrême diligence de Sobieski; & ſes pertes ſurpaſſerent celles de ſon frere. La plaine de Nimirow fut couverte de Tartares qui expiroient ſur le butin qu'ils avoient fait. Le reſte prit la fuite. An. 1672.

Sobieski, laiſſant ſon Infanterie avec les équipages, pourſuivit les fuyards avec ſa Cavalerie. Il y eut un nouveau combat à Grudeck, un autre à Komarne d'où les deux Sultans ſe ſauverent dans le dernier déſordre. Ils crurent pouvoir reſpirer avec les débris de leur Armée au-delà du Nieſter. Sobieski les pouſſoit. Ils ſe jetterent à travers deux autres rivieres, le Stry & la Chevitz, que Sobieski paſſa lui-même. Enfin les deux Sultans joignirent leur pere. Le Kan, qui n'avoit pas encore combattu, avoit des forces de reſte pour venger ſes fils. Mais intimidé par leur déſaſtre, & plus inquiet encore ſur l'immenſe butin qu'il vouloit conſerver & qui l'embarraſſoit, ne penſa qu'à éviter tout engagement. Ce butin intéroiſſoit Sobieski encore plus que lui. C'étoit les dépouilles de la Pologne. Je ne parle ni des fourrures, ni de l'argent, ni de l'or; mais des animaux qui font la guerre, & de ceux qui labourent les terres: mais de trente mille

An. 1672. esclaves de tout âge, de tout sexe & de tout état, la plus grande partie Cultivateurs. Ce que le Tartare emmenoit de moins précieux, c'étoit des Moines. Le Kan fuyoit toujours. Sobieski ne le perdoit pas de vue; & plus expérimenté que lui il attendoit le moment de le combattre avec avantage. C'est ce qui arriva près de Kalusse aux pieds des Monts Carpates, dans une gorge où l'ennemi ne pouvoit pas se développer. L'action fut sanglante. Le Kan laissa sur le champ de bataille quinze mille morts & tout son butin. Ce fut un spectacle touchant lorsqu'on ôta les fers à trente mille Polonois pour en charger les Tartares qui furent pris après le combat (a). Tant de malheureux qui ne comptoient plus revoir ni leurs femmes, ni leurs enfans, ni leurs foyers, se prosternerent devant leur Libérateur, qui se prosterna lui-même devant le Dieu des Armées.

La Pologne étoit quitte des Tartares, mais elle ne l'étoit par des Turcs. Si les cent mille Nobles du camp de Golembe, cette Pospolite que la Pologne vante tant, & qui peut-être eût fait des prodiges sous un grand Roi; si, dis-je, elle eût attaqué les Turcs pendant que Sobieski poussoit les Tartares, qui sait, si Kaminiek n'eût pas été sauvé? Les

(a) Legnich. pag. 239.

Turcs ont ſu la perfection des ſieges An. 1672.
avant les Chrétiens : à celui de Candie ils avoient fait des lignes paralleles dans leurs tranchées. Cuprogli employoit ici toute l'étendue de l'Art Militaire. Il y avoit près d'un mois qu'une artillerie monſtrueuſe foudroyoit les ouvrages de la place. Il ne reſtoit que des ruines & le rocher. Mais ce rocher n'étoit acceſſible que par un pont ; & l'habile Viſir étoit effrayé de tout le ſang Muſulman qui couleroit dans un aſſaut. Il profita de la faute du Gouverneur. Il ſavoit qu'en refuſant les Soldats de Sobieski, il avoit reçu dans la place toute la Nobleſſe de Podolie, hommes, femmes & enfans. Il employa la bombe, qui tombant dans un lieu peu étendu, où tant de monde étoit entaſſé, accumuloit les morts ſur les mourans. Ces cris des femmes & des enfans énervoient le Soldat & la défenſe. Cependant on ne parloit pas encore de ſe rendre. Cuprogli mit en œuvre un autre genre de terreur. Il fit ſavoir aux Aſſiégés que s'ils s'opiniâtroient au-delà de vingt-quatre heures, tout ſeroit paſſé au tranchant du cimeterre, depuis le vieillard juſqu'à l'enfant qui tette. Cette menace, accompagnée de toutes les diſpoſitions qui annonçoient un aſſaut général, glaça tous les cœurs, & on battit la chamade le 29 Août.

Un Major d'Artillerie au déſeſpoir de voir rendre une place qu'on auroit pu

An. 1672. mieux défendre, ne voulut pas ſurvivre à une ſi grande perte. Il y avoit une groſſe tour à l'entrée du pont, qui ſervoit de magaſin à poudre; il y ajuſta une meche allumée & monta ſur la plate-forme, d'où il voyoit les Turcs entrer dans la place, & les Polonois accourir pour adoucir les vainqueurs. Le magaſin ſauta, & l'engloutit dans ſes ruines brûlantes avec tout ce qui ſe trouva à une certaine diſtance, Turcs & Polonois. Les Polonois qui échapperent, eurent bien de la peine à ſe faire pardonner un crime dont ils étoient innocens.

Mahomet ne changea rien aux articles de la capitulation, mais la conſternation fut grande lorſqu'on le vit entrer à cheval dans l'Egliſe Cathédrale, comme autrefois Mahomet II. dans Sainte-Sophie à Conſtantinople. Les Polonois indignés de cette profanation, ne ſe rappelloient pas que les Chrétiens plus d'une fois avoient traité de même les Moſquées Turques: outrage réciproque.

On aſſure que la nouvelle de la priſe de Kaminiek, arrivée en France au mois d'Octobre fit l'effet d'un coup de foudre ſur l'Ex-Roi de Pologne Caſimir. Dans les grands malheurs on ſe reproche juſqu'aux choſes qu'on n'a pas pu prévoir. Il eſt très-vraiſemblable que ſi, au-lieu d'abdiquer, il eût continué à régner, la Pologne eût évité l'affreux deſtin qui l'accabloit; car, ſans être un grand

grand Roi, il n'étoit pas d'une incapacité à faire d'aussi grandes fautes que son successeur. Il mourut à Nevers trois ans après son abdication, en laissant son cœur à la France, & son corps à la Pologne : présens fort indifférens, quand un Roi ne laisse pas de grandes choses après lui. An. 1672.

Mahomet, maître de Kaminiek & de la Podolie, envoya des garnisons dans toutes les places de l'Ukraine, occupées par les Cosaques que la Pologne se repentoit trop tard d'avoir opprimés. Ses malheurs ne finissoient pas-là. Le Sultan voulut pousser ses conquêtes dans l'intérieur du Royaume ; & tandis qu'il s'arrêta avec le gros de son Armée à Boudchaz, il fit marcher quarante mille hommes vers Léopol sous les ordres de *Caplan* Bacha, Gouverneur d'Alep. Le nom de *Caplan*, que la voix publique avoit donné au Bacha pour lui faire honneur, montre la différence des idées chez les différentes Nations. Un Général Européan pourroit se réjouir d'être appellé *Lion*, mais il s'offenseroit de la qualification de *Tigre*. Qui est-ce qui a raison ? Léopol, mauvaise place, se défendit au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre : mais prête à succomber, elle se racheta du pillage & des flammes au prix de son or.

Chaque jour montroit de nouvelles ruines. Sobieski ramenoit ses troupes

An. 1671. victorieuſes du pied des Carpates, montagnes qui ſéparent la Pologne de la Moldavie, de la Tranſylvanie & de la Hongrie. Si dans ce moment il eût tenté de ſe faire proclamer *Roi*, il y eût peut être réuſſi. Il ne s'occupa que des Turcs, & il projettoit de les attaquer où il le pourroit avec le moins de deſavantage. Il envoya un gros détachement pour reconnoître le camp de Boudchaz. L'Officier qu'il chargea de cette opération, ſut ſi bien dérober ſa marche, qu'il ſurprit le quartier des Sultanes. Le Chef des Eunuques, qui devoit en répondre ſur ſa tête, n'eut pas même le tems de les poignarder pour empêcher la proſtitution des amours du Grand Seigneur. Ce fut un Chrétien qui les ſauva, *le Calaux*, c'eſt à-dire, le Major-Général des Moldaves. Il ſe nommoit *Cantémir*, Tartare d'origine. Il repouſſa les Polonois: ſervice trop grand pour être oublié par le Sultan. On verra Cantémir jouer un plus grand rôle. Le détachement regagna le Corps de l'Armée, non ſans perte; mais il donna les lumieres qu'on attendoit de lui. Sobieski ſe préparoit à en tirer avantage.

Michel étoit réduit à craindre autant les ſuccès de ſon Général que ceux des Turcs. Au-lieu d'oublier généreuſement & de s'unir à lui pour le ſalut public, au-lieu de mener lui-même au combat les cent mille Gentilshommes qui lui é-

toient dévoués, il prit un parti qui perdit la Pologne. Il envoya demander la paix à Mahomet dans ſon camp de Boudchez, en le laiſſant maître des conditions, excepté d'une ſeule qui ne bleſſoit point le Sultan : c'étoit de le maintenir ſur le Trône. L'Ukraine & la Podolie, deux grandes Provinces ſi floriſſantes alors, reſterent au vainqueur ; voilà les pertes. Voici la honte. La Pologne s'obligea à un tribut annuel & perpétuel de cent mille ducats d'or (*a*) Cette Républ que ſi fiere de ſon indépendance, entroit dès ce moment ſous le joug, & ſon Roi devenoit, comme tant d'autres Princes l'un des premiers eſclaves de la Porte, obligé de marcher à ſes ordres contre tous les ennemis de ſa puiſſance, Chrétiens ou autres. Tel fut l'infame Traité de Boudchaz. An. 1672.

Si l'on ſe rappelle l'élection de Michel, l'éloignement qu'il marquoit pour le Trône, les larmes qu'il verſoit en y montant ; & qu'on le conſidere aujourd'hui s'y tenant attaché malgré les Grands, entouré du mépris, avec les chaînes de l'eſclavage, on ne ſauroit s'empêcher de croire, quoi qu'en diſent les Moraliſtes, que le Trône a plus de plaiſirs que de peines. Ce n'eſt pas les Rois qu'il faut plaindre, à moins qu'ils ne ſoient grands, bons & malheureux.

(*a*) Lenguich. pag. 238.

An. 1672. La paix que Michel venoit de figner à genoux couvroit non feulement la Pologne d'ignominie, elle violoit encore fes loix; car un Roi de Pologne ne peut faire ni la guerre, ni la paix fans l'aveu de la Nation; & de toutes les loix que les Philofophes ont dictées, c'eft peut-être la plus fage.

Cuprogli qui fçavoit juger les hommes, eftima Sobieski autant qu'il méprifa Michel. Mais il fouhaitoit, pour les intérêts de la Porte, que Michel régnât long-tems. Il tranfplanta tous les Polonois de la Podolie au-delà du Danube & du Mont Hæmus. Ces malheureux, arrachés à leurs foyers & à leurs autels, alloient cultiver & peupler les terres de leurs ennemis. Deux mille Spahis des environs de Bender vinrent prendre leur place & leurs poffeffions. Ce Corps de troupes ne fuffifoit pas à Cuprogli pour affurer fes conquêtes. Il laiffa quatre-vingt mille hommes dans le camp de Choczin avec ordre d'y refter jufqu'à ce que les Polonois euffent oublié leur liberté; & il reprit avec la victoire & fon Maître, le chemin de Conftantinople. Mahomet avoit appris dans cette campagne, qu'il eft d'autres plaifirs que ceux du Serrail.

Les deux Potentats qui avoient fait cette année le plus de bruit en Europe, c'étoient le Sultan & le Roi Très Chrétien: tous deux en attaquant des Répu-

bliques Chrétiennes; l'un paſſant le Nieſter, l'autre le Rhin : Mahomet avec cent cinquante mille hommes & Cuprogli : Louis XIV. avec cent trente mille, Turenne, Condé, Luxembourg & Vauban. Mais la fin des deux expéditions fut bien différente. Louis XIV. abandonna ſes conquêtes avec autant de rapidité qu'il les avoit faites, & la Hollande reſta libre. Mahomet conſerva les ſiennes, & la Pologne fut aſſervie. An. 1672.

Dans toute la Pologne il n'y avoit que Michel qui s'applaudiſſoit. Content de conſerver la Couronne, ſans ſe mettre en peine du jugement de la poſtérité, il régnoit au milieu de la Nobleſſe qu'il avoit rappellée dans le camp de Golembe. Mais ſi tout étoit fini avec le Turc, la guerre civile reſtoit allumée. Sobieski, que la paix avoit enchaîné, étoit rentré dans ſon camp de Lovicz. Michel voulut montrer de la générosité & de la dignité ſans en avoir. Il envoya ordre à l'Armée, & nommément au Grand-Général, de lui prêter un nouveau ſerment de fidélité, promettant à cette condition d'oublier tout le paſſé, & de rétablir tous les proſcrits dans leurs biens & dans leurs charges.

Sobieski répondit que lui & l'Armée prêteroient le ſerment exigé, pourvu que le Roi en prêtât auſſi un nouveau à la République, en éloignant toute équivoque; & qu'il jurât les articles qui a-

An. 1672. voient été omis dans les *Pacta conventa* par une précipitation affectée. Ces articles obvioient à toutes les infractions que le Primat lui avoit reprochés. Le Roi indigné de se voir au pair avec la Nation, comme si on eût violé la Majesté qu'il tenoit d'elle ; & irrité du refus qu'on faisoit du pardon qu'il avoit offert, ne respira que vengeance (*a*).

A voir en opposition deux noms aussi respectables dans la constitution de Pologne, celui du Roi & celui du Grand-Général, deux confédérations aussi animées, deux Armées qui se menaçoient, on eût dit que le sang des Citoyens alloit couler par torrens, & que la République creusoit son tombeau. Son épitaphe étoit faite par un Royaliste.

Née de la trop grande indulgence des Rois, nourrie par l'arrogance des Sénateurs, vexée par la licence de l'Ordre Equestre, prostituée par l'avarice de tous les Ordres, devenue tributaire des Infideles, elle s'est enfin ensévelie sous ses ruines (*b*).

L'Auteur de l'Epitaphe se pressa trop. Il n'en est pas de Varsovie, comme de l'ancienne Rome : celle-ci n'éteignoit ses fureurs que dans son sang : celle là, plus accoutumée à se provoquer par les loix

(*a*) Zaluski, tom. I. pag. 434.
(*b*) Zaluski, tom. I. pag. 415.

que par les Armes, arrête ſouvent, ſans An. 1672.
coup férir, les *Marius* & les *Sylla*.

Il s'écoula encore quelque tems dans l'affreuſe incertitude de ce qui arriveroit. Sobieski ne vouloit pas attaquer. Son but dans la criſe préſente étoit de ramener le Roi aux conſtitutions de la République & à un meilleur gouvernement, projets que les Rois pardonneront toutes les fois qu'ils voudront préférer la juſtice au pouvoir ſans bornes. Michel conſeillé par la vengeance ne craignoit pas de répandre du ſang, mais une conſidération l'arrêtoit. N'ayant pour ſe venger qu'une Nobleſſe ſans diſcipline avec de nouvelles levées, il appréhendoit de vieilles troupes accoutumées à vaincre ſous un Général expérimenté. Dans cette perplexité il écouta des paroles de paix. La Reine ſon épouſe & l'Ambaſſadeur de Vienne offrirent leur médiation. Ce n'eſt que dans de pareilles convulſions que la République permet à ſes Reines & aux Etrangers de ſe mêler des affaires d'Etat. Rome fut de tout tems exceptée, & dans cette occaſion elle donna des marques de ſon zele. Sobieſki reçut un bref fort honorable de Clément X. Le Pontife, après avoir loué ſes grands talens & ſes belles actions, l'exhortoit à ſacrifier ſes reſſentimens au ſalut de la Patrie, & à celui de la Chrétienté, qui ſe trouvoit affoiblie par le malheureux état de la Pologne.

An. 1672. Dans la ſituation des choſes, il étoit plus important d'appaiſer Sobieski que le Roi. Sobieski étoit armé, & ſon parti l'exhortoit à profiter de ſes avantages. Le Roi cédant à la néceſſité, le raya & tous les Seigneurs ligués, du tableau de proſcription ; après quoi il députa au camp de Lovicz pour les aſſurer de ſa bienveillance, en les invitant à une Diete de pacification, qui fut convoquée à Varſovie au commencement de Février.

An. 1673. Sobieski s'y rendroit-il ? C'étoit un point délicat qu'on examinoit dans l'Armée. L'Officier, le Soldat lui parloient avec émotion des dangers qui pouvoient l'y attendre. Mais les hommes extraordinaires croient avoir une garde dans la ſupériorité des talens & dans la majeſté de la vertu. On ſavoit d'ailleurs à Varſovie que l'Armée ſeroit prête à venger les injures du Général. La crainte eſt ſouvent néceſſaire aux Rois pour leur faire reſpecter les Héros. Plus le Roi avoit montré de ſévérité à Sobieski, plus il affecta d'égards. A ſon arrivée il l'envoya complimenter par le Grand-Chambellan dans le Palais d'Oviaſdow. Il le reçut dans ſa Cour avec un front ſerein & un cœur ulcéré, fort inquiet ſur ce qui alloit ſe paſſer daus la Diete.

Si quelqu'un avoit droit d'y prendre un ton élevé, c'étoit aſſurément celui qui venoit de triompher des Tartares, & qui eût ſauvé la Pologne, ſi la Pologne

eût voulu combattre avec lui. Il oublia An. 1673.
l'échaffaud qu'on lui avoit destiné, & le prix qu'on avoit mis à sa tête. Aucune plainte ne lui échappa, mais il peignit fortement les griefs de la Patrie. Il reprit tous ceux que le Primat avoit exposés dans la derniere Diete. Il approfondit ceux qu'il n'avoit qu'effleurés. Il traça au Sénat & à l'Ordre Equestre ce qu'ils devoient statuer pour réformer les abus & rétablir la paix civile. Le Roi étoit présent, comme il doit l'être, dans toutes les assemblées de la Nation. Le génie du Trône s'étonnoit devant celui de Sobieski. Michel éprouva ce qui arrive trop rarement à ceux qui ont abusé du pouvoir. On retrancha de celui que les loix lui avoient donné

Il fut encore frappé dans un endroit sensible. Sobieski versa des larmes sur le Traité de Boudchaz. Il en appella du Roi à la République, qui n'avoit point signé son esclavage & sa ruine. La conclusion fut de le déclarer nul.

Cette procédure étoit facile à Varsovie, mais il s'agissoit de savoir comment elle seroit reçue à Constantinople. „ Avec fureur sans doute, reprit Sobieski, mais il nous reste du courage & des sabres. Nous n'attendrons pas que l'ennemi vienne à nous, il faut aller à lui.

Ce cri de guerre consterna l'assemblée. Ceux même qui desapprouvoient le plus

An. 1673 l'infame paix de Boudchaz, étoient effrayés de rentrer en guerre avec une Puissance sous laquelle on venoit de succomber. Ils représentoient que l'Armée étoit nombreuse ; que de nouvelles lévées ne seroient ni aguerries, ni suffisantes par le nombre pour faire face ; que les finances étoient épuisées ; que le Peuple accablé d'impôts, après tant d'années de guerre, étoit incapable d'en porter de nouveaux ; que l'Ukraine & la Podolie entre les mains de Mahomet, & quatre-vingt-mille Turcs aux frontieres, fixoient le malheureux destin de la Pologne. „ Nous sommes asservis, disoient„ ils, mais enfin nous vivons. Voulons„ nous voir saccager nos villes, égorger „ nos femmes & nos enfans, & rendre „ le dernier soupir sur leurs corps palpi„ tans ? S'il nous convient de nous me„ surer encore avec le Turc, attendons „ du moins que nos forces soient répa„ rées, & prenons le tems de former „ des alliauces & de solliciter des subsi„ des. C'est ici l'affaire de la Chrétien„ té aussi bien que la nôtre ". Ce l'étoit effectivement ; car depuis l'embouchure du Borysthene jusqu'aux Etats de Venise on voyoit la Moscovie, la Hongrie, la Grece, les Isles tour à tour en proie aux armes de Mahomet : & les Polonois pensoient que tous les Chrétiens devoient faire cause commune.

Ces raisons paroissoient sans replique.

Sobieski eut besoin de cette force de gé- An. 1673.
nie qui subjugue la multitude. Il seroit à souhaiter que les Ecrivains des Nations conservassent ces morceaux d'éloquence qui déterminent le sort des Etats libres. Je ne donne qu'un précis du discours de Sobieski tel que l'ai trouvé.

„ Je connois comme vous, dit-il, le „ petit nombre de nos troupes & l'épuisement des finances ; mais ces deux „ maux ne sont pas sans remede. Ce „ Peuple de serfs qui laboure nos terres, se met dans une espece de liberté en prenant les armes ; & bientôt „ il est Soldat, si le Chef est Général. „ Je ne demande que soixante mille hommes pour vous arracher au joug Ottoman. Mais vous me demandez à moi „ où l'on prendra les fonds pour les „ soudoyer. Si je vous proposois de vendre les vases sacrés, vous devriez y „ consentir ; parce que la Patrie est plus „ sacrée que les instrumens de la Religion. Mais non..... La République „ a un trésor dans le château de Cracovie. Attendez-vous que Mahomet vous „ l'enleve dès qu'il en aura connoissance. Employons-le à briser les fers qu'il „ nous a donnés. Vous voulez attendre „ un tems plus favorable, des alliances, „ des subsides. Les négociations sont „ longues, l'avenir est incertain, le présent est en notre puissance. Vos an-

An. 1673. „ cêtres auroient préféré la mort à un „ an d'esclavage ".

Quiconque a de la dignité & de l'éloquence ne doit jamais désespérer des grandes assemblées. Le feu du Démosthene Polonois passa dans le Sénat & dans l'Ordre Equestre. Le Traité de Boudchaz fut déclaré nul, la paix rompue, & la guerre rallumée. On croyoit déjà voir Mahomet humilié sous l'épée du Grand-Général. Les Polonois dans leurs louanges ont toujours quelque chose de l'enflure Asiatique. Les uns disent que les Grecs auroient pris Sobieski pour l'Oracle d'Apollon qui lisoit dans l'avenir. Les autres, rappellant le dogme de Pythagore, assurent que toutes les ames des Héros fondues ensemble ont passé dans le corps de celui-ci. Il étoit plus grand que le Roi, qui entendoit tout du haut de son Trône.

Mais il y a du danger à être trop grand. L'envie en murmuroit. La Cour en frémissoit. Un Gentilhomme sans fortune, Plébéïen dans la Noblesse, comme il en est tant en Pologne, gens peu délicats sur les moyens de subsister, *Lozinski*, homme hardi, & sachant manier la parole, se leva & dit qu'il avoit un grand forfait à déférer à la République; qu'un traître avoit appellé les Turcs & les Tartares; que Kaminieck avoit été vendu douze cens mille florins; qu'il avoit vu ce trésor sur des chariots sans

ſavoir d'abord ce que c'étoit; mais qu'a- An 1673.
yant queſtionné les conducteurs, on lui avoit répondu que c'étoit le prix de Kaminieck; qu'il avoit encore apperçu, par ſurpriſe, entre les mains d'un Officier à Zloczow (*a*), un billet d'une ſomme qui devoit lui venir de Conſtantinople pour un Grand de la République; & qu'il étoit au déſeſpoir d'accuſer le Grand-Général, dont les intelligences avec l'ennemi pourroieut achever de perdre l'Etat (*b*).

Il eſt impoſſible de peindre l'étonnement qui ſe montra ſur tous les viſages. Sobieski ſans changer de couleur, & ſoutenant tous les regards fixés ſur lui, s'adreſſa au Roi & aux deux Ordres, en diſant: „ Si je ſuis coupable je dois être puni, & je ne mérite plus de paroître au Sénat. Je me retire pour ne ſortir de chez moi que lorſque je ſerai ou convaincu ou juſtifié ".

Il n'y avoit aucune apparence que celui qui avoit battu les Tartares, les eût appellés; que celui qui avoit envoyé huit Régimens pour défendre Kaminieck, l'eût vendu. Le premier mouvement du Sénat fut de ſe lever pour retenir Sobieski, & le conjurer de mépriſer cette calomnie, qui tomboit d'elle-même. Le Roi ſe croyant obligé d'en faire autant, deſcendit de ſon Trône.

(*a*) Maiſou de campagne appartenante à Sobieski.
(*b*) Zaluski, tom. 2.

An. 1673. Sobieski fut inébranlable. Il sortit accompagné du Primat & des Seigneurs de la ligue. L'accusateur fut arrêté sur le champ; & par un décret de la Diete le procès fut instruit par quatre Sénateurs & huit Députés de Provinces. Cette Procédure étoit nécessaire pour l'honneur de l'accusé & pour la sûreté de l'Etat.

Voilà ce qu'on ne voit presque jamais dans les Monarchies absolues. Personne n'ose y accuser des hommes en place ; le Public murmure : mais le Monarque couvre le crime, & croit assurer son autorité en sauvant ceux qui en abusent. Ce n'est que dans les pays de liberté où la Loi interroge tous les Citoyens sans distinction de rang, ni de naissance.

Le délateur ne se soutint pas dans l'interrogation ; il tergiversa, il altéra sa déposition ; & d'ailleurs on lui prouva que *Prusinouwski* (c'étoit le prétendu porteur du billet en question) n'avoit pas mis le pied à Zloczow depuis la prise de Caminieck. Convaincu de faux, il avoua enfin qu'un parti puissant l'avoit poussé à cette calomnie, en lui promettant une fortune ; & il nomma deux Seigneurs du premier rang, l'un Sénateur, l'autre un des premiers Officiers de la Couronne (*a*).

(*a*) Le manuscrit qui me guide tait leurs noms par égard pour leurs maisons : mais c'est le secret de toute la Pologne. L'un d'eux, pendant l'instruction

Sobieski effrayé des ſuites qui ne regardoient plus ſa perſonne, mais le repos d'un grand nombre de familles, & peut-être le repos public, ſe rendit au Sénat où il déclara que content d'être juſtifié, il ſupplioit la République d'arrêter le cours de cette affaire; que pour lui il donnoit ſon reſſentiment à l'Etat dont la ſituation demandoit qu'on s'appliquât à toute autre choſe qu'à punir des haines particulieres. La République voulut un jugement. Le délateur fut condamné à mort, & remis entre les mains de Sobieski même pour en ordonner l'exécution en qualité de Grand-Maréchal. C'étoit lui ſauver la vie. Il la conſerva par la généroſité de celui qu'il avoit voulu perdre, mais il vécut dans la haine des gens de bien & dans les remords. An. 1673.

Les deux Seigneurs qui avoient corrompu ce malheureux, en furent quittes pour marquer leur repentir à Sobieski en préſence des douze Commiſſaires. Encore Sobieski leur adoucit-il cette amertume. Le Palais où il logeoit étoit à quelques cens pas de la Ville. Il leur fit ſavoir qu'à telle heure il monteroit à cheval pour aller au Sénat. On ſe ren-

du procès, fit donner la queſtion du feu à quelques Tartares captifs pour leur faire avouer que Sobieski avoit ſoulevé leur Nation contre la Pologne. La vertu eut plus de pouvoir ſur ces Infideles que ſur les Chrétiens, qui les tourmenterent inutilement.

An. 1673. contra, & tout se passa fort légérement. Ces Seigneurs, en marquant leur repentir, avouoient le crime. Pourquoi avoient-ils subi un autre jugement que Lozinski? C'est la plainte de tous les siecles. Les instrumens sont punis, les auteurs sont épargnés.

Tous ceux qui aimoient la Patrie, & sur-tout les Seigneurs ligués qui n'étoient plus, triompherent de la justification de Sobieski. Le Roi lui-même se crut obligé d'en marquer de la joye. Tout se calma dans la Diete, tout s'y arrangea pour le Salut Public.

Le Primat Prazmowski ne jouit gueres du rétablissement de l'ordre auquel il avoit tant contribué. Il avoit paru à Varsovie, avant même l'arrivée de Sobieski, environné de sa dignité pour sauvegarde. Une maladie dangereuse l'étendit sur un lit d'où il ne devoit pas se relever. La Cour envoyoit souvent visiter le malade, bien plus pour savoir le moment où l'on en seroit délivré, que pour pleurer sa mort. Il ne vit pas la fin de la Diete. Mais avant que de fermer les yeux il protesta, il consigna dans son Testament que tout ce qu'il avoit tenté sous le regne présent, il l'avoit fait pour les Loix, la Liberté & la Patrie; & qu'il en espéroit la récompense du Maître des Rois & des Peuples. C'étoit un Prélat qui avec de grandes qualités, avoit peut-être outré vis-à-vis de

de ſon Roi le zele de ce citoyen. Mais l'amour de la Patrie eſt ſi beau, que ſes excès, à l'heure même de la mort, paroiſſent encore des vertus ; & ce fut une bienſéance pour le Parti contraire de pleurer celui qu'il haïſſoit (*a*). An. 1673.

La Diete ſe termina heureuſement en recommandant au Grand-Général tous les préparatifs d'une guerre qui alloit ſauver la Pologne ou conſommer ſa ruine. Le tréſor de Cracovie, amaſſé depuis pluſieurs ſiecles, fut apporté dans la Capitale. Il conſiſtoit en pierreries de toute eſpece, montées en or. Le Grand-Tréſorier Morſtyn prétendit au dépôt pour en faire la diſtribution ; c'étoit effectivement le droit de ſa charge. Le Grand-Général, dans une conjoncture auſſi preſſante, craignoit tout ce qui ſentoit la formalité, ſource de lenteur. Le tréſor lui fut remis. Les arts de luxe étoient alors ſi peu connus en Pologne, qu'il fallut faire venir des ouvriers de Vienne, de Veniſe & de Breſlaw pour eſtimer les pieces, dont le prix fut diſtribué aux Officiers pour faire leurs recrues.

On s'apperçut bientôt que le tréſor ne ſuffiroit pas pour ſoudoyer le grand nombre de troupes qu'on vouloit mettre ſur pied. La République demanda un nouveau ſubſide auquel on ſe prêta avec une facilité ſurprenante, malgré l'épui-

(*a*) Zaluski, tom. 1. p. 439. & ſuiv.

An. 1673. ſement où l'on étoit. On ne craint pas autant les charges extraordinaires dans un Gouvernement libre que dans une Monarchie abſolue. On ſait qu'on ne les impoſe que dans des cas forcés, & qu'elles ne ſont que paſſageres.

Pendant qu'on travailloit aux recrues, Sobieski envoya des eſpions en Valaquie, en Tartarie, au Danube & au camp de Choczin. Ils rapporterent qu'il y avoit quelques mouvemens en Valaquie; que la Tartarie étoit tranquille; qu'après le retour de Mahomet, les ponts ſur le Danube avoient été rompus, ſans apparence qu'on penſât à les rétablir. Mais ils firent une peinture effrayante du camp de Choczin, qui reſſembloit, diſoient-ils, à une immenſe fortereſſe pour dominer la Pologne, en communiquant par ſes ponts ſur le Nieſter avec la Podolie & Kaminieck.

Sobieski, ſans ſe faire illuſion ſur les riſques, mais flatté de la grandeur de l'expédition, dépêchoit couriers ſur couriers au Grand-Général de Lithuanie. Michel Paç, pour preſſer la marche de ſes troupes. Cette Armée Lithuanienne ſe fit attendre juſqu'à la fin de Septembre dans la plaine de Glinian, à quelques lieues de Léopol, où l'Armée Polonoiſe s'impatientoit, & avec raiſon; car c'étoit le tems de finir la campagne plutôt que de la commencer.

Sobieski diſſimula ſon chagrin ſur cette lenteur. Il en eut un plus grand. Il étoit bien éloigné de croire que le Roi ſans goût comme ſans expérience pour la guerre, & qui juſqu'alors n'avoit point abandonné la Cour, viendroit ſe mettre à la tête des troupes pour une expédition ſi critique. Le noir ſoupçon eſt quelquefois plus actif que l'amour de la gloire. Le Roi, crédule à l'excès, n'avoit pu chaſſer de ſon eſprit des bruits tant de fois réfutés, que Sobieski n'étoit pas toujours inexorable à l'or des Infideles; & d'ailleurs, jaloux depuis longtems d'une conſidération à laquelle il ne pouvoit atteindre, il voyoit avec douleur que l'Armée s'accoutumoit trop à ne connoître que ſon Général. Il ſe montra donc à elle pour la commander. Sobieski & tous ceux qui aimoient la Patrie, en prévoyoient de grands inconvéniens. Jamais on n'avoit eu plus beſoin d'un Chef qui pût agir par lui-même. Tout autre n'étoit bon qu'à troubler l'action. An. 1673.

Le premier procédé du Roi fut de tenir un Conſeil dans ſa tente, où il remit en queſtion s'il étoit à propos d'aller provoquer une Puiſſance auſſi formidable que le Turc. Le Grand-Chancelier André Olſowski, l'un de ſes favoris, répondit, au haſard de lui déplaire: *Nous avons paſſé le Rubicon; il n'eſt plus*

Ans 1673. *tems de regarder en arriere* (a). Paç, qui ne voyoit pas d'un œil content les lauriers de Sobieski, quoiqu'il en eût moissonné lui-même, dit d'un ton ironique: *J'ai pourvu mon Armée pour sept ans; & dans cette croisade je suis bien fâché que la vraie croix ne soit plus à Jérusalem.* Sobieski prit la parole à son tour: „ Je m'attendois, dit-il, à d'autres sujets de délibération. A quoi „ bon agiter encore dans un Conseil „ particulier ce que l'assemblée de la „ Nation a décidé. Nous en étions nous-„ mêmes. L'avons-nous oublié, & ou-„ blions-nous aussi l'obéissance que nous „ devons à la République? Tout est ré-„ glé: il ne s'agit que d'exécuter. Nous „ n'avons déjà que trop perdu de jours". Paç, pressé par ce raisonnement, objecte qu'il attend encore quelques troupes. On lui assigne un point de jonction qu'il accepte.

Le Roi, après ce Conseil inutile, voulut faire la revue de l'Armée. Ceux qui connoissent la Pologne seront étonnés qu'elle ait pu assembler cinquante mille hommes en si peu de tems. Sobieski créoit. Le Roi applaudissoit à la beauté des troupes, mais les troupes ne lui rendoient pas ses applaudissemens; elles ne voyoient en lui qu'un Prince foible, qui avoit signé l'esclavage de la

(a) C'est le mot de César, lorsqu'il marchoit contre Rome.

Pologne. Il lui auroit fallu des ſiecles An. 1673.
de vertu pour réparer une telle lâcheté; & d'ailleurs il n'avoit point cet air guerrier qui plait tant au Soldat, cette mine haute qui annonce le Héros. Il étoit habillé à la Françoiſe, (moyen de déplaire, parce que toute Nation tient à ſes uſages,) couvert de rubans, ſon chapeau chargé d'un bouquet de plumes, une canne à la main au-lieu du bâton de Commandement. On l'eût pris pour un Héros de bal, & on alloit ſur un champ de bataille. Il n'acheva pas la revue. Tout à coup ſa couleur changea, une ſueur froide couloit ſur ſon viſage. La maladie étoit dans ſes reins. On le tranſporta à Léopol, où la Médecine lui fut plus néceſſaire qu'il ne l'étoit à l'Armée (*a*)

Sobieski, plus ſouhaité que le Roi, ſe mit en mouvement, & commença une marche de ſix ſemaines. Arrivé aux bords du Nieſter, il s'y arrêta quelques jours pour attendre les Lithuaniens qui joignirent. Juſques-là les troupes avoient marqué de la volonté: mais les vivres commençoient à devenir plus rares, les chemins plus difficiles, & l'hyver s'avançoit avec ſes frimats. Il y avoit dans l'Armée un parti dévoué à la Cour, toujours prêt à profiter de tout pour ſemer le découragement. Il ſe déguiſa

(*a*) Lengnich, pag. 243.

An. 1673. ſous le maſque du Bien public. Il demanda un Conſeil de Guerre, qui fut fort nombreux. Ce fut la crainte qui parla. Elle ne voyoit que des fleuves enflés, des forêts immenſes à traverſer, des Armées bien ſupérieures à défier, des maladies & la famine. Falloit-il, dans une campagne commencée trop tard, enſévelir les Héros du Sénat, la fleur de l'Ordre Equeſtre, & toutes les forces de la Pologne ?

Sobieski, indigné de voir la Pologne vaincue avant que d'avoir combattu, parla fortement de la honte qu'il y auroit à reculer après une marche d'un ſi grand éclat ; & du danger de laiſſer plus longtems la République aux fers. „ Je „ ſais, dit-il, qu'un Aga eſt parti de „ Conſtantinople pour venir demander „ ce tribut flétriſſant auquel nous nous „ ſommes ſoumis dans la derniere paix ; „ & qu'il apporte à notre Roi cette veſ„ te ignominieuſe (*a*) qui va le marquer „ au rang des eſclaves de la Porte ? Vous „ craignez la diſette. Penſez-vous que „ je n'aie pas tout prévu ? Vous aurez „ des vivres d'où vous ne les attendez „ pas. Vous redoutez le nombre des „ ennemis. Faut-il donc que nous ſoyons „ en nombre égal pour les battre ? Mais

(*a*) Le Cafetan que l'Empereur Turc donne quelquefois aux Ambaſſadeurs des Puiſſances Etrangeres. Ils les prennent pour une marque d'honneur : mais ce ſeroit pour leurs Maîtres un ſigne de dépendance.

„ la Porte n'a point encore mis en cam- An. 1673.
„ pagne ces grands corps d'Armées qui
„ épouvantent l'Europe. Elle a ſeulement quatre-vingt mille hommes ſous
„ les murs de Choczin. C'eſt à Choczin que je vous mene. Et ſi les Officiers m'abandonnent, je me flatte
„ du moins que les Soldats avec qui j'ai
„ vaincu tant de fois, ſuivront encore
„ mes pas. Ou je reviendrai victorieux,
„ ou j'expirerai ſur un cadavre Turc (*a*)".
Ces ſortes de diſcours ſont plus néceſſaires avec des hommes libres que dans un Gouvernement abſolu, où tout marche ſous les loix d'une obéiſſance aveugle. Ils relevent ſouvent les courages abbattus. Celui-ci pourtant ne fut point ſuivi de ce murmure agréable qui marque l'applaudiſſement. Au contraire la réſiſtance augmenta, & le lendemain à la pointe du jour on vint avertir Sobieſki que les Lithuaniens refuſoient d'aller plus loin. On voit ici le mauvais effet de cette indépendance réciproque de deux corps d'Armée, dont l'un veut fuir le but, tandis que l'autre y marche. Paç diſoit que l'Armée Polonoiſe ne s'informoit pas ſeulement ſi les Lithuaniens ſuivoient; qu'en marchant la premiere elle ne laiſſoit que la diſette ſur ſon paſſage; que le tems de la ſolde militaire s'écouloit, que la campagne tou-

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 493.

An. 1673. choit à ſa fin ; & d'autres raiſons apparentes, dont on ne manque jamais, quand on veut embarraſſer un rival.

Sobieski lui détacha l'Enſeigne de Poſnanie, Scorazowski. Cet homme éloquent & agréable à celui qu'il falloit toucher, rendit un plus grand ſervice à l'Etat que s'il eût expoſé ſa vie ſur un champ de bataille. Paç l'écouta, & dès ce moment le paſſage du Nieſter fut réſolu. Le fleuve débordé n'offroit point de gué. Ceux qui avoient montré le plus de réſiſtance, furent les premiers à ſe jetter à la nage, comme pour laver la tache dont ils s'étoient noircis. Sobieski arrêta cette fougue téméraire qui en noya quelques-uns. Un pont de batteaux s'achevoit. Le Chef paſſa le dernier, & on s'avança vers la Bucovine, forêt de trente lieues de longueur ſur autant de largeur. Une branche des monts Carpates y forme des défilés extrêmement difficiles, que le voyageur ne paſſe pas ſans frémir.

Il eſt vraiſemblable que Conſtantinople ignoroit encore la rupture du Traité & la marche des Polonois. On rencontra l'Envoyé Turc qui venoit demander le premier payement du tribut. Il parut avec cette hauteur qu'il croyoit pouvoir montrer impunément à des vaincus tributaires. Sobieski lui demanda ſes lettres pour les ouvrir. *Cet honneur*, répondit-il, *n'appartient qu'à ton Roi à qui*

elles sont adreſſées ; & la mort ſeule m'empêchera de ſuivre les ordres de l'invincible Mahomet. Sobieski fut tenté de le charger de fers, ou du moins de lui faire couper la barbe, ce qui eſt dans l'Orient le plus grand de tous les affronts. Mais il reſpecta le Droit des Gens, & le laiſſa continuer ſa route, tandis que l'Armée s'enfonça dans la forêt, où elle s'attendoit à diſputer les paſſages. L'ennemi ne parut qu'au débouché dans la plaine ; quelques petits corps ſeulement qui ſe retirerent bien vîte. An. 1673.

Sobieski preſſant ſa marche côtoya le Pruth, l'ancien Hieraſus qui ſe jette dans le Danube. C'eſt ſur le bord de cette riviere que le Czar Pierre en 1711. vit tout d'un coup ſon Armée ſans vivres, ſans fourrages, & cent cinquante mille Turcs devant lui ; plus malheureux en ce moment que ſon rival Charles XII. à Pultawa. Mais le moment fut court. Une femme le ſauva en négociant la paix du Pruth ; femme d'un ſimple Dragon, elle épouſa ſon Empereur & lui ſuccéda.

Sobieski abandonnant le Pruth ſe préſenta le 9 Novembre devant le camp de Choczin. La Ville ſur la rive droite du Nieſter étoit défendue par une citadelle élevée, & un Fort ſur la rive gauche couvroit la tête d'un pont. C'eſt-là où cinquante ans auparavant, lorſque le Sultan Oſman fut vaincu, le pere de Sobieski avoit fait de ſi grandes choſes : le

An. 1673 fils en tentoit de plus grandes, avec cette différence qu'alors les Polonois défendoient le camp ; en ce jour ils venoient l'attaquer. Le Séraskier Hufſeim, éleve du fameux Cuprogli, y commandoit quatre-vingt mille combattans de ces vieilles troupes qui avoient emporté Candie. Il y avoit dans l'Armée des Bachas à trois queues. Mahomet lui en avoit envoyé une troiſieme, afin qu'il pût les commander. Le titre de *Séraskier* ſe donne à tous les Généraux en chef qui repréſentent le Viſir. Hufſeim avoit épuiſé la plaine à dix ou douze lieues à la ronde pour mettre l'abondance dans ſon camp, tandis que les Polonois, dont la plupart n'avoient jamais vu le feu, manquoient de beaucoup de choſes.

Paç, balançant l'inégalité des forces dans un Conſeil de guerre qui ſe tint la nuit, proteſta qu'on ne pouvoit ſans une témérité puniſſable expoſer à une perte certaine les dernieres reſſources de la République ; & que pour lui, au lever du Soleil il ſe retireroit avec ſes Lithuaniens pour les conſerver à la Patrie.

Sobieski, plus fatigué par l'ami que par l'ennemi, répondit qu'il avoit prévu tout ce qu'il voyoit, excepté la réſolution de Paç, que la ſituation des choſes ne l'effrayoit point ; qu'il étoit plus dangereux de ſe retirer devant un ennemi ſupérieur que de l'attaquer ; & qu'enfin il lui de-

mandoit pour toute grace d'être ſeulement ſpectateur des premiers coups. An 1673.

Paç aimoit la gloire ; & puiſque Sobieski s'obſtinoit à la chercher, il eut été au déſeſpoir qu'il l'eût trouvée ſans lui.

Le 10. tout ſe diſpoſa pour attaquer. Il y avoit dans l'Armée une troupe de Coſaques que Sobieski avoit attirés par ſes largeſſes. Samuel Motovildo impatient de ſe ſignaler à leur tête, ſans attendre l'ordre du Général, ouvrit la ſcene. Il étoit déjà ſur le retranchement, lorſqu'il tomba ſans vie ſur un Janiſſaire qu'il venoit de percer. Ce brave homme avoit ſouffert un eſclavage de dix-neuf ans ſur les galeres Turques. Il s'étoit mis en liberté par ſon courage avec trois cens compagnons de ſon malheur. Vainqueur de la galere où il étoit enchaîné, & teint du ſang de ſes tyrans, il avoit abordé à Veniſe. Il méritoit de mourir libre (*a*). Sa troupe fut hachée.

Ce n'étoit pas ce jour-là que Sobieski avoit deſtiné au ſang. Il reſta en bataille dans l'eſpérance que l'ennemi avec tant de ſupériorité ſortiroit de ſon camp. Il n'y eut que de la canonade. Sur le ſoir un événement inattendu fortifia les Polonois. A la droite des Turcs il y avoit un camp ſéparé de ſept à huit mille

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 498.

An. 1673 chevaux Valaques & Moldaves, troupes Chrétiennes à leurs ordres. Elles ne répondoient ni par la beauté, ni par le nombre aux espérances du Séraskier. Les deux Hospodars qui les avoient amenées, furent traités en esclaves. Le Séraskier s'oublia jusqu'à frapper le Moldave d'une hache d'armes. Les deux Princes, emportés par la vengeance, vinrent offrir à Sobieski leurs bras & leurs troupes. Les Turcs virent cette désertion en frémissant, hors d'état de l'empêcher (*a*).

Cette nuit fut bien dure à passer sous les armes. Le Soldat, glacé par la neige qui tomboit en abondance, regardoit Sobieski visitant les postes, se reposant sur un affût de canon, & refusant une tente. A la pointe du jour il observa que les rangs des ennemis s'éclaircissoient. On voyoit sur le parapet le même nombre de drapeaux, mais beaucoup moins de Janissaires. Les Turcs, accoutumés à une douceur de climat que les Polonois ne connoissent pas, sont moins faits à la fatigue. Excédés d'avoir été vingt-quatre heures en bataille au milieu des frimats, & ne pouvant se persuader qu'on osât les attaquer en plein jour, ils prenoient un peu de repos.

Voici le moment que j'attendois, dit Sobieski aux Officiers dont il étoit envi-

(*a*) Cantémir, tom. 2. pag. 96.

ronné: *portez mes ordres pour l'attaque*; An. 1673.
& à l'inſtant il donna un exemple qu'en toute autre occaſion on blâmeroit dans un Général. Voyant les premieres brigades flotter entre le courage & la crainte, il fit mettre pied à terre à ſon Régiment de Dragons, troupe formée par ſes mains; & marchant à leur tête, il arriva aux retranchemens. Sa taille puiſſante l'embarraſſoit pour monter. Il fut aidé en eſſuyant le feu de l'ennemi, & il ſe montra avec ſes Dragons ſur le parapet. L'Infanterie, qui le voit & qui tremble pour lui, s'élance de droite & de gauche pour le ſoutenir, plie les premiers poſtes les uns ſur les autres, & tourne contre eux leur propre canon.

Pendant que cela ſe paſſoit le Palatin de Ruſſie, Jablonowski, fit un mouvement de la derniere importance. La Cavalerie n'avoit pas encore pénétré, & l'Infanterie craignoit d'être enveloppée en s'engageant trop avant. Il tourna par le camp que les Moldaves avoient abandonné, & avec les Pancernes il perça. Il y avoit près d'une heure que Sobieski combattoit à pied. Il eut enfin un cheval, & le reſte de la Cavalerie ſe fit bien-tôt jour par le retranchement même.

La ſurpriſe fait plus de ravage que le feu & le fer. Les Turcs, pouſſés de toute part, perdoient beaucoup d'hommes & de terrein. Mais les Polonois, trouvant

An. 1673. plus de riches pavillons abandonnés que d'ennemis, s'arrêterent au pillage, écueil ordinaire des troupes où la discipline est foible. Si la victoire balança, ce fut dans ce moment. Les Turcs, charmés du pouvoir de leurs dépouilles, reprirent courage & repoussoient les vainqueurs. Sobieski avec les Towarisz soutint ce premier choc. Jablonowski le secondoit avec les Pancernes. Le Palatin de Podalquie, Lesczinski, ramena les pillards aux drapeaux; & la victoire qui sembloit fuir, reparut avec l'ordre.

Sobieski, dans la chaleur de l'action, portoit ses regards sur les suites. Il ordonna au Baron de Beham, Officier François, de marcher au pont pour ôter la retraite à l'ennemi (*a*). Il n'y avoit plus que les Janissaires qui fissent ferme, n'osant lâcher le pied sous les yeux du brave Soliman qui les commandoit. Le Séraskier de son côté faisoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Général qui se trouve forcé dans son camp. Il rappelloit au combat ses escadrons rompus.

Mais lorsque des fuyards repoussés des ponts vinrent annoncer que la retraite étoit coupée, les Turcs, au-lieu de puiser du courage dans le désespoir, ne sentirent plus que la terreur : un corps de six à sept mille chevaux cherchoit à s'échaper par un endroit où le rocher

(*a*) Il coupa le pont, craignant d'y être forcé.

s'abbaissoit. Les Lithuaniens qui entroient par cette ouverture, les chargerent. Repoussés sur le champ de bataille, ils se heurterent à toute bride contre un peloton de Cavalerie Polonoise. Sobieski en étoit, parce qu'il se portoit par-tout. Malheur au Général qui dans une pareille circonstance ne sauroit être Soldat. Il le fut, & la fortune le servit autant que la bravoure. Son bras se lassoit de frapper. On lui portoit un coup mortel: un jeune Héros, Zelinski, le reçut: sa mort fut vengée. C'étoit un combat particulier au milieu d'une affaire générale. Le Palatin de Kalish & le Castellan de Posnanie accoururent avec un gros de Gendarmerie, & dégagerent les Polonois. Tout le camp se jonchoit d'infideles expirans. Soliman venoit d'être blessé & pris au milieu des Janissaires. Ces braves gens plioient enfin. Les Spahis poussoient leurs chevaux pêle-mêle, sans autre dessein que celui d'éviter le sabre qui les poursuivoit. Le Séraskier, couvert de plaies, ne pensoit plus qu'à sauver les malheureux débris de sa défaite: mais par où? Tout ce qui s'offroit à son idée, c'étoit ou quelques sentiers à travers les rochers, ou les flots du Niester. An. 1673.

Dès ce moment, si on jette les yeux sur toute l'Armée Turque, ce n'est plus une bataille, c'est une déroute complette, où la destruction se multiplie sous

An. 1673. toutes les formes. Ici c'eſt un rocher d'où les fuyards ſe précipitent pour ſe briſer ſur d'autres rochers : on y voit des hommes & des chevaux entaſſés les uns ſur les autres à pluſieurs piques de hauteur. Là c'eſt une Infanterie éperdue qui court vers la citadelle ; mais la citadelle regorgeant déjà de monde, la renvoie au ſabre de l'ennemi. Plus loin c'eſt de la Cavalerie qui ſe jette dans le fleuve, où le feu l'atteint pour finir ſes horreurs. Ceux même qui gagnent l'autre bord, ou ceux qui avoient paſſé avant la rupture du pont, ne ſont pas en ſûreté. Ils s'étoient remis en bataille pour protéger & recevoir leurs compagnons qui tenteroient le paſſage. Un Brigadier de Cavalerie, l'impétueux Mondréoski, ne conſent point à les voir vivre. Il ſe jette à la nage, ſuivi de ſa brigade. Une balle vient le frapper au milieu du fleuve, & le laiſſe ſans connoiſſance. On le remene au point d'où il étoit parti pour ne perdre la vie que dix ans après dans une bataille encore plus éclatante. Sa troupe ſuit ſon objet, de nouveaux eſcadrons s'y joignent ; & l'ennemi battu par-tout, cherche ſon ſalut ſous les murs de Kaminieck.

L'eau étoit couverte de dix mille Turbans & la terre de vingt mille morts, parmi leſquels on comptoit huit mille Janiſſaires. Il n'en coûta aux vainqueurs que cinq à ſix mille hommes tués ou bleſ-

blessés. Le Grand-Veneur fut beaucoup regretté. Biginski, retiré d'un tas de cadavres le lendemain de la bataille, eut le plaisir de savoir qu'on avoit pleuré sa mort. Quand on pense à la supériorité des vaincus on croit lire une fable. De deux choses l'une: ou c'est un grand desavantage d'attendre l'ennemi dans des retranchemens, ou le Ciel combattit pour les Polonois. Une troisieme peut-être donne la solution. Quand les hommes se battent, non pour la fantaisie d'un Souverain, mais pour leur bonheur réel, & celui de la Patrie, ils s'élevent au-dessus de l'humanité. An. 1673.

On avoit fait un grand nombre de prisonniers qui flétrirent les lauriers de Sobieski. Il est sans-doute à propos de faire remarquer le mal que les hommes puissans font aux autres hommes. C'est à eux à ne faire que du bien, s'ils veulent qu'on n'écrive que du bien. A peine Sobieski eut-il remercié Dieu par le sacrifice de la Messe dans le magnifique pavillon du Général Turc, qu'il fit massacrer des captifs qui ne se défendoient plus; & à cette premiere barbarie il en ajouta une seconde: un ordre aux habitans du pays de mettre à mort tout infidele qui auroit cherché un asyle dans leurs foyers, sous peine de la vie pour eux-mêmes.

An. 1673 Il oublioit que le Dieu des Batailles, (qualité qu'il ne prend que lorſque des forcenés troublent la Terre,) eſt encore plus le Dieu de l'Humanité. Des Bachas périrent dans cette boucherie, mais il n'eut pas le cruel plaiſir d'y envelopper le Séraskier Huſſeim, qui s'étoit évadé à tems (*a*).

Il fut plus humain envers les malheureux qui attendoient leur ſort dans la Citadelle de Coczin, où il y avoit de grandes richeſſes. Les Grecs, les Arméniens & les Juifs y tenoient leurs magaſins pour le camp. L'artillerie fut avancée le même jour. Il étoit impoſſible que la citadelle tînt. Un ſecours lui arrivoit de Kaminieck, qui fut bien-tôt repouſſé par Samuel Coſacowski. Après quoi Sobieski envoya aux Aſſiégés un Député Polonois avec un priſonnier de diſtinction, le Bacha Czauſio, pour les ſommer de ſe rendre ou de ſe réſoudre à être paſſés au fil de l'épée. Ces malheureux oſerent encore demander une capitulation honorable, d'être conduits à Kaminieck en emportant leurs effets ſur quarante chariots, Le bon Turc qui lut les conditions à Sobieski, en les arroſant de ſes larmes, le ſupplia de conſidérer que la Victoire ne s'attache conſtam-

(*a*) Zaluski, tome 1. pag. 498. & ſuiv.

ment à aucune Nation; que Dieu punit ceux qui en abusent; & qu'il a plus d'une fois abbaissé le lendemain ceux qu'il avoit élevés la veille. Sobieski accorda presque tout; & sur le champ le Bacha qui commandoit à Kaminieck, reconnut cette bonté en renvoyant sans rançon cinquante captifs Polonois. Les Polonois dans tous leurs écrits traitent les Turcs de Barbares. Ces Barbares enseignent quelquefois la vertu aux Chrétiens. An. 1673.

L'Histoire, après avoir accusé le Général Paç dans la marche & avant l'attaque, lui doit cette justice, que pendant l'action, rendu à son courage naturel & à l'amour de la Patrie, il se conduisit en Héros avec ses Lithuaniens, qui laisserent douter si les Polonois étoient plus braves.

Pendant que tout cela se passoit entre le Pruth & le Niester, l'Aga avoit fait son chemin. Arrivé à Léopol vers le commencement de Novembre, il y avoit trouvé le Roi à l'extrémité. La maladie qui s'étoit déclarée pendant la revue avoit fait des progrès à désespérer. Un ulcere dans les reins, du sang au-lieu d'urine, des convulsions d'estomac, des vomissemens continuels ne lui laissoient qu'un souffle de vie, qui ne lui permettoit pas de donner audience. Cependant l'Ambassadeur insistoit avec plus de

An. 1673. hauteur encore qu'il n'en avoit montré à l'Armée. Il vouloit abſolument remettre au Roi la lettre de Mahomet & la caſſette dont il étoit chargé. Les Grands-Officiers de la Couronne & de la Cour étoient dans une agitation mortelle. Ils craignoient que la lettre ne contînt des expreſſions impérieuſes, le ſtyle d'un Seigneur à ſon Vaſſal ; ils craignoient juſqu'à la ſuſcription qui pouvoit être changée depuis que la Pologne étoit devenue tributaire de la Porte. Le Vice-Chancelier, avant que de propoſer l'audience au Roi mourant, demandoit à voir la lettre, & la caſſette qui donnoit encore plus d'inquiétude. On ſe repréſentoit ce bâton de commandement, cette veſte, ſignes humilians de vaſſalité que le Grand-Seigneur envoie à ſes tributaires dans trois Parties du Monde : en revêtir ce Prince expirant, c'étoit lui donner le coup de mort ; & quel affront éternel pour la Pologne ! Ce qui augmentoit les ſoupçons, c'eſt qu'il n'y avoit point de lettre pour le Vice-Chancelier. Ce procédé contre l'uſage ne préſentoit que des ténébres qui couvroient quelque choſe de funeſte. Cependant l'Ambaſſadeur s'obſtinoit à ne rien révéler qu'au lit du Roi. Il ſemble qu'on auroit pu le laiſſer murmurer dans ſon obſtination. Mais les ſuites en paroiſſoient à craindre. On ne

ſavoit pas quel ſuccès auroit l'Armée; An. 1673.
les dernieres nouvelles n'en étoient pas heureuſes; & ſi on échouoit dans l'expédition de Choczin, quel joug ſeroit déſormais aſſez peſant pour les vaincus? L'adreſſe vient ordinairement au ſecours de la foibleſſe. On diſſimula, on flatta l'Aga. On lui fit entendre que le Roi reprenoit des forces, & que dans peu de jours il ſeroit en état de l'écouter. Effectivement l'ulcere s'étoit ouvert, & les Médecins eſpéroient tout; mais la nature, qui les trompe ſi ſouvent en bien ou en mal, avoit décidé contr'eux. Michel expira le 10 Novembre ſans poſtérité à l'âge de 35 ans, après quatre ans de regne, ou plutôt d'agitation, de flétriſſure, de troubles & d'horreurs. Si le Sceptre peut rendre un mortel heureux, c'eſt ſeulement celui qui ſait le porter. Michel né avec un cœur ſenſible eût été bon Roi, s'il avoit pu être un grand Roi. Son incapacité fit ſon malheur & celui de l'État. La Royauté ne l'étoit venu chercher que pour l'abbreuver de fiel, ſans aucun mêlange de conſolation. Il avoit vu le mal, il ne vit pas le bien. Ses yeux s'étoient fermés la veille de la victoire de Choczin.

Trois jours après, l'eſpoir d'un nouveau triomphe vint flatter Sobieski. Il

An. 1673. fut par le Prince Moldave que dix mille Turcs, après avoir passé le Danube, traversoient la Moldavie pour grossir encore le camp de Choczin. Il prit avec lui une partie de sa Cavalerie sans équipage, & dans quatre jours de marche forcée arrivant à Pérérita sur le bord du Pruth, il eut le regret de manquer son objet. Le Général Turc, Kaplan Bassa, instruit dans sa route de la défaite de Choczin, avoit repris le chemin du Danube.

Sobieski, revenu à son Armée, pensoit à tirer les plus grands avantages de ses succès; mais tout s'y opposa. Paç, qui s'étoit fait traîner à la victoire, n'étoit pas d'humeur à la suivre. Il avoit repris la route de Lithuanie avec ses troupes pendant l'absence de Sobieski. Les Polonois avoient encore de la volonté; mais la nouvelle de la mort du Roi changea la disposition des esprits, ou fut un prétexte pour un grand nombre. Ceux qui étoient chargés du butin de l'Orient, étoient pressés d'aller le mettre à couvert dans leurs foyers. D'autres, que les travaux lassoient dans une saison si dure, en desiroient la fin. Tous disoient que l'élection du nouveau Roi étoit l'unique affaire dont il falloit aller s'occuper en Pologne.

Sobieski représentoit que l'élection ne pouvoit avoir lieu qu'au printems, & que l'hyver seroit bien employé à chasser les Turcs de l'Ukraine, & peut-être à tenter quelque chose sur Kaminieck. Il montroit une lettre du Grand-Chancelier qui conseilloit de poursuivre la victoire, en annonçant la mort du Roi. On est étonné de voir Sobieski si peu pressé de retourner à Varsovie pour y former des brigues, lui qui avoit tant de titres pour la Couronne, si le mérite en fait. Il ébranloit les Polonois, il les reportoit à de nouvelles entreprises. Un ordre du Primat Czartoriski l'arrêta. Cet ordre portoit de ramener, sans délai, l'Armée en Pologne. La volonté de l'Inter-Roi est plus sacrée que celle du Roi. Il fallut obéir. Tout ce que put faire le Grand-Général, ce fut de laisser une garnison à Choczin, où l'on éleva un tertre que les Polonois appellent *Mogila*, monument grossier d'un beau triomphe. Il n'étoit pas juste d'abandonner à la vengeance des Turcs les Moldaves & les Valaques, qui étoient venus se livrer à Sobieski. Il détacha un Corps de huit mille hommes sous la conduite du Grand-Enseigne Sienawski, pour défendre le pays & les deux Hospodars; défen-

An. 1673.

An. 1673. ſe qui ne leur ſervit gueres. Le Moldave *Pétreczéïcus* ſuccombant bien-tôt ſous la puiſſance Othomane, ſe ſauva en Pologne, où le moindre Staroſte ſe mettoit au-deſſus d'un Prince dépouillé. Il ſe repentit de n'avoir pas ſouffert un affront plutôt que de s'expoſer à mille. La mort le délivra. Le Valaque *Grégoire*, après avoir été amuſé par l'Empereur, chercha de l'appui chez le Pape, qui lui parla d'entrer dans la communion Romaine. Il reſta Schiſmatique & Prince, en faiſant ſa paix avec Conſtantinople (*a*). Sobieski ne manquoit pourtant pas à la reconnoiſſance; il avoit fait pour eux tout ce qui étoit en ſon pouvoir; après quoi il reprit, malgré lui, la route de Pologne.

Si on examine cette expédition du côté de la conquête, elle n'offre preſque rien d'avantageux. On gagnoit Choczin, un amas de cabanes couvertes de chaume. La citadelle bonne pour le pays fût repriſe par les Turcs pendant l'hyver: mais à conſidérer l'expédition du côté de la gloire, & de la conſervation, il en eſt peu d'auſſi brillantes, & qui préſentent autant d'intérêt. Elle empêchoit la ratifica-

(*a*) Cantémir, tome 2, pag. 139.

tion du Traité de Boudchaz par le premier payement du tribut ; elle suspendoit l'esclavage de la Pologne; elle affoiblissoit les Turcs par la perte d'une armée aguerrie ; elle leur apprenoit que la Pologne , avec des forces médiocres , pouvoit braver leur énorme puissance. An. 1673.

Sobieski couvert de gloire se rendit à Léopol, où il reçut les félicitations de tous les Ordres. Les Palatinats les plus éloignés envoyerent les Députés au Libérateur de la Patrie. Que les Rois s'enyvrent, s'ils peuvent , de l'encens qu'on leur prodigue après des victoires où souvent ils n'ont eu aucune part: encens de commande, celui que Sobieski recevoit étoit offert par la reconnoissance & la joie. Au bruit du triomphe de Choczin , on avoit quitté le deuil d'un Roi qu'on ne pleuroit pas , pour prendre les couleurs & le ton de l'allégresse. Si quelqu'un étoit fâché de cette mort , c'étoit l'Envoyé Turc. Elle l'avoit empêché de remplir sa commission, & il redoutoit la sévérité de la Porte. Le Primat lui donna un certificat , qui attestoit que Michel étoit mort avant que l'Envoyé pût faire sa charge.

Cependant tout retentissoit à Var-

An. 1673. ſovie des brigues qui ſe faiſoient pour la Couronne ; & Sobieski reſtoit à Léopol, comme s'il eût été ſans prétention. Il croyoit que le meilleur titre étoit de continuer à défendre la Patrie. Fixé à Léopol pour tout l'hyver, il ſe mettoit à portée de contenir les Tartares & les Coſaques, ou même de travailler à regagner ces derniers.

Fin du troiſieme Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*



LIVRE IV.

LA Diete de convocation qui préce- An. 1674.
de celle de l'Election, fut indiquée au 15 Janvier. Elle devoit se terminer en quinze jours; mais la passion que tout le monde avoit d'y voir Sobieski, la fit proroger au 22 Février. Il se refusa à cet empressement, parce que l'ennemi l'occupoit. Tout s'y passa tranquillement sous la direction du Primat Inter-Roi, à qui la République dut encore le calme général dont elle jouit durant tout l'inter-regne, tems ordinairement orageux dont les brigands & les séditieux profitent. La mort du Roi & le tems de l'Election furent notifiés selon la coutume aux Puissances de l'Europe. Le Champ Electoral fut ouvert au premier de Mai. Il faut se rappeller qu'il y a deux manieres d'élire les Rois de Pologne, où dans l'Assemblée générale de la Noblesse, ce qu'on appelle *Diete à cheval*,

An. 1674 où seulement par les suffrages du Sénat & des Nonces qui représentent la Noblesse & les Provinces. Le Primat Inter-Roi craignant les dangers de la premiere, qui est ordinairement tumultueuse & violente, mania si adroitement les esprits, qu'il fit préférer la seconde, où la Nation représentée par ce qu'il y a de plus sage peut attendre un meilleur choix.

Sobieski montra tant d'indifférence pour la Couronne, qu'il n'arriva que le 10 Mai, malgré toutes les instances du Champ Electoral qui vouloit s'éclairer de ses lumieres. Peut-être aussi y mit-il de la politique pour être plus remarqué. C'étoit la premiere fois qu'il reparoissoit devant les Ordres assemblés depuis la victoire de Choczin. Il fut reçu avec une pompe à étonner les Etrangers, qui ne sont point accoutumés à voir leurs Généraux dans les honneurs du triomphe.

Six Rivaux marchanderent la Couronne par leurs Ambassadeurs.

Le Prince Thomas de Savoye offroit deux millions pour soudoyer les troupes de la République pendant quelques mois, avec un secours de cinq mille hommes d'Infanterie jusqu'à la conclusion de la paix avec le Turc. Il promettoit outre cela de vendre tous les biens qu'il possédoit en Savoye ou en France, valant neuf millions de florins, somme qu'il appliqueroit au bien de la République, & qui la délivreroit des fausses monnoies

dont elle étoit infectée ; tout cela sous An. 1674. la garantie du Duc de Savoye son oncle.

Le Duc de Modene modeste en réalités étoit prodigue en protections. Le crédit des deux Cardinaux Barberins, dont il pouvoit disposer; ses alliances & ses liaisons d'amitié avec tous les Souverains, & sur tout avec la Maison d'Autriche. L'arriere-petit-Fils de Philippe II. se flattoit de tirer de grands secours des deux branches contre le Turc.

Le Prince George de Danemarc, celui que l'Europe a vu Mari d'une Reine, sans être Roi (*a*), outre des offres pécuniaires, promettoit une alliance défensive entre les deux Etats Un autre point plus intéressant peut-être, mais qui toucha peu les Polonois, c'étoit de de les initier dans le Commerce en leur ouvrant d'abord celui des IndesOrientales.

Le Prince de Transilvanie offroit quinze millions, unissoit sa Principauté à la Couronne, & promettoit d'entretenir quinze mille hommes, tant que la République auroit guerre avec le Turc. La proposition parut trop considérable pour persuader qu'il étoit dans le pouvoir d'y satisfaire.

Le Prince Charles de Lorraine, qui dans la derniere Election avoit vu la Couronne balancer sur sa tête, se re-

(*a*) Anne, Reine d'Angleterre.

An. 1674. présentoit pour l'y fixer. Sans être plus riche, il avoit trouvé de bonnes cautions pour les offres qu'il faisoit; l'Empereur & le Roi d'Espagne. Il s'engageoit à entretenir cinq mille hommes d'Infanterie pour l'expédition contre le Turc; à prendre cinq cens Nobles Polonois dans sa garde; à fonder une Académie où cent autres Nobles recevroient une bonne éducation; à construire deux Forts, l'un contre la Turquie, l'autre contre la Moscovie; à fournir neuf mois de solde militaire avec la promesse d'affecter à la Pologne la moitié des revenus de la Lorraine & du Duché de Bar, dès qu'il en seroit en possession.

Le Prince Guillaume de Neubourg, qui fut depuis Electeur Palatin, se flattant d'être plus heureux que son Pere, que la Pologne avoit refusé dans la derniere Election, enchérissoit sur toutes les offres de ses Rivaux: au-lieu de six ou neuf mois de solde militaire, il en promettoit un an. Son Pere lui abandonnoit, dès le moment même, les revenus du Duché de Juliers, qu'il appliqueroit aux nécessités de la République, en attendant qu'il pût la gratifier sans mesure, lorsque l'immense succession qu'il attendoit, seroit ouverte. Un objet plus séduisant encore dans la crise où l'on se trouvoit, c'est qu'il prendroit à sa solde vingt mille Suédois & six mille Brande-

bourgeois pour les employer contre le Turc (*a*). An. 1674.

Si l'on n'achettoit cette Couronne que de la République même, ce seroit un bien: mais on l'achette encore des Particuliers, qui la prostituent au plus offrant; & pour surcroît de malheur, ces grandes offres qu'un Candidat ambitieux fait à la Republique, il les oublie, autant qu'il peut, lorsqu'il est sur le Trône.

Des six Compétiteurs il y en eut quatre qui n'eurent pas même la satisfaction passagere de balancer les suffrages; le Prince Thomas de Savoye, le Duc de Modene, le Prince George de Danemarc, & le Prince de Transilvanie. Les deux autres, le Prince Charles & le Prince de Neubourg, disputerent.

L'Empereur Léopold, qui avoit sacrifié le Prince Charles dans l'Election précédente, avoit les plus fortes raisons pour l'appuyer dans celle-ci; c'étoit un Epoux pour la Reine Eléonore, qui en lui donnant sa main, resteroit sur le Trône; & il paroissoit beau d'y conserver le sang Autrichien; beau & avantageux, puisqu'on pouvoit tout attendre de l'Empereur contre le Turc, si on avoit cette déférence pour lui & pour sa Sœur. Presque tous les Grands le nommoient; & le Primat Inter-Roi élevoit

(*a*) Zaluski, ibid. page 585.

An. 1674. sa voix au-dessus des autres. „ Quand „ nous pensions à déposer le Roi Michel, „ disoit-il, notre premier mouvement „ fut de destiner notre Couronne au „ Prince Charles, en projettant son ma„ riage avec la Reine Eléonore. Ce que „ nous ne pouvions faire alors sans de „ violentes secousses, nous le pouvons à „ présent par la liberté de nos suffrages „ & pour le bien de la Patrie. Pourquoi „ changerions-nous d'avis? Dans tout „ autre arrangement nous n'avons rien „ à espérer de mieux; & nous aurions „ deux Reines dont l'entretien chargeroit „ la République". Ce qui fortifioit beaucoup cette faction, c'étoit les deux Paç, l'un Grand-Général, l'autre Grand-Chancelier de Lithuanie, qui entraînoient les Lithuaniens. La faction étoit si aveugle dans son zele, qu'elle prétendit donner le pas à l'Envoyé du Prince Charles sur l'Ambassadeur de France. La proposition parut si absurde qu'elle tomba d'elle-même. Mais l'Ambassadeur de France, Toussaint de Forbin, Evêque de Marseille, disoit une chose qui étoit écoutée avec plus d'attention. Il recommandoit à la République de ne pas choisir un Prince ennemi de son Maître, & il portoit le Prince de Neubourg.

Le Parti de ce Prince n'étoit pas aussi ébloui que les Grands de la splendeur du Sang Autrichien. Cette Reine Eléo-

nore qu'il falloit laiſſer ſur le Trône ſi An. 1674.
on couronnoit le Prince Charles, ce Parti la craignoit ; & il redoutoit encore plus l'influence du Conſeil de Vienne ſur le Gouvernement de Pologne. On n'avoit pas les mêmes choſes à craindre du Prince de Neubourg, ni de la Princeſſe qu'il épouſeroit; puiſqu'il offroit de ſe marier au gré de la République. L'Article du Mariage des Rois en Pologne ſouffre toujours de grandes difficultés. Ailleurs ils ſe marient pour eux ſans conſulter leurs Sujets ; en Pologne ils ſe marient pour la République ; & comme il n'y a point de droit héréditaire au Trône, elle aimeroit encore mieux qu'ils vécuſſent dans le célibat. Les grandes offres du Prince de Neubourg, & les mêmes Puiſſances qui avoient porté ſon Pere dans la derniere Election, parloient pour le Fils dans celle-ci ; & ſi ſon parti n'étoit pas le plus fort par l'éminence des perſonnages, il étoit plus conſidérable par le nombre.

Sobieski en ſuſcita un troiſieme. Il repréſenta que dans la ſituation où ſe trouvoit la République, à la veille de voir fondre ſur elle toutes les forces Othomanes, elle avoit beſoin d'un Héros tout formé dont le nom ſeul annonçât la victoire ; que ce Héros on ne l'appercevoit pas dans le Prince de Neubourg, qui ne l'avoit pas encore cherchée, pas même dans le Prince Charles, qui n'en connoiſ-

An. 1674. soit que le premier sourire : mais qu'on le trouveroit dans le Prince de Condé, si familier avec ses faveurs & si célebre dans l'Europe, qu'on auroit déjà dû le couronner dans la derniere vacance du Trône, sans s'arrêter à un misérable Libelle dont les Auteurs n'osoient pas se montrer : mais qu'il étoit encore tems de se donner un Roi que toutes les Nations ambitionneroient, si elles pouvoient disposer d'elles-mêmes (*a*).

Ce nouveau Candidat, qui n'avoit fait aucune proposition à la République, auquel personne ne s'attendoit, fit soupçonner que la France n'étoit pas sincere dans sa recommandation pour le Prince de Neubourg. Les deux Partis contraires jetterent des regards de défiance sur son Ambassadeur. Ils crurent qu'il répandoit secrettement de l'or pour le Prince de Condé, & que Sobieski n'avoit pas fermé la main. Ils se tromperent.

La proposition de Sobieski renfermoit un mystere qui ne tarda pas à se dévoiler. Il étoit étonnant que le Champ Electoral ne pensât pas à le couronner lui-même, lui qui étoit le Héros de la Pologne. Deux prétextes l'éloignoient du Trône, tandis que les talens & les vertus l'en approchoient. Marie d'Arquien sa femme (au jugement des Grands) n'étoit pas faite pour s'y asseoir. „ Cet hon-

(*a*) Idem ibid. pag. 555 & suiv.

„ neur ſuprême, diſoient-ils, convenoit An. 1674
„ mieux au Sang Autrichien ". C'eſt ainſi que les hommes ſacrifient ſouvent leur bonheur à un fantôme. Un autre obſtacle plus réel, c'étoit une excluſion poſitive que les Lithuaniens donnoient à tout *Piaſt*. „ La Nation, s'écrioient-ils, qui „ a tant ſouffert de l'imbécille Gouver„ nement de Michel, doit chercher un „ Roi chez l'Etranger ". Et la Reine avoit influé ſecrettement dans cette excluſion ſi humiliante pour la Pologne. Les Lithuaniens ne diſoient pas la vraie raiſon. La Reine & les Paç ne pouvoient ſe figurer que Sobieski n'eût aucune vue ſur la Couronne. Il étoit venu avec une magnificence digne d'un Roi, il en avoit le mérite: il falloit l'exclure ſous la qualité de *Piaſt*.

Sobieski dans cette poſition, & ſentant ſes forces pour porter la Couronne, imagina de ſemer le Champ Electoral de difficultés. Il voyoit deux Rivaux puiſſans. Il s'agiſſoit d'en triompher en leur oppoſant le Prince de Condé. Il ſavoit fort bien qu'il ne lui gagneroit pas la pluralité des ſuffrages. Il vouloit ſeulement les diviſer pour les réunir enſuite ſur lui-même, s'il étoit poſſible. Il réuſſit d'abord à diviſer au-delà de ſes eſpérances. Au nom de Condé les Neubourgiens frémirent. Les Lorrains tonnerent. On rappella contre lui tout ce que le Li-

An. 1674. belle avoit de plus odieux. On enchérit encore. On touchoit à une scission, & peut-être à une guerre civile. On sentoit que Sobieski étoit assez fort pour se rendre maître de l'Election, l'étant déjà de l'Armée Polonoise qui demandoit tout haut le Prince de Condé, ne suivant en cela que l'impression du Général, sans pénétrer ses vues. Les Paç avec l'Armée Lithuanienne, moins nombreuse à-la-vérité, se préparoient à soutenir les intérêts de la Reine & du Prince Charles. Les deux Freres avoient sur les Lithuaniens tout l'ascendant qu'ils vouloient. Ils savoient que le Prince Charles étoit en Silésie avec des troupes qui jointes aux leurs balanceroient les forces Polonoises. L'horreur d'une guerre civile faisoit trembler ceux qui aimoient la Patrie.

Dans cette fermentation de volontés contraires, Sobieski présenta un moyen de conciliation, qui n'étoit propre qu'à brouiller encore plus. Il falloit que la Reine Eléonore se détachât du Prince Charles pour donner sa main au Prince de Neubourg, dont la République espéroit beaucoup plus à cause de sa grande fortune; & à cette condition le Parti de Condé disparoîtroit. Ce fut-là l'objet d'une députation du Sénat (*a*). La Reine, qui avoit engagé son cœur & ses pierreries au Prince Charles, montra, par

(*a*) Id. ibid.

sa réponse, qu'elle lui restoit inviolablement attachée ; & l'Ambassadeur de Vienne protesta hautement que sa Cour ne se départiroit point de son Candidat. Les Grands persistoient à lui donner leurs suffrages ; & vraisemblablement il auroit régné si le Primat Inter-Roi, Florian Czartoriski, eût vécu quelques jours de plus. La mort le surprit au milieu d'un festin que Sobieski donnoit à Villanow ; & comme elle servoit Sobieski, on le soupçonna de l'avoir appellée. Ses ennemis semerent des bruits de poison ; mais l'Histoire qui veut des preuves, nous apprend qu'un grain de sable qui avoit grossi dans les reins du Primat, lui ôta la vie (*a*). C'étoit un génie actif, puissant sur les esprits, rapide & plein de feu, semblable au Soleil qui entraîne les Planetes dans son tourbillon. Sa mort affoiblit le Parti du Prince Charles, & changea toute la face de l'Election. An. 1674.

L'Evêque de Cracovie d'un caractere plus froid, André Trzebiski, prit sa place dans le Champ Electoral, & fit la fonction d'Inter-Roi sans pouvoir réunir les suffrages. Ici l'on entendoit le nom du Prince Charles, là celui du Prince de Neubourg, plus encore celui de Condé. Un Sénateur que la naissance, la fortune, les loix & les armes rendoient également

(*a*) Lengn. pag. 245. Zaluski, tome 1, pag. 556.

An. 1674. recommandable, parlant comme il combattoit, ami de Sobieski, parce qu'il aimoit la Patrie; le Palatin de Russie, Stanislas Jablonowski (a), entreprit de fixer les incertitudes: „ si pour nous donner un Roi, dit-il, il ne s'agissoit que „ de se décider sur les apparences, il se„ roit à peu près égal de choisir le Prince „ de Lorraine ou celui de Neubourg: l'un „ & l'autre montrent des fleurs, mais „ ce sont des fruits qu'il nous faut; & „ dans ce point de vue je donnerois mon „ suffrage au grand Condé, si des fruits „ trop mûrs ne touchoient pas à la cor„ ruption. Je méprise comme vous ce „ Libelle infame qui tenta de le noircir „ dans la derniere Election. Je ne m'at„ tache qu'à des objets frappans. So„ bieski, en nous le proposant, ne re„ garde que ses qualités héroïques. Mais „ moi je jette les yeux sur son âge, ses „ infirmités & ses habitudes. Il est accou„ tumé à un autre climat, à une autre „ façon de faire la guerre, à d'autres usa„ ges, à d'autres mœurs, à d'autres loix. „ Il ignore notre langue & notre liberté. „ Il ne connoît que le gouvernement ar„ bitraire sous lequel il a vieilli. Est-il „ tems, sous des cheveux qui blanchissent „ & dans l'épuisement qui le menace, de „ se faire nn nouveau corps & une nou„

(a) Sa Petite-fille, digne de lui, a épousé en France le Prince de Talmont.

» velle ame ? Sa vie ſera uſée avant qu'il An. 1674.
» ait appris une partie de ce qu'il faut
» ſavoir pour nous gouverner ſagement.
» Encore une fois Sobieski ne voit que
» la gloire qui couvre les ruines du Hé-
» ros; & pourquoi, tandis qu'il s'oublie,
» ne penſerions-nous pas à lui même ? Il
» eſt ſous vos yeux. L'âge, la ſanté,
» la vigueur, les talens, la fortune, tout
» parle pour lui. Il eſt né parmi vous,
» il s'eſt nourri de vos principes & de
» vos ſentimens. Il vous a éclairés dans
» le Sénat & dans les Dietes. Il vous
» a menés tant de fois à la victoire. Il
» a ſoutenu cette Couronne, il ſaura la
» porter. En cherchant un Roi chez
» l'Etranger, voulons-nous faire dire que
» la Pologne ne produit point de Héros?
» En le cherchant dans des Maiſons
» Souveraines, elle a plus d'une fois
» trouvé ſa perte. Vous êtes quitte en-
» vers la Reine Eléonore, puiſqu'elle a
» refuſé l'époux qu'on lui a préſenté ;
» mais vous ne l'êtes pas envers la Pa-
» trie, dont le ſalut eſt attaché à Sobies-
» ki ". Il y avoit dans le diſcours de Jablonowski des choſes vraies, d'autres extrêmement haſardées. Ce Héros qu'il préſentoit dans les infirmités & l'épuiſement, Condé, livra cette année même la bataille de Senef, celle où emporté par ſon feu il prodigua le plus ſa vie & celle de ſes Soldats ; voulant encore recommencer le lendemain, malgré la

An. 1674 goutte qui le tourmentoit; „ mais il n'y „ avoit plus que lui, dit un Officier qui „ y étoit, qui eût envie de se battre “.

A peine Jablonowski finissoit-il de parler, que cinq Palatinats, c'est-à-dire, leurs Nonces, leurs Castellans, leurs Palatins & quantité de Noblesse s'écrierent: *vive Sobieski. Nous péririons tous, ou nous l'aurons pour Roi.* Le Palatinat de Russie, pays natal de Sobieski, se distinguoit parmi les plus zélés; & avant la fin du jour l'acclamation devint générale du côté des Polonois, mais les Lithuaniens frémissoient. Les deux Paç quitterent brusquement l'Assemblée avec leurs amis pour protester au Greffe de la Chancellerie contre une Election qui n'étoit pas unanime. La Couronne flotta encore pendant la nuit. Nuit d'agitation & de discorde. Jablonowski & l'Inter-Roi firent tout pour concilier les suffrages. Ils s'adresserent à une Dame Françoise, Elisabeth-Claire de Mailly, Femme du Grand-Chancelier Paç; mais elle ne voulut point se détacher des intérêts de la Reine Eléonore, dont elle étoit Dame-d'honneur, après l'avoir été de la Reine Louise, qui l'avoit amenée en Pologne. Cela fit dire que les Femmes sont quelquefois capables d'une grande fermeté. Les deux Paç, après avoir cherché en vain pendant toute la nuit des moyens pour faire tomber l'Election, & réfléchissant sur la foiblesse du petit

nombre contre le grand, sur le danger même de leur obstination, reparurent le lendemain 19 Mai au Champ Electoral, & Sobieski d'un consentement unanime fut proclamé *Roi*. Le plaisir peu senti d'un Roi qui regne par le sang, n'est pas comparable à celui d'un Roi par l'Election d'un Peuple libre, qui couronne ce qu'il estime & ce qu'il aime. An. 1674.

Jamais la Nation n'avoit montré plus de joie. Le Sénat, l'Ordre Equestre, le Soldat, le Peuple dans une pompe civile & militaire, au bruit des canons & des acclamations réitérées, le conduisirent à la Basilique de Saint Jean pour remercier le Ciel. On l'avoit remercié aux pieds des mêmes Autels pour des Rois qu'il avoit donnés dans sa colere. On se flattoit d'en avoir un bon.

Toute la France, excepté le Cabinet de Versailles, prétendit que Sobieski devoit sa Couronne à la puissance de Louis XIV. & aux intrigues de son Ambassadeur Forbin. Cette prétention est démentie par le fait suivant. Au moment que les cinq premiers Palatinats crioient *vive Sobieski*, le Baron de Boham courut à toute bride au jardin du Palais Casimir, où étoit la Grande-Maréchale pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Forbin qui lui donnoit la main, lui dit que si on achevoit, il doutoit fort que le Roi son Maître en fût content. *Content ou non*, repondit la Grande-Maréchale, *qui*

An. 1674. *eſt-ce qui refuſe un Sceptre* ? Forbin n'avoit dans ſes inſtructions que le Prince de Neubourg, & il arriva trop tard pour former une autre brigue. Il n'eut que trois jours avant le moment déciſif ; & il eſt impoſſible en Pologne plus qu'ailleurs de gagner tant de monde en ſi peu de tems. Ce que la France fit de plus efficace en faveur de Sobieski, ſans le vouloir, ce fut de rompre toutes les meſures du Prince Charles, qui en eut tant de chagrin que, quelque ſage & modéré qu'il fût naturellement, il proteſta qu'il ſe vengeroit de Louis XIV. Le tems lui fournit des occaſions de tenir parole. De tous les Partiſans de Sobieski le plus eſſentiel, ce fut Jablonowski ; & ſon mérite encore plus. Il faut renoncer à la vérité pour être Ambaſſadeur. Tous, ſans même excepter celui de Vienne, témoignerent au nouveau Roi la joie qu'auroient leurs Maîtres de cette Election.

Pendant que tout Varſovie étoit en fêtes, la Reine Eléonore étoit malade par bienſéance. Le nouveau Roi la viſita ; mais ce n'étoit pas le Prince Charles, & il falloit céder le Trône à Marie d'Arquin. Les Créatures d'Eléonore dans le Sénat chercherent ſans délai à la venger, & peut-être à dégoûter Sobieski du Trône avant qu'il s'y fût aſſis. Ils dreſſerent des *Pacta conventa*, qui donnoient des bornes plus étroites que les

anciennes à la dépenſe de la Maiſon Royale & à l'autorité du Prince (*a*). An. 1674.

Sobieski ſentit le piege, & l'évita en montrant un noble deſintéreſſement qui réuſſit toujours aux Grands Hommes. „ Vous m'avez choiſi pour votre Roi, „ dit-il, mais l'ouvrage n'eſt pas achevé; „ & moi je balance encore. La Répu- „ blique ne m'a pas encore remis le Di- „ plôme d'Election, & je n'ai pas en- „ core accepté dans cette forme qui „ conſomme tout: c'eſtpourquoi, ſi par „ une défiance que je n'ai pas méritée, „ vous voulez me donner des chaînes „ que mes prédéceſſeurs auroient refu- „ ſées, je les refuſe avec la Couronne “.

Ce procédé généreux ferma la bouche aux perturbateurs; & le 5 Juin fut deſtiné à ſerrer les liens du Roi avec la République par la tradition ſolemnelle du Diplôme d'Election, & par l'acceptation de la part du Roi. Mais, quelques jours avant, un nouvel orage le fit encore chanceler ſur le Trône où il s'aſſéyoit à peine. Les mêmes perturbateurs conteſterent l'Election. Ils dirent que le Grand-Duché de Lithuanie avoit montré une réſiſtance bien marquée; que Sobieski, avant que d'être élu, avoit promis la ſolde militaire pour ſix mois; & qu'après l'Election il retractoit ſa promeſſe.

(*a*) Zaluski, tom. I. pag. 548.

An. 1674. Jablonowski & l'Inter-Roi, à la tête de tous ceux qui aimoient la paix & la Patrie, répondirent au premier chef que la résistance du Grand-Duché de Lithuanie assuroit l'Election, bien loin de l'affoiblir, puisqu'elle avoit cessé par une accession libre & réfléchie : que l'Election de Michel avoit passé pour légitime malgré la violence qu'on avoit mise en œuvre pour la cimenter : que le Sénat n'avoit fléchi que dans la vue de ne pas troubler la République.

Le second chef, quoique moins grave, n'étoit pas si aisé à détruire. Il étoit vrai que Sobieski, avant que d'être élu, avoit promis d'entretenir l'Armée à ses frais pendant six mois ; mais après l'Election, comptant avec lui-même, il en avoit vu l'impossibilité. „ S'il avoit voulu vous tromper, disoit Jablonowski, „ il n'avoit qu'à vous laisser dans cette „ espérance sans exécution ; comment „ l'auriez-vous contraint lorsqu'il auroit „ affermi le Sceptre dans sa main ? Point „ du tout : il vous dit ingénument ; je „ me suis trompé moi-même, mes „ fonds ne suffisent pas ; & si cette condition „ est absolument nécessaire pour „ porter votre Couronne, je vous en „ remercie, je vous la rends. Polonois, „ soyons aussi généreux que lui. Vous avez „ eu cent raisons, toutes plus fortes „ les unes que les autres, pour déposer le „ Roi Michel : vous ne l'avez pas fait.

„ Voudriez-vous pour un objet auſſi min- An. 1674.
„ ce anéantir une Election légitime, &
„ vous priver du plus grand des Rois?
„ Ce qu'il promet à préſent, après un
„ examen plus réfléchi, il le tiendra. Il
„ va jurer dans les *Pacta conventa* qui
„ ſont ſous vos yeux, de prendre ſur la
„ Menſe Royale la penſion que vous aſ-
„ ſignez à la Veuve du Roi Michel, de
„ racheter de ſes deniers les pierreries
„ de la Couronne qui ont été engagées,
„ de fonder une Ecole Militaire pour la
„ jeune Nobleſſe, & d'élever deux Forts
„ au gré de la République ".

La face de la République prit enfin un air de ſérénité; & tout étant calme ou paroiſſant l'être, le nouveau Roi reçut ſolemnellement le Diplôme d'Election dans la même Baſilique où il avoit été conduit en quittant le Champ Electoral.

Il eſt d'uſage dans cette ſolemnité de faire un Diſcours qui place toujours le nouveau Roi au-deſſus de tous ceux qui l'ont précédé. L'Orateur mêla le ſacré & le profane, ſelon la coutume du Pays: en voici un extrait pour donner une idée du ton de l'éloquence Polonoiſe. C'étoit dans l'Egliſe de Saint Jean qu'il parloit.

„ Comme autrefois *St. Jean* préparoit
„ les voies au Meſſie, ainſi la Républi-
„ que, en donnant le Diplôme de la
„ Royauté à *Jean* Sobieski, prépare les
„ voies à ſon Seigneur, dont le nom eſt
„ *Jean*. La Vierge Marie ſanctifia Jean

An. 1674. „ dans le ſein de ſa Mere : la Reine „ Louiſe-Marie, Epouſe de Caſimir, a„ voit rempli de bénédictions le Roi „ Jean en le mariant avec Marie d'Ar„ quien, cet océan de qualités Angéli„ ques. La République s'étoit trompée „ dans la précédente Election en choi„ ſiſſant *Michel*, elle corrige ſon erreur „ en prenant *Jean*. *Jean* eſt un nom „ de *grace* qui rétablira la diſcipline mi„ litaire & la fortune de la Pologne. Les „ Moldaves & les Valaques ont adoré „ *Jean*, & nous ont appris à l'adorer nous„ mêmes comme le Sauveur de toute la „ Chrétienté. Le Soleil ſe montre après „ les nuages, mais ſouvent il en produit „ d'autres. L'Aſtre nouveau qui ſe leve „ ſur notre horiſon, nous promet du pain „ & non pas des foudres. Nous avons „ attendu le Saint-Eſprit aux Fêtes de „ la Pentecôte, nous l'avons reçu dans „ la perſonne de *Jean* : aujourd'hui l'E„ gliſe célebre la Fête du Dieu Sauveur „ caché ſous les eſpece du pain, voilà „ que nous nous donnons un autre Sau„ veur ſous la figure d'un homme. C'eſt „ un Samedi, veille de la Trinité, que „ nous nous ſommes tous réunis pour „ élire *Jean*. Il eſt lui-même une Tri„ nité, *notre Enfant*, *notre Pere & no„ tre Roi*. Ce n'eſt point le haſard qui „ a remis l'Election au tems de ces gran„ des Fêtes. Celle de la Trinité annon„ ce que la Maiſon de *Jean* régnera au

„ moins trois cens ans, & plût à Dieu An. 1674.
„ trois mille! C'eſt la ſemence de Jacob
„ qui ne périra jamais, & qui ſera toujours
„ le bonheur de la République, &c. (*a*)".

Ce n'étoit pas un *Moine* qui parloit ainſi, c'étoit le Palatin de Culm, *Gninski*, qui avoit lui-même le bonheur de porter le nom de *Jean*. Qu'on n'imagine pas cependant que l'éloquence Polonoiſe ſoit toujours ſur ce ton. Il y a des exceptions hors du Panégyrique, & ſur-tout lorſqu'elle défend la Patrie; parce qu'alors tout homme libre qui eſt né avec quelque talent, s'anime de cet eſprit qui agitoit Cicéron & Démoſthene. Le Polonois s'en remplit auſſi, mais il ſe bourſouffle. On ne s'en tint pas aux adulations du Panégyrique. On produiſit des Prophéties Latines ſur tous les Rois de Pologne paſſés & futurs, de même valeur que celles de Saint Malachie ſur les Papes. L'Oracle qui regardoit Sobieski, étoit *Manus Congregatorum*, la force des Aſſemblées, avec la lettre *J.* qui ſembloit déſigner ſon nom, puiſqu'il s'appelloit *Jean*. Des Seigneurs Polonois qui ſe nommoient *Jaques*, avoient cru que la prophétie parloit pour eux.

Sobieski étoit dans un âge également éloigné du feu des paſſions & du froid de la vieilleſſe, l'âge où l'homme eſt tout ce qu'il doit être; il avoit 45 ans,

(*a*) Zaluski, ibid.

An. 1674. & si le Trône se donnoit à l'avantage de la figure, il l'eût encore mérité par cet endroit. Une taille haute, un visage plein, des traits réguliers, un nez aquilin, des yeux pleins de feu, une physionomie noble & ouverte; c'est son portrait. Il n'avoit pas encore alors cette réplétion qui avec le tems diminua de sa bonne grace: on ne lui voyoit que cet embonpoint qui en marquant une santé florissante, cadre si bien à l'habit Polonois. L'air majestueux que les Courtisans prêtent à tous les Souverains, la nature l'en avoit doué. Il prit le nom de JEAN III. Deux Rois de Pologne qui l'avoient porté avant lui, ne l'avoient pas honoré.

Jean-Albert, petit-fils du grand *Jagellon*, n'est connu que par des projets informes, des guerres malheureuses, des treves mal concertées, & des Alliés trahis; esprit foible, inappliqué, ouvert à tous les préjugés, ne voyant que par les yeux d'autrui. Son Précepteur *Buona Corsi*, plus connu sous le nom de Callimaque, ce Poëte Grec auquel il ressembloit si peu, l'avoit corrompu & subjugué dès son enfance. Il régnoit pour lui.

Nous avons vu qu'un autre *Jean*, *Jean Casimir*, ne fut jamais plus en sa place que lorsqu'il se rendit justice en abdiquant un Royaume pour posséder une Abbaye.

Jean III. bien différent des deux premiers, sans être du Sang Royal, avoit

l'ame d'un Roi. A peine étoit-il ſur le Trône qu'on lui fabriqua une généalogie dont il fut étonné lui-même, mais qu'il laiſſa croire à ceux qui le voulurent. On lui montra ſon origine dans le Duc *Lesko III.* au commencement du neuvieme ſiecle, avant que la Pologne eût des Rois. Ce Duc avoit un fils nommé *Sobieſlas*, qui eut la Boheme en Souveraineté. Il parut tout ſimple de trouver *Sobieski* dans *Sobieſlas.* An. 1674.

La Reine auſſi vit croître ſon arbre généalogique. La tige étoit dans *Hugues Capet*, & pouſſoit ſes branches juſques dans la Maiſon *de la Grange d'Arquien. Marie* avoit des choſes bien plus réelles, une taille élégante, le port noble, le teint éclatant, les yeux pleins de feu, le regard fier, beaucoup d'eſprit, trop de manége peut-être.

La Reine Autrichienne lui pardonnoit tout cela, & même ſa généalogie; mais elle ne lui pardonnoit pas de lui avoir enlevé le Trône, dont l'éclat ne pouvoit plus que la bleſſer. Elle ſe retira quelques mois après en Siléſie ſous le bonplaiſir de l'Empereur ſon frere. Elle ne donna d'abord à cette retraite que la couleur d'un voyage, afin de ne pas perdre ſon douaire; car ſelon les Loix de Pologne, pour jouir des biens de l'Etat, il faut être regnicole. Au reſte, ſi elle avoit perdu le Trône, elle conſervoit le Prince Charles, qu'elle épouſa en 1678; &

An. 1674. si l'amour pouvoit dédommager les cœurs ambitieux, le sien eût été rempli.

Celui de la nouvelle Reine sentoit encore un desir qui l'agitoit vivement. Elle brûloit d'essayer la Couronne, le Roi se contentoit encore de l'avoir méritée. Le couronnement pour les Rois *héréditaires*, n'est qu'une cérémonie qui n'ajoute rien à l'autorité qu'ils tiennent du Sang. Mais pour les Rois *électifs*, c'est un acte solemnel & nécessaire qui leur donne l'exercice de la Souveraineté. L'intervalle de l'élection au couronnement est une suite de l'interregne qui laisse encore le Gouvernement dans les mains du Primat. Le nouveau Roi ne peut dater son regne que du jour où il reçoit la Couronne, & il a les mains liées jusqu'à ne pouvoir signer simplement *Roi*, il faut qu'il ajoute *élu*.

Jean, malgré tant de desavantages qu'il pouvoit finir d'un seul mot, fut plus pressé de venger la Pologne, que de régner sur elle. Parvenu à la Couronne à force de mérite, il différa son couronnement pour se livrer tout entier à la guerre contre le Turc. La République reconnut cette générosité par une autre; dérogeant aux institutions pour cette fois, elle lui permit de compter son regne du jour de l'Election, de décider de la paix & de la guerre, de publier des Universaux (*a*) sous son sceau

(*a*) Ce sont des Lettres Circulaires que les Rois

privé pour les Dietes & la Pospolite en cas de nécessité. Elle lui permit encore les dépêches aux Cours étrangeres sous le même sceau; & enfin de nommer aux Charges vacantes. Celle de Grand-Maréchal en étoit une. Ce bâton devoit sortir de ses mains, dès qu'il portoit le Sceptre. Nous avons vu que le Roi Casimir de sa propre autorité, exemple inoui, en avoit dépouillé Lubomiski pour le lui donner. Jean le rendit au Fils qui en étoit digne, acte de justice & de politique tout à la fois. Il ramenoit à lui un cœur aliéné qui pouvoit en soulever d'autres. La premiere place de la République vaquoit aussi, la Primatie (*a*). André Trzébiski en avoit fait les fonctions dans l'inter-regne, & il n'avoit pas peu contribué à l'élection de Sobieski. Il devoit s'attendre à sa reconnoissance. Un autre fut nommé, André Olsowski Evêque du Culm, & Vice-Chancelier du Royaume, vraiment Homme d'Etat. Deux regnes & deux inter-regnes l'avoient prouvé. Il paroît qu'en cette occasion le nouveau Roi fit céder la reconnoissance au mérite, en même tems qu'il oublioit la pompe de son couronnement pour le bien de la Patrie. An. 1674.

Il fit encore un sacrifice qui dut lui

de Pologne envoyent dans les Provinces & aux Grands du Royaume pour les affaires publiques. *Litteræ universales*

(*a*) Legnich. pag. 247.

An. 1674. coûter beaucoup. Né avec un tempérament de feu, aussi galant que brave, il avoit eu des Maîtresses; & celle qui depuis trois ans lui faisoit oublier les autres, il avoit juré de l'aimer toujours. C'étoit le serment d'un Particulier. Roi, & devenu l'exemple des Peuples il crut devoir y manquer, & il en fut récompensé tout le tems de sa vie; car la Reine, qui jusqu'alors avoit fermé les yeux sur ces amours volages, n'en vouloit plus souffrir dans la crainte de voir passer à une Maîtresse le crédit de la Reine. Pour concevoir toutes les amertumes que les humeurs d'une Princesse encore belle & aussi fiere auroient jettées dans la vie du Prince, il faut savoir qu'au-dessus de la foule des Rois dans les Conseils & sur les Champs de bataille, il étoit au niveau du citoyen par son amour pour la paix domestique. Un nuage qui auroit pu la troubler, l'inquiétoit plus que l'ennemi.

Mahomet ne pensoit pas pour cette année à venger la défaite de Choczin. Cuprogli étoit mort, & en mourant, les yeux sur l'Alcoran, il avoit dit: *Prophete, je m'en vais voir si tu dis vrai: mais vrai ou non, je suis assuré d'être heureux, si la vertu est la meilleure de toutes les Religions.* La mort de ce grand homme laissoit l'Empire Othoman dans la langueur. Jean crut le moment favorable pour cueillir les fruits de sa victoire. Son premier objet fut de rendre l'Ukraine à

la Pologne. Les Cosaques ne s'étoient livrés au Turc que par désespoir, & ils sentoient déjà la pesanteur de ce nouveau joug; mais ils craignoient encore plus de retourner à l'ancien. Les Maîtres du Monde qui n'ont pas voulu écouter les Rebelles, ou qui leur ont manqué de parole en les punissant, après les avoir flattés du pardon, ont trouvé le secret de perpétuer les révoltes. Les Cosaques n'oserent essayer la clémence de Jean. Informés qu'il marchoit à eux, & que Mahomet n'armoit pas pour les défendre, ils chercherent un troisieme Maître. On les vit déserter par troupes sur les terres Moscovites, au-delà du Borysthene (*a*). C'est sur ses bords que les Suédois mirent bas les armes, tandis que Charles XII. blessé & vaincu, après tant de victoires, fuyoit chez les Turcs. An. 1674.

Cependant Mahomet envoya ordre au Kan des Tartares d'employer toutes ses forces à défendre l'Ukraine, sous peine d'encourir l'indignation de la sublime Porte.

Paç avec ses Lithuaniens joignit l'Ar-

(*a*) Ce Fleuve, dont le nom moderne est *Nieper* ou *Dnieper*, n'avoit point de source connue au tems d'Hérodote, *Liv.* 4. *chap*. 53. Elle s'est trouvée dans la Russie Moscovite, entre Wolock & Oleschno. Hérodote croyoit le Fleuve navigable par-tout. Il ne connoissoit pas sans doute les treize sauts nommés *Poroüis*, que les Cosaques seuls osent franchir dans des canots; & après le succès ils font un festin avec du millet. L'embouchure est dans la Mere Noire.

An. 1674. mée Polonoiſe au commencement de Septembre. Son égal & ſon rival étoit devenu ſon Roi, mais la majeſté du Maître ne ſubjugua point la fierté du Sujet. Paç fit pendre un Tambour-Major de ſon Armée, qui avoit oſé battre la générale par ordre du Roi, ſans attendre le ſien. Malheur dans tous les tems au foible qui ſe trouve ſerré entre deux Puiſſances! Jean diſſimula cette injure. Fit-il bien? Les Sénateurs qui marchoient avec lui l'approuverent, parce qu'on avoit beſoin de Paç. Il ſacrifia ſon reſſentiment à la République, & il tint plus qu'il n'avoit promis dans ſon Election; car il ſoudoya les troupes de ſes deniers durant cette campagne, & il entra en Ukraine avec trente à trente-cinq mille hommes. Pluſieurs places, *Bar*, *Nimirow*, *Braclaw*, *Kalnik*, ſe rendirent aux premiers coups de canon. *Pavoloc*, avec une garniſon toute Coſaque, ſe préparoit à une vigoureuſe défenſe. Une ſortie de la place laiſſa quelques priſonniers. Jean les habilla, leur donna de l'argent, & les renvoya libres dans la Ville avec des lettres qui exhortoient les Aſſiégés à ne pas ſouffrir les dernieres extrémités, leur promettant, *parole de Roi & de Sobieski*, de ne retenir aucun de ceux qui voudroient paſſer dans le parti de Doroſcensko. Ils ſe rendirent, & la bonté du Maître les retint tous ſous ſes drapeaux. Jean, par cette conduite où l'humanité parloit à

des rebelles, épargna beaucoup de sang Cosaque & Polonois. Tout Roi qu'il étoit, il faisoit cas de la vie des hommes. La Religion seule, mal entendue, (mal assez ordinaire en Pologne) le rendoit quelquefois barbare pour les Infideles, qui ne cessent ni d'être des hommes, ni d'être nos freres. An. 1674.

Le Kan avec cent mille Tartares se contentoit de côtoyer & de harceler l'Armée Polonoise, n'osant risquer une bataille.

Human, la plus grande Ville & la plus peuplée de l'Ukraine, attendoit son sort. Elle contenoit près de vingt mille habitans avec une garnison nombreuse. Jean en forma le siege en présence du Kan: il la prit, & méprisant le Tartare, il divisa son Armée pour multiplier les opérations; car les neiges & les glaces avertissoient de se hâter. Jablonowski soumit tout ce qui résistoit sur sa marche. Koreski pénétra jusqu'à Kaskow, place dont il s'empara, sur la frontiere de Tartarie. Paç poussoit les Tartares devant lui, les battoit en détail, & favorisoit toutes les entreprises, mais son zele s'arrêta. Il reprit le chemin de Lithuanie contre la parole qu'il avoit donnée au Roi (*a*). Il est vrai que l'hyver étoit extrêmement rigoureux, les travaux continuels, & les vivres diffici-

(*a*) Legnich, page 247. Zaluski, page 546.

An. 1674. les. Ce ne fut pourtant pas la patience qui lui manqua. Paç étoit Soldat aussi bien que Général, mais il avoit toujours des raisons pour ne dépendre que de lui-même ; & depuis que son rival étoit sur le Trône, son antipathie avoit pris de nouvelles forces. Le Lecteur ne doit pas oublier qu'en Pologne on n'est soumis à l'Autorité Royale que jusqu'à un certain point : un Grand-Général la sent à peine.

Le Roi, sans cette défection, auroit achevé de soumettre l'Ukraine ; l'Ukraine où l'on versoit du sang depuis trente ans. Le Primat lui écrivit : „ que dans „ les Annales de Pologne il n'y avoit „ point d'exemple d'une pareille scis- „ sion, sous les yeux mêmes du Roi ; „ que c'étoit un forfait horrible & de la „ plus funeste conséquence ; que si l'Ar- „ mée Lithuanienne ne rentroit pas dans „ le devoir il falloit informer contre le „ Chef, les Colonels, & les juger sui- „ vant les Loix ; qu'il se flattoit que „ tous les bons Citoyens s'intéresseroient „ à venger l'injure faite au Roi, à la „ Royauté, & à la République (a) ".

Si Jean fût né sur le Trône il auroit vraisemblablement embrassé la sévérité du Primat : mais il s'étoit engagé dans une scission assez semblable à celle-ci, différente seulement en ce que le Roi Michel ne commandoit pas en personne

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 133. 645.

lorſqu'il fut abandonné. Il ſe rappelloit An. 1674.
qu'ayant été proſcrit il s'étoit vu au moment de répandre le ſang des Citoyens, & peut-être celui du Roi même. Il ſavoit donc par ſa propre expérience combien il étoit dangereux de pouſſer à bout un Grand-Général & une Armée. Il choiſit la douceur & le tems; & ſi par cette modération il ne ſurmonta pas l'inflexibilité de Paç, il n'eut pas du moins à le combattre, extrémité dont l'ennemi auroit tiré un grand avantage.

Jean ne pouvant plus tenir la campagne avec les troupes qui lui reſtoient, les diſtribua dans les places conquiſes. Pour lui, au-lieu d'aller au milieu de ſa Cour, dans les délices de Varſovie, il ſe fixa à Braclaw, quartier d'hyver que chacun redoutoit. Cette Ville ſur le Bog avoit été priſe & ſaccagée par les Turcs en 1672. Un Artiſan de Varſovie ſe ſeroit trouvé mal logé dans la maiſon que ſon Prince habitoit. Les vivres les plus communs étoient rares; & pour nourrir les chevaux on arrachoit la paille qui couvroit les chaumieres des environs. Jean éprouvoit les travaux de la Royauté avant que d'en goûter les plaiſirs. Sa préſence produiſit deux bons effets. Elle retint les Polonois ſous les drapeaux. Ils n'oſoient murmurer ni regarder la Pologne, en voyant leur Roi partager leurs peines. Elle contint les Tartares qui ſe préparoient à profiter de la défec-

An, 1674. tion de Paç & de l'extrême rigueur de la saison. Nul cheval au monde n'est comparable à celui du Tartare pour la fatigue, & le Tartare est aussi dur que son cheval.

Le Kan voyant l'Armée Polonoise diminuée & séparée, donna à son fils Sultan Galga une partie de la sienne pour attaquer les Polonois du côté d'Human & de Raskow, pendant qu'il tomberoit sur Braclaw & Kalnik ; il entreprit même le siege de cette derniere Place, en employant les Cosaques ; car les Tartares ne font la guerre qu'à cheval. Jean ne lui donna pas le tems de pousser les travaux ; il se présenta, & le siege fut levé.

Le Kan voulut finir par un coup d'éclat. Sultan Galga avoit été reçu partout avec une contenance qui ne lui avoit rien permis. Le Kan réunit toutes ses forces, & il parut aux portes de Braclow, où Jean s'étoit enfermé avec peu de troupes. Le dessein du Kan étoit de l'attirer hors des murs, ou de lui laisser le chagrin de n'avoir osé sortir. Jean le laissa se morfondre quelques jours, & au moment qu'il y pensoit le moins, il sortit avec sa Cavalerie, le chargea le sabre à la main, lui tua deux mille hommes & fit trois cens prisonniers dans une heure de tems.

Le Kan maltraité par-tout, & ne voyant aucun butin à faire dans un pays qu'il avoit ordre de conserver, se retira

dans ses Etats, laissant les Polonois tranquilles; tranquillité qui fut bien-tôt suivie des plus grandes allarmes. An. 1674.

Mahomet sortit enfin de son assoupissement pour penser à la vengeance. La rupture du Traité de Boutchaz, la déroute de Choczin, l'insolence des Polonois qu'il traitoit de révoltés, leur foiblesse réelle, & la grandeur de ses forces, tout l'irritoit. Il se rappelloit la belle campagne qu'il avoit faite, assisté du génie de Cuprogli, sans être tenté d'essayer ce qu'il pouvoit par lui-même. Le plaisir étouffoit en lui l'amour de la gloire. On croit communément que la chasse dispose à la guerre. Mahomet ne le prouvoit pas: tout le tems qu'il déroboit au Serrail, il l'employoit à courir les montagnes & les forêts, tandis que ses sujets versoient leur sang pour agrandir l'Empire. Un plus grand reproche à lui faire, c'est que dans ses chasses même il ne tenoit pas compte de la vie des hommes. Si la guerre les détruit, les plaisirs du Souverain n'ont pas le même droit. An. 1675.

Le Général qu'il chargea de sa vengeance fut *Kara-Mustapha*. Cet homme de Cour, élevé dans le Serrail, beau & bien fait, avoit plû à la Sultane *Validé* (a).

(a) Ou Sultane Mere, celle dont le Fils est sur le Trône On ne l'appelle *Validé* qu'après le Couronnement de son Fils, titre qu'elle perd s'il vient à mourir, ou à etre déposé.

An. 1675 Si les Monarques Orientaux n'étoient pas dans l'uſage de couronner la beauté, ſans conſulter ni la naiſſance, ni l'intérêt, on ſeroit ſurpris de la fortune de cette femme. Elle étoit Circaſſienne, fille d'un Prêtre Grec, deſtinée à vivre du travail de ſes mains. Sa mémoire doit être précieuſe à la Famille Othomane. C'eſt elle qui fit abroger la Loi cruelle de Bajazet, qui ordonnoit au Sultan de faire mourir ſes freres & ſes oncles pour s'aſſurer ſur le Trône. Autant que cette Sultane étoit humaine, autant elle aimoit fortement. Ce ne fut point aſſez pour ſon favori d'être *Caïmacan* ou Gouvernerneur de Conſtantinople, il monta au Viziriat. Il étoit neveu de Cuprogli, & plein de préſomption il prétendoit le ſurpaſſer dans ſa premiere campagne. De pluſieurs armées il en compoſa une qui auroit ſuffi à renverſer la plus grande puiſſance de l'Europe. Le rendez-vous fut à Bender, autrement Tékin, cette Place ou de nos jours Charles XII. priſonnier ſe faiſoit encore craindre.

Les Triomphes de Jean avoient empêché de ſentir les maux de la République; on les enfloit en ce moment, & on murmuroit contre lui comme auteur de la guerre. On diſoit „ qu'on n'auroit „ jamais dû irriter Mahomet; qu'il fal„ loit s'en tenir à la paix qu'on avoit ju„ rée avec lui; que la victoire de Choc-

„ zin ne produiſoit que des fruits amers, An. 1675.
„ que la Pologne ne pouvoit pas lutter
„ longtems avec l'Aſie ; qu'il étoit ſage
„ de ſe ſoumettre à ſon deſtin ; qu'il
„ valoit mieux payer un tribut, que de
„ ſe livrer à une ruine totale : que le nom
„ de *tributaire* n'eſt qu'un phantôme qui
„ épouvante une fierté malentendue ;
„ que les plus grandes Puiſſances de l'Eu-
„ rope, en payant des ſubſides, ſe ren-
„ dent tributaires elles mêmes ; que l'Em-
„ pire même d'Allemagne l'avoit été de
„ celui de Conſtantinople ; & qu'enfin
„ ce mal, ſi c'en eſt un, étoit préféra-
„ ble à toutes les horreurs dont on étoit
„ menacé. ".

De pareils diſcours dans un Etat purement monarchique, paſſent comme un nuage. Le Monarque qui les entend ou les ignore, perd ou ſauve ſon peuple à ſa fantaiſie. Mais dans un gouvernement mixte il faut qu'il ſubjugue ſes ſujets par la raiſon, avant que de vaincre ſes ennemis par la force.

Jean, pour raſſurer la Pologne, quitta l'Ukraine, où il laiſſa des garniſons, & mena le reſte de ſes troupes à Léopol ſur la fin d'Avril. Les ſieges, les combats, les rigueurs de l'hyver, les maladies avoient beaucoup diminué ſon Armée, ſi c'en étoit une. Il fit des recrues à la hâte, il les tira du ſein du murmure & de la terreur ; & à dire vrai, il falloit qu'il eût un grand aſcendant ſur

An. 1675. les esprits, aussi grand qu'étoit son nom, pour que la République consentît à s'exposer avec lui. Il envoya ordre aux Lithuaniens de joindre incessamment, après avoir écrit au Grand-Général Paç d'un style propre à le toucher, & il forma son plan de défense. Mesurant la science du Vizir à la sienne, il ne douta pas de le voir fondre sur le Palatinat de Russie, qui lui ouvriroit le sein de la Pologne. Dans cette idée, il confia six mille hommes au sage Jablonowski avec ordre de se retrancher sous le canon de Zloczow, pour garder le passage. Zloczow appartenoit en propre à Jean, & il en avoit fait une citadelle pour la Pologne. Il lui restoit douze mille hommes pour soutenir le plus grand poids de la guerre. Léopol est une très-mauvaise place, & cependant d'une importance extrême pour couvrir la Russie & les Provinces voisines. C'est aux portes de cette Ville que Jean attendoit l'ennemi. Il fut bien étonné lorsqu'au commencement de Juillet il apprit que le mal-adroit Vizir entroit en Ukraine pour s'amuser au siege d'Human, au-lieu de venir du premier bond écraser une petite armée dont la destruction lui livroit la Pologne. *Puisqu'il n'en sait pas davantage*, dit le Roi, *je rendrai bon compte de sa grande Armée avant la fin de la campagne.*

La défense d'une Ville étoit alors une terrible commission. Dans la guer-

re, entre les Puiſſances de l'Europe, ſi on rend une Place, le pis aller c'eſt d'être priſonnier de guerre juſqu'à un échange; mais entre les Turcs & les Polonois, il s'agiſſoit de l'eſclavage, qu'un homme de cœur redoute plus que la mort; & avec Kara-Muſtapha on pouvoit s'attendre à toutes les horreurs. An. 1675.

Human ſe défendit quinze jours contre tant de forces. L'Artillerie Turque étoit écraſante, les menaces terribles. Enfin la place ouverte en plus d'un endroit, & ſans eſpoir d'être ſecourue, capitula; mais le Vizir, par une barbarie qu'on pardonne à peine dans un aſſaut, s'enyvra de ſang. Vingt mille ames périrent; on voyoit l'enfant vomir le lait avec le ſang ſur le ſein de ſa mere: il crut ſans-doute effrayer la Pologne, & la ſoumettre par la terreur.

Human lui avoit coûté trop de tems & de ſoldats pour entreprendre d'autres ſieges en Ukraine. Il tourna ſur ſa gauche, vint à grandes journées en Podolie. Quelques Places que la République y conſervoit encore, étoient mal pourvues de troupes & de munitions. Elles appartenoient à des Seigneurs particuliers qui les avoient négligées. Un Fort ſe trouvoit ſur la route du Viſir, il l'emporta en paſſant. Il y avoit quelques familles Valaques qui depuis un ſiecle avoient paſſé au ſervice de la Pologne, & s'y étoient diſtinguées de pere en fils.

An. 1675. „ C'eſt donc ainſi, leur dit-il, que vous „ trahiſſez le Grand-Seigneur qui tient „ la Valaquie ſous ſa protection ; l'Uni„ vers apprendra par votre exemple à „ reſpecter ſes Maîtres. Il les fit em„ paler (*a*) ".

Ces empalemens furent réitérés à Mikuliny après l'aſſaut. Enſuite le Viſir ouvrit la tranchée devant Podahieç. Jean comptoit ſur la bonté de la Place, & encore plus ſur l'expérience du Commandant Makowiski. C'étoit un brave homme, mais on ne l'eſt pas toujours. Il eut peur de l'empalement, ainſi que les principaux Officiers. La Place ſe rendit ſans combattre ; & malgré cet abandon à la clémence du vainqueur, elle en éprouva toute la rigueur, ſauf l'effuſion du ſang. Les Temples & les tombeaux furent violés, les fortifications raſées, les richeſſes pillées, & les habitans réſervés à l'eſclavage, le Commandant lié avec la foule.

L'atrocité du Viſir produiſoit deux effets bien différens. Les ames foibles c doient à la premiere attaque pour ſauver leur vie. Les ames fortes au contraire cherchoient à mourir les armes a la main.

Tel fut celui qui défendit Sbaras, grand château couvert de quelques dehors, poſé ſur une montagne, & faiſant par-

(*a*) Zaluski, tom. I, pag. 555. & ſuiv.

partie du grand domaine de Vieçnowieçki, Petit-Général de l'Armée Polonoise. Ce Seigneur y avoit fait entrer six cens Fantassins commandés par des Auteuils, Gentilhomme François, originaire de Picardie. Il étoit difficile de confier la Place à de meilleures mains. Il se défendit vigoureusement pendant quatorze jours. Le Visir frémissoit, & menaçoit à son ordinaire. Des Familles Nobles qui s'étoient réfugiées dans le château, pressoient des Auteuils de se rendre. Sourd à leur crainte, il les menaça de les chasser de la Place s'il entendoit encore ce propos timide. Les lâches se turent; mais saisissant un moment où des Auteuils étoit sans défense, ils le percerent de plusieurs coups, & le jetterent par-dessus les murailles. Le Visir lui même eut horreur de ce forfait; & couvrant sa cruauté naturelle du masque de la justice, il fit couper toutes les têtes qu'il trouva dans la Place pour venger, disoit-il, la mort du Commandant. An. 1675.

Le Barbare, par ses succès sanglans, ne faisoit que préluder à la victoire complette qu'il méditoit. En posant son camp devant Sbaras il avoit détaché cinquante mille hommes sous la conduite de Nuradin Sultan, avec ordre d'attaquer le Roi sans faire quartier à personne, & de répandre la destruction sur sa route.

L'Armée du Roi dans le camp de Léo-

An. 1675. pol avoit reçu quelques recrues : la totalité faisoit quinze mille hommes. Paç dans ce danger extrême ne s'étoit pas pressé de joindre avec ses Lithuaniens. Léopol, Ville très-considérable par le commerce qui s'y fait, par ses richesses, par le grand nombre de ses habitans de toute Nation & de toute Religion, par trois Siéges d'Archevêque, l'un pour les Catholiques Polonois, l'autre pour les Arméniens, le troisieme pour les Schismatiques Grecs ; Léopol avec cette importance est une des plus mauvaises Places à défendre. Située dans un fond, elle est entourée de hauteurs qui la commandent, & qui, en certains endroits, la serrent de si près qu'on pourroit avec la main jetter des pierres sur le rempart. D'un autre côté ces hauteurs en s'éloignant forment un croissant fort spacieux. C'est-là où le Roi campoit ; & c'est-là où la petite Armée s'effrayoit pour lui, en le conjurant de mettre du moins sa personne en sûreté : *Vous me mépriseriez*, dit-il, *si je suivois votre conseil* (a).

Il est étonnant que le Visir ne soit pas venu en personne lui présenter la bataille, au-lieu de s'occuper à prendre de mauvaises Places. C'étoit ici l'affaire d'honneur, l'affaire capitale qui terminoit tout. Le Tartare qu'il en chargeoit, n'avoit pas une réputation à désespérer.

(a) Zaluski, tom. I. pag. 555.

Ce qu'il fit de mieux, ce fut d'employer An. 1675.
la rapidité. Sa marche ressembloit à un feu dévorant. Tous les Villages & les Hameaux s'embrasoient par son ordre. Il parut comme un éclair devant le petit camp de Jablonowski. Il tenta même quelque chose sur les retranchemens; mais ce Général lui fit bien-tôt sentir qu'il n'étoit pas facile à entamer, & le Tartare vouloit conserver toutes ses forces pour une plus grande opération. Sa célérité & son attention à enlever tous les Coureurs Polonois furent si suivies, que sans les flammes qui s'approchoient de Léopol, le Roi qu'on ne surprenoit gueres, étoit surpris.

Ce fut sur les dix heures du matin qu'on apperçut l'Armée ennemie, toute Cavalerie Turque & Tartare, dans une vaste plaine qui venoit se terminer au pied des montagnes. On étoit au mois d'Août. Il neigea; & un autre nuage fondit en grêle fort grosse, qui fut plus incommode aux Infideles qu'aux Chrétiens. Tout ce qu'il y avoit de Prêtres, d'Evêques & de mauvais Physiciens dans l'Armée Chrétienne, cria *au miracle*; & les Mémoires du tems soutiennent que c'en étoit un. Le Roi s'en aida pour inspirer la confiance à sa petite Armée, sans négliger la prudence humaine (*a*). Il n'attendit pas l'ennemi dans son camp.

(*a*) Idem Ibid.

An. 1675. Il se porta sur les hauteurs. Il ordonna aux Towarisz de planter leurs lances sur les sommets, afin de se multiplier aux yeux de l'ennemi, qui gagnoit déjà le pied des montagnes. Il fit descendre son Régiment de Dragons par pelotons à la faveur des broussailles. Ces Dragons tirant de fort près contraignirent l'avant-garde ennemie à s'éloigner. Un Escadron Polonois remplit le premier vuide: d'autres se presserent, arriverent, & bien-tôt toute l'Armée se forma en bataille, tandis que les lances des Towarisz figuroient encore sur les hauteurs.

Les Infideles ne voyant plus rien descendre, & se confiant au nombre, chargerent avec des cris & des hurlemens qui produiroient peut-être un effet funeste sur des combattans qui les entendroient pour la premiere fois. Les Polonois n'en furent pas effrayés, mais la charge fut terrible. Ils flottoient: le Roi les remit, & laissa jetter aux Infideles leur premier feu. Ils reviennent plusieurs fois à la charge, & on se contente de les recevoir avec fermeté. Le Roi avoit embusqué une troupe pour les prendre en flanc, & une batterie s'avançoit sur une colline pour les foudroyer. C'étoit le moment qu'il attendoit pour les charger à son tour. Jamais Général plus décidé, & jamais les troupes Polonoises ne montrerent plus de valeur. Les Infideles, attaqués en tête & en flanc, plient à la

feconde charge, la déroute fe met parmi eux. On les pourfuit jufqu'à un marais profond, où un grand nombre s'abîme. Ils laiffent quatorze à quinze mille hommes fur le champ de bataille, & la nuit fauve le refte. Nuradin s'étoit vanté de prendre le Roi & de le mener au Vifir. Il penfa être pris lui-même, & il porta la nouvelle de fa défaite au camp de Sbaras (*a*). An. 1675.

Le Vifir conſterné voulut terminer la campagne par un coup d'éclat. Ce n'étoit pas en marchant lui-même au Vainqueur pour lui arracher la victoire, mais en prenant Trembowla (*b*), à l'entrée de la Podolie. Cette Fortereffe avec de grandes & bonnes défenfes eft fufpendue fur un rocher, dont l'accès n'eft praticable que par un endroit qui conduit à une petite plaine bordée de bois épais. Ce côté acceffible eft défendu par deux ravelins, avec de bons foffés & un chemin couvert. La riviere d'Ianow, profonde & bourbeufe, fait prefque le tour du rocher, ce qui oblige une Armée à fe féparer en plufieurs quartiers pour former le fiége.

Kara-Muftapha fe flattoit d'emporter la Place avant que Jean pût l'inquiéter; & pour y réuffir plus promptement en épargnant le fang des Janiffaires, il employa la foupleffe avant la force. La

(*a*) Idem Ibid.
(*b*) Les Géographes François écrivent *Tremblowa*. Ils devroient confulter les naturels du Pays.

An. 1675. réputation du Commandant l'inquiétoit. C'étoit un Juif renegat qui avoit quitté la Loi de Moïse pour celle de Jésus, plus zélé contre les Circoncis que s'il ne l'eût pas été lui-même, Samuel Chrasonowski. Le Visir lui fit écrire par Makowiski son captif; „ qu'il ne „ s'obstinât pas témérairement à défen„ dre une Place qui seroit infaillible„ ment prise; qu'il pensât plutôt à mé„ riter la clémence du vainqueur qu'à „ irriter sa colere; qu'en se soumettant „ à un destin inévitable, il seroit traité „ favorablement, lui, la garnison & la „ bourgeoisie; que malgré les ordres „ séveres de Mahomet il pouvoit faire „ grace à qui il vouloit, & sur-tout dis„ tinguer les gens de cœur ".

Chrazonowski fit une double réponse; l'une à Makowiski en ces termes: „ Je „ ne suis pas surpris qu'étant dans les „ fers tu ayes l'ame d'un esclave: mais „ ce qui m'étonne, c'est que tu oses „ me parler de la clémence du Visir, „ après les malheurs de Podahyeç & les „ tiens. Adieu: tout le mal que je te „ souhaite, c'est de vivre longtems dans „ l'infamie & les fers que tu mérites. „ La mort que tu ne sais pas te donner, „ seroit une grace pour toi ".

La réponse au Visir n'étoit pas moins fiere: „ Tu te trompes, si tu crois trou„ ver ici de l'or: il n'y a que du fer & „ des Soldats en petit nombre. Mais

„ notre courage eſt grand. Ne te flatte An. 1675.
„ pas que nous nous rendions : il faut
„ que tu nous prennes lorſque le der-
„ nier de nous expirera. Je te prépare
„ une autre réponſe par la bouche du
„ canon (*a*) “.

Le Viſir écumant de rage fit battre la Place à tout excès. S'il manquoit de conduite, il ne manquoit pas de bravoure. On le voyoit ſouvent dans les tranchées, malgré le feu des remparts, pour preſſer les Janiſſaires. La Place ſe défendoit au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre. Ce que je vais raconter ſera peut-être traité de fable, mais je le trouve prouvé plus que beaucoup de faits dont on ne doute pas. La femme du Commandant Juif, auſſi belle que Judith & plus entreprenante, ne pouvant, à ſon exemple, couper la tête du Viſir endormi, verſoit le ſang des Turcs dans des ſorties qu'elle conduiſoit elle-même, combloit leurs travaux & combattoit ſur la breche. Mais que peuvent les forts quand les foibles en plus grand nombre ne cherchent qu'à céder ?

Chrazonowski avoit ici le même inconvénient qui avoit perdu des Auteuils & Sbaras. La Nobleſſe réfugiée voyant une breche ouverte qui s'élargiſſoit d'heure en heure, & ſe repréſentant la fureur implacable du Viſir, ſi on ſouffroit

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 155 & ſuiv.

An. 1675. l'aſſaut, perdit courage. Son déſeſpoir étoit d'autant plus grand qu'elle n'attendoit aucun ſecours : elle ſe trompoit; l'Armée de Lithuanie avoit enfin joint les Polonois au camp de Léopol. Le Roi marchoit, & prenant en paſſant le petit corps de Jablonowski, il ſe trouvoit fort de trente-trois mille hommes; mais un ſecours dont Trembowla n'avoit aucune nouvelle, ne produiſoit rien pour la criſe où l'on étoit. La Nobleſſe effrayée, au-lieu de continuer à combattre comme elle avoit fait, communiqua ſa frayeur aux Officiers de la Garniſon, & accoutumée à partager le pouvoir ſouverain dans les Dietes, elle ſe regarda dans cette extrémité comme repréſentant la Patrie. Elle s'arrogea donc le pouvoir de diſpoſer du ſort de Trembowla.

L'Héroïne Juive écoutoit les délibérations ſans être apperçue. On parloit décidément de ſe rendre. Elle vole à ſon mari ſur la breche, elle l'inſtruit au milieu du feu. Ce brave homme accourt à ce conſeil de lâches : „ il n'eſt „ pas certain, leur dit-il, que l'ennemi „ nous prenne; mais il l'eſt que je vais „ vous brûler dans cette ſalle même, ſi „ vous perſiſtez dans votre lâche deſſein. „ Des Soldats ſont aux portes la meche „ allumée pour exécuter mes ordres. “ La vue d'une mort inévitable leur remit

les armes à la main ; & ils tâcherent d'effacer leur honte. An. 1675.

Le Visir n'ignoroit pas la marche de Jean, & il précipitoit les attaques. La Place avoit déjà soutenu quatre assauts, Chrasonowski lui même trembloit pour le cinquieme. Sa femme prit cette juste inquiétude pour une foiblesse de mauvais augure. Une femme qui a franchi une fois la timidité de son sexe, devient plus qu'homme. Cette Romaine du Nord, armée de deux poignards, dit à son mari : en voilà un que je te destine si tu te rends, l'autre est pour moi. (*a*)

Ce fut dans ce moment de détresse que l'Armée Polonoise arriva. Le Visir ne croyant pas que le Roi y fût en personne, se déterminoit à combattre. Un Espion Polonois qui fut pris le désabusa. Il portoit une lettre écrite de la main du Roi ; & déjà des signaux l'annonçoient aux assiégés, qui recueilloient le reste de leurs forces avec de grands cris de joie. Le Visir leva le siége, n'osant commettre sa fortune avec celle de Jean. L'événement l'y força, parce qu'il prit son parti trop tard. Il repassoit l'Ianow ; la moitié de son armée étoit encore en-deçà de la riviere. Jean chargea en criant aux premiers escadrons, qu'*il ne leur demandoit que ce*

(*a*) Zaluski, tom. I. pag. 155 & suiv.

An. 1675. *qu'il alloit faire lui-même.* Le combat fut long, & les Turcs montrerent qu'avec un Chef digne d'eux, ils auroient pu prétendre à la victoire. Ils perdirent sept à huit mille hommes, & se retirerent sous le canon de Kaminiek.

Les Garnisons des Places qu'ils avoient prises, n'attendirent pas la vengeance des Polonois; elles les abandonnerent pour aller rejoindre leur armée. Trembowla délivré rendit graces à la fermeté de Chrasonowski. Il fut élevé aux honneurs militaires. Sa femme se contenta des applaudissemens de la Nation, & le Soldat reçut de l'argent d'une République pauvre. Telle fut toujours la pratique des Vainqueurs du Monde pour le Soldat, de l'argent ou des terres.

Kara-Mustapha avoit appris que le grand nombre, la cruauté, la présomption ne suffisent pas pour vaincre. Il s'arrêta qnelque tems sous Kaminiek, & reprit le chemin du Danube. Il avoit fait de grands maux à la Pologne par le pillage, la dévastation, la démolition des Villes & des Forts, & par le grand nombre d'esclaves qu'il emmenoit. Il n'en est pas de la Pologne comme des Pays commerçans. Londres, ravagée par la peste & incendiée en 1666, au fort d'une guerre malheureuse, fut rebâtie en trois années, beaucoup plus belle & plus commode qu'elle n'étoit auparavant. Les Vil-

les de Pologne une fois détruites ne se rétablissent plus. Mais tous ces maux n'étoient rien en comparaison de ceux que le Visir auroit pu faire. Il étoit aux frontieres de la République dès le mois de Juillet. Un Capitaine expérimenté avec les forces qu'il avoit, seroit venu donner la loi à Varsovie, & auroit mis la Pologne au rang des Provinces Turques; ou enfin le moindre fruit qu'il auroit dû tirer de sa campagne, c'étoit de s'établir dans le Palatinat de Russie, de se maintenir dans l'Ukraine & la Podolie. Maître comme il l'étoit du Niester, Kaminiek & Choczin derriere lui, cette position auroit marqué le destin de la Pologne pour la campagne suivante. An. 1674.

Les Dietes dans la suite firent un crime à Jean de n'avoir pas formé sur le champ le siége de Kaminiek. La Place venoit de recevoir un convoi de cinq cens chariots, avec un renfort de Janissaires; la saison étoit avancée, tout le pays mangé: les choses étant ainsi, pouvoit-il commencer un siége dont le progrès seroit de longue haleine & le succès douteux? Il se contenta de brûler les villages, les hameaux, & les batteaux qui servoient à l'approvisionnement de la Ville. Il lui ôta encore la ressource des hommes & des bêtes, en les transportant sur les terres de la République. Par cette conduite il préparoit le recouvrement de Kaminiek, assez glorieux d'ail-

An. 1675. leurs d'avoir triomphé de tant d'ennemis avec tant d'inégalité dans les forces. Cette campagne doit apprendre aux Nations foibles à ne pas déſeſpérer, quand elles ont de grands Rois.

L'Armée prit ſes quartiers d'hiver, & Jean vint ſe repoſer à Zolkiew, Ville dans le Palatinat de Ruſſie, à trois lieues de Léopol. C'étoit une partie de la fortune des Zolkiewski, ſes ayeux maternels. Le Château paſſoit pour un chef-d'œuvre d'Architecture, dans un pays où elle eſt encore en enfance. Il affectionna conſtamment ce ſéjour.

C'eſt-là qu'il apprit la mort d'un Héros François, dont il fut vivement touché par un effet de cette ſympathie que les Grands Hommes ſentent les uns pour les autres; & quel eût été ſon attendriſſement, s'il eût pu prévoir qu'un jour le ſang de Turenne ſe mêleroit avec le ſien?

Cependant Varſovie étoit impatiente de revoir ſon Roi. Les dix-huit mois qui s'étoient écoulés depuis l'élection, il les avoit employés dans les travaux à mériter de plus en plus la Couronne; & la Couronne n'étoit pas encore ſur ſa tête. Il ſe rendit donc aux vœux de ſa Capitale, où, avant le Couronnement, il reçut un honneur qui n'arrive qu'aux Princes dont le nom étonne la Terre. Une Puiſſance éloignée qui n'avoit rien à démêler avec la Pologne, la Perſe lui envoya un

Ambaſſadeur. Le Sénat ſe flatta d'abord qu'il venoit propoſer une ligue contre Mahomet : l'illuſion fut courte. L'unique objet de cette magnifique Ambaſſade, c'étoit de féliciter Jean ſur ſes victoires, & de lui demander ſon amitié. An. 1675.

Après cette repréſentation, la République ne s'occupa plus que du Couronnement. Il fut fixé au 2 Février. La Pologne pour le choix de la ſcene fait comme la France. Au-lieu de ſacrer ſes Rois dans la Capitale, elle les mene à grands frais dans une Ville moins commode & moins belle, à Cracovie, parce que Ladiſlas Loketek, au quatorzieme ſiecle, s'y fit couronner. Cette ancienne Cité, plus grande que peuplée ſur le bord de la Viſtule, montre un établiſſement qui fait honneur à la France. Son Univerſité, la plus célebre du Royaume, qu'on appelle la Ville de Sorbonne, doit effectivement ſa naiſſance à des Docteurs de Sorbonne, Docteurs comme on pouvoit l'être au quatorzieme ſiecle, lorſque Caſimir III. ſurnommé *le Grand*, les appella. Deux Dictionnaires, *Moréry* & *Trévoux* attribuent cet établiſſement à Caſimir I. dans le onzieme ſiecle, avant que la Sorbonne exiſtât en France. An. 1676.

Ceux qui aiment les grands ſpectacles, ſans penſer à ce qu'ils coûtent aux Peuples, ſeroient frappés de celui-ci. On y voit la magnificence Aſiatique ſe mêler au goût de l'Europe. Des Eſclaves E-

An. 1676. thiopiens, des Orientaux en vêtemens de couleur du Ciel, de jeunes Polonois en robe de pourpre, une Armée qui ne veut que briller: les voitures, les hommes & les chevaux disputant de richesses, l'or effacé par les pierreries: ce fut au milieu de ce cortege que Jean parut sur un cheval de Perse, marchant à une couronne que ses vertus lui avoient gagnée.

La Pologne dans l'inauguration de ses Rois, leur présente le Trône & le Tombeau. On commence par les funérailles du dernier Roi, dont le corps reste en dépôt jusqu'à ce jour. Dans l'occasion présente, par un événement singulier, il y en avoit deux. On voyoit sur le même char *Jean Casimir*, mort en France depuis peu, après son abdication, & *Michel*. Cette pompe funebre ressemble en beaucoup de choses à celle des autres Rois. Je n'en citerai qu'une singularité. Aussi-tôt que le corps est posé sur le catafalque élevé dans la Cathédrale, un Hérault à cheval, armé de pied en cap entre par la grande porte, court à toute bride, & rompt un sceptre contre le catafalque. Cinq autres courant de-même brisent l'un la couronne, l'autre le globe, le quatrieme un cimeterre, le cinquieme un javelot, le sixieme une lance: le tout au bruit du canon, des trompettes, & des tymbales.

Une dispute très-vive entre le Primat

& l'Evêque de Cracovie penſa retarder la ſépulture & le couronnement. Tous deux vouloient officier dans les obſeques. Après bien des diſcuſſions qui tinrent toute la Cour en haleine, on les concilia. Le Primat repréſenta aux Autels, & l'Evêque en chaire, en prononçant l'Oraiſon Funebre. Ce jour de deuil eſt ſuivi du jour de joie. An. 1676.

La Reine avoit tout remué dans la Diete préliminaire pour être couronné en même tems que ſon auguſte époux. Elle avoit rencontré bien des difficultés dont le Roi l'avoit fait triompher. Les Reines de Pologne ont un intérêt particulier au couronnement. Sans cette ſolemnité, la République dans leur viduité ne leur doit point d'appanage (*a*) ; & même elle ceſſe de les traiter de Reines. Il s'eſt pourtant trouvé deux Reines qui ont ſacrifié tous ces avantages à leur Religion : l'Epouſe d'Alexandre au ſeizieme ſiecle, & celle d'Auguſte II. au dix-ſeptieme. La premiere profeſſoit la Religion Grecque ; la ſeconde, le Luthéraniſme qu'Auguſte venoit d'abjurer. Ni l'une ni l'autre ne furent couronnées. Le moment de ſatisfaire Marie étoit venu. Le Primat tenoit les deux couronnes : mais comme elle montoit ſur le Trône pour s'aſſeoir à la gauche

(*b*) Cet Appanage ou Douaire eſt de deux mille ducats, aſſigné ſur les Salines & ſur les Staroſties de Spiz & de Grodeck.

An. 1676. du Roi, des murmures s'éleverent, des voix qui proteſtoient. On avoit prévu l'orage ; il fut appaiſé par de fideles ſerviteurs du Roi répandus çà & là dans la vaſte Cathédrale ; & les deux têtes furent couronnées (*a*).

La pompe finit par un uſage aſſez ſingulier. Un Evêque de Cracovie aſſaſſiné par ſon Roi dans le onzieme ſiecle, cite à ſon Tribunal, c'eſt-à-dire, dans la Chapelle où ſon ſang fut verſé, cite le nouveau Roi comme s'il étoit coupable de ce forfait. Jean s'y rendit à pied, & répondit comme ſes prédéceſſeurs ; „ que ce crime étoit atroce, qu'il en é„ toit innocent, qu'il le déteſtoit & „ en demandoit pardon en implorant la „ protection du Saint Martyr ſur lui & „ ſur le Royaume (*b*). Il ſeroit à ſouhaiter que dans tous les Etats on conſervât ainſi les monumens des crimes des Rois. La flatterie ne leur trouve que des vertus.

On frappa des médailles où l'on voyoit une épée nue paſſée dans pluſieurs couronnes de lauriers ; & à la pointe la Couronne Royale, avec cette légende, *per has ad iſtam :* c'eſt par celles-là qu'il eſt arrivé à celle-ci. Jean avoit rempli tout le ſens de la légende. Les acclamations redoublerent, lorſque ſuivi du Sénat

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 678.
(*b*) Idem, Ibid. page 597.

Sénat, & des Grands-Officiers, tous à cheval, il se rendit à la place publique. Là sur un théatre élevé, couvert des plus riches tapis de l'Orient, il reçut le serment de fidélité des Magistrats de Cracovie, dont il annoblit quelques-uns. C'est la seule occasion où un Roi de Pologne puisse faire des Nobles. La Noblesse ne doit se donner que dans une Diete, après dix ans au moins de Service militaire. An. 1676.

Avant le regne de Jean, la Maison Militaire des Rois de Pologne consistoit en six cens Gardes-du-corps, six Compagnies de Cavalerie légere de cent chevaux chacune, & un Régiment d'Infanterie de douze cens hommes. Jean y ajouta une Compagnie de Cent Suisses, comme en France, cinq cens Janissaires que ses victoires lui avoient donnés, & deux cens *Heiduques*. Ces Heiduques se présentent dans le monde sous différentes formes. En Hongrie ils combattent dans l'Infanterie; en Allemagne & ailleurs, selon la fantaisie, ils font cortege derriere les carosses des Seigneurs; en Bulgarie, près du Mont Hœmus & dans d'autres passages, ce sont des brigands qui détroussent les passans. La République laissa faire Jean sur le nombre de sa Garde, parce qu'elle n'entroit point dans cette dépense.

La solemnité du Couronnement étant

An. 1676. finie, la Diete s'ouvrit. La République commença par remercier son Roi de tout ce qu'il avoit fait pour elle depuis son Election, en le suppliant de ménager sa vie dans les combats. Des Sénateurs & des Nonces en grand nombre lui firent une autre priere, qui les flétrissoit autant qu'elle honoroit le Prince. Eblouis par ses grandes qualités, ils le presserent de réunir à la Couronne la Charge de Grand-Général, à laquelle il n'avoit pas nommé, quoique vacante depuis son Election au Trône. Ceux qui faisoient cette priere violoient les Constitutions & trahissoient la République. C'est ainsi que les Rois, par la foiblesse & l'adulation des Sujets, deviennent despotes; & quand il faut les reporter au point d'où ils sont partis, les convulsions sont affreuses. Jean n'abusa point de ce zele inconsidéré; c'étoit être bien grand que de ne pas vouloir l'être trop. Il disposa de cette importante Place en faveur de Démétrius Wiesnowieski, Petit-Général de Pologne. Il étoit du Sang du dernier Roi. On l'appelloit le Prince de Mitre. Il avoit eu de grands démêlés avec Sobieski, Grand-Général. Sobieski, Roi, les oublioit; & dans cet oubli il montroit son amour pour la paix civile. S'il eût suivi son penchant, sa reconnoissance, & le degré de mérite, il auroit préféré Jablonowski, qui ne fut que Pétit-Général; mais il savoit que son ami

consentoit à cet arrangement pour éviter An. 1676.
les aigreurs & les dissensions. Elles cesserent effectivement ; & dès lors personne ne montra plus de fidélité & d'attachement pour son Roi que Wieçnowieçki. Les zélés déchus de leur premier but, voulurent du moins affoiblir le pouvoir des Généraux, pour augmenter celui du Roi. Le Généralat est perpétuel, ils voterent pour le rendre *triennal*, & le soumettre à prêter serment au Roi comme à la République. Il est peu d'hommes dont les mœurs soient à l'épreuve du Trône. Le Roi qui, dans le tems de son Généralat, eût été révolté d'une pareille proposition, l'appuyoit en secret. La Reine n'étoit pas d'un caractere à vouloir tout ce que le Roi vouloit. Elle affectionnoit Jablonowski. Elle vouloit le voir jouir du Petit-Généralat dans toute son étendue, & du grand également, lorsque le tems le lui donneroit. Elle traversa la proposition par des intrigues sourdes, qui frappent plus souvent au but que les coups portés à découvert (*a*). Le Généralat est encore perpétuel.

Un autre différend s'éleva entre le Grand & le Pétit Général de Lithuanie. Ce dernier, Radziwil, reprochoit à Paç d'avoir abandonné le Roi en Ukraine, & il prétendoit que pour le punir & pour

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 678. & 679.

An. 1676. le bien public il convenoit de soustraire à ses ordres le Petit-Général avec sa division. Il se flattoit d'autant plus d'être écouté, qu'il avoit épousé une Sœur de Roi, d'un Roi que Paç avoit griévement offensé. Les esprits se partagerent avec chaleur entre les deux partis. Le Roi, qui trouvoit ici une belle occasion de se venger de Paç, fut neutre; & les choses resterent comme elles étoient dans l'Armée de Lithuanie (*a*). Mais ce ne fut pas sans de longs débats.

Tant de contestations consumoient un tems bien précieux. Mahomet frémissoit sur son Trône contre une petite République, qui depuis quatre ans osoit lutter avec lui. Son Visir Kara-Mustapha étoit humilié de n'avoir pu la soumettre. Tous deux forgeoient les dernieres foudres, & on le savoit à Cracovie. Les Princes Chrétiens qui, au tems des Croisades alloient attaquer des Infideles qui ne leur disputoient rien, refusoient à la Pologne les secours qu'elle leur demandoit, & dont ils l'avoient flattée. C'étoit un reproche amer qu'on faisoit à l'Ambassadeur de France, Forbin, Evêque de Marseille. La Reine qui lui avoit des obligations, l'avoit fait nommer au Cardinalat. Le Primat, qui s'en croyoit plus digne, desapprouva hautement la reconnoissance de ses Maîtres: „ quelle injustice, disoit-il, un E-

(*a*) Id, Ibid.

„ tranger vient nous ravir à nous autres An. 1676.
„ Polonois la nomination de Pologne;
„ & quel Etranger? Un homme qui a-
„ buſe de ſon caractere d'Ambaſſadeur
„ pour acheter la Pourpre en nous trom-
„ pant. Où ſont les ſubſides qu'il nous
„ a promis "? La plainte du Primat ſur la préférence des Etrangers a dû ſe renouveller bien des fois. La Cour de Pologne n'a part aux nominations des Couronnes que depuis le Roi Caſimir, qui obtint cette égalité avec les autres Souverains: mais ce ſont ordinairement des Etrangers qui en profitent. Ce démêlé où la République entroit en applaudiſſant au Primat, retarda le Chapeau, qui n'arriva que longtems après en 1689. Mais les ſubſides n'arriverent point. Les autres Cours ne tinrent pas mieux leurs promeſſes (*a*).

La République ne chercha donc ſon ſalut que dans ſes propres forces. Le Décret de la Diete les porta juſqu'à cent mille hommes, en ordonnant des impôts proportionnés. Jamais la Pologne n'auroit mis ſur pied tant de troupes réglées. Mais autant que le projet étoit grand, autant l'exécution étoit difficile, pour ne pas dire impoſſible; & d'ailleurs le Décret déplût aux Provinces. La ſource du mécontentement fut un bruit qui ſe répandit que le Roi traitoit une choſe dans

(*a*) Id. Ibid. page 651.

An. 1676. la Diete, & qu'il en négocioit une autre ; que la paix étoit arrangée secrettement avec le Turc ; & que cette grande inquiétude qu'il affectoit, n'étoit qu'un prétexte pour lever des impôts qui ne rentreroient pas dans les bourses des Particuliers, dès qu'une fois ils en seroient sortis.

Il étoit vrai que Jean employoit la médiation du Moldave & du Valaque, mais les nouvelles qui arrivoient n'offroient que des conditions extrêmement dures. Voilà ce que les Provinces contribuables ne vouloient pas croire ; & cette erreur refroidit toutes les volontés, de sorte que les levées d'hommes & d'argent furent lentes, & bien au-dessous du Décret de la Diete (*a*).

D'autre part le bruit des grands projets de la Diete avoit frappé Constantinople. Mahomet à tout événement vouloit les surpasser. Cent vingt mille Turcs & quatre-vingt mille Tartares prirent les armes pour venger l'honneur du Croissant. Mais le Sultan étoit dans une grande perplexité sur le choix du Général. Kara-Mustapha ne vouloit pas s'exposer à de nouvelles humiliations. Husseim, qui avoit combattu à Choczin, étoit mort de ses blessures. Les intrigues du Serrail vouloient décider la question. La Sultane Validé portoit un sujet ; la Sultane

(*a*) Idem Ibid. pag. 598 & suiv.

favorite un autre ; le Visir un troisieme. An. 1676.
Les trois protégés, l'un après l'autre, essayerent du commandement lorsque les troupes s'assembloient, & tous trois furent révoqués. L'Histoire n'a pas daigné conserver leurs noms. Un quatrieme se mit en marche, mais les Janissaires l'ayant bien-tôt approfondi, le chasserent par leurs mépris & leurs murmures, qui se firent entendre jusqu'à Constantinople. Lorsque dans une Nation les Généraux s'arrachent le commandement les uns aux autres, c'est un signe qu'elle n'en a point ou fort peu. Enfin le Serrail se rappella un Bacha oublié, à qui on avoit ôté le commandement, le lendemain d'une victoire. Mahomet le lui rendit avec ordre de terminer la guerre dans cette derniere & importante campagne. C'étoit *Ibrahim Shaïtan*, d'une valeur froide & d'une grande expérience ; un autre Ulisse pour la ruse. Le surnom de *Shaïtan*, qui veut dire *Diable*, indiquoit cette derniere qualité. L'Armée Othomane fut longtems à remplir les vuides que les pertes précédentes avoient laissés. Elle ne s'approcha du Niester que vers la fin d'Août, au-dessous de Choczin, où les Tartares joignirent.

La Pologne, malgré les victoires de Jean, se retrouvoit encore sur le penchant de sa ruine. Elle assembloit trente-huit mille combattans dans la plaine de Glinian, près de Léopol. C'est avec

An. 1676. ce petit nombre que Jean marcha contre deux cens mille. La Reine l'accompagna jusqu'à Javarow (*a*), & ce ne fut que pour allarmer sa tendresse; accouchée depuis peu à Cracovie de Thérese-Cunegonde Sobieska, elle se retablissoit à peine: sa foiblesse, la fatigue du voyage, & encore plus la vue des périls qui environnoient son auguste Epoux, la jetterent dans une maladie mortelle. Le Roi l'aimoit avec passion: une autre épouse eut pourtant la préférence, *la République*; & sans différer il continua sa marche pour la défendre. Rendu à son armée, il attendit les mouvemens de l'ennemi.

Ibrahim, afin de lui donner le change, jetta des ponts sur le Niester, imaginant qu'il viendroit disputer le passage; & alors se portant plus haut, il méditoit de pénétrer par la Pokucie & de couper l'armée Polonoise. Jean ne se flattoit pas de l'empêcher de passer le fleuve: une armée aussi nombreuse le pouvoit, lorsqu'elle le voudroit, en se divisant; mais pour prendre un parti, il voulut s'assurer de celui d'Ibrahim, en restant dans son camp. Ibrahim, après avoir perdu plusieurs jours à l'attendre, rompit ses ponts, traversa la Bucovine pour gagner la Pokucie.

Jean commençant à démêler son enne-

(*a*) Lieu de plaisance des Rois de Pologne.

mi, conçut un dessein dont l'exécution An. 1676.
parut impossible à tous ses Généraux ; ce fut de porter & de fixer le théatre de la guerre aux extrémités de la République, pour en sauver le corps, il décampa ; Vieçnowieçki commandoit le centre ; Jablonowski la droite ; Paç la gauche : celui-ci paroissoit enfin sentir tous les ménagemens que le Roi avoit eus pour lui ; & les Lithuaniens n'avoient qu'une même volonté avec les Polonois. On devoit encore recevoir des recrues Lithuaniennes & Polonoises que Radziwil & Potocki étoient chargés d'amener. Jean mit beaucoup de célérité dans sa marche ; & il passa le Niester au grand étonnement d'Ibrahim, qui en étoit encore à quelques lieues

Zurawno, bourgade sans nom, prit une célébrité qui se conservera dans tous les tems. Cette bicoque de Pokucie, au confluent de la Scévits & du Niester, n'est fermée que d'un rempart de terre, sans autre défense. La maison du Seigneur (c'étoit alors comme aujourd'hui un Sapiéha) est couverte d'un second rempart semblable au premier avec quatre petites plate-formes, où l'on met quelques pieces de canon contre les incursions des Tartares A côté de la Ville en remontant le Niester est une plaine qui s'éloigne du fleuve à une demi-lieue pour faire place à un grand Bois de haute-futaye, qui est terminé par

An. 1676. un marais fort profond. De ce marais sort un gros ruisseau qui, après avoir traversé la plaine entre deux bords très-élevés, se jette dans les fossés de la Ville pour se perdre dans le Niester. Ce fleuve sur sa rive opposée présente une chaîne de montagnes de plusieurs lieues au-dessus & au-dessous de Zurawno.

L'armée Chrétienne s'étendit dans la plaine entre la Ville & le marais; sa gauche appuyoit à la Ville & à la Scévits, torrent qui, après avoir tout entraîné la veille, est guéable par-tout le lendemain. Elle avoit le marais à sa droite, le Bois & le Niester à dos. Il étoit question de fortifier le front, le tems manquoit: les Infideles pouvoient paroître d'un moment à l'autre. Jean, pour établir les travaux de l'Infanterie, passa la Scévits, chercha l'ennemi, tomba sur l'avant-garde qu'il renversa sur le centre. Mais au moment d'être enveloppé par cette multitude qui couvroit la plaine à plusieurs lieues, il fit sa retraite en bon ordre, repassa la riviere & y arrêta les Infideles un jour entier, tems précieux pour les travaux des retranchemens qu'il trouva foibles. L'Art Militaire dans toute son étendue lui étoit connu. Des Redoutes & des Fortins détachés, tracés sous ses yeux, formerent une double défense. Ce fut là où il enferma la derniere ressource, & le destin de la Pologne, résolu de

périr avec elle, ou de la conſerver dans ſa gloire. Les Officiers les plus intrépides n'étoient pas ſans crainte, parce que le courage ne ſuffit pas où les forces manquent. *Ne vous ai-je pas ſauvés*, leur diſoit-il, *au camp de Podhayeç, où nous n'étions que vingt-quatre mille aſſiégés par cent mille? La Couronne auroit-elle affoibli ma tête?* On eſpéra contre toute raiſon d'eſpérer. An. 1676.

Ibrahim, étonné de tant d'audace, s'en réjouiſſoit. Il étendit ſon armée en arc, dont le Nieſter faiſoit la corde; & dans cet eſpace il enferma le Marais, le Bois, l'Armée Polonoiſe, la Ville & le gros ruiſſeau qui ſéparoit les deux camps. Ce n'eſt pas tout: Nuradin Sultan détachant une armée de l'Armée Turque, paſſa le fleuve & occupa la chaîne des montagnes qui le borde. Toute communication fut coupée, plus de convois, plus de ſecours à eſpérer pour les Polonois. Quand on ſe repréſente trente-huit mille hommes ainſi bloqués par deux cens mille, on croit voir trente-huit mille victimes deſtinées au glaive, & leur patrie aux chaînes. Et ſi l'eſtime ſe meſure par les difficultés vaincues, quels devoient être ces hommes, & quel étoit leur Roi?

On étoit au 21 Septembre. Le 27 parut déciſif. Ibrahim ſe mit en bataille faiſant porter devant lui de grands amas de faſcines pour combler le ruiſſeau qui

An. 1676. séparoit les deux camps. Jean, au-lieu de l'attendre derriere ses lignes, se présenta dans les espaces des Fortins détachés. Cette manœuvre hardie arrêta les Infideles au-delà du ruisseau. Le 29 ils marquerent plus de résolution. Un Corps de Janissaires passa & attaqua les redoutes de la droite. Les Dragons Polonois les défendirent si bien, que l'action générale fut encore suspendue.

Jean employoit tout ce que l'Art de la guerre a de plus grand & de plus consommé, & avec une contenance si fiere il crut pouvoir, sans honte, demander la paix, sauf à la rejetter si les conditions étoient trop dures. Bidinski & Koricki furent les Négociateurs. Ils traiterent d'abord avec le Prince Tartare: „ Nous venons demander la paix, „ lui dirent-ils, sous votre médiation. „ Voici à quelles conditions nous la „ voulons. Que le Turc nous rende les „ Places qu'il nous a enlevées, Kamieck sur-tout, & qu'il cesse de protéger la révolte des Cosaques “.

Il vous sied bien mal, reprit le Kan, *de prendre un ton si élevé, tandis que vous êtes sous la foudre. Commencez par payer le tribut que la sublime Porte vous a imposé en vous accordant la paix lorsqu'elle pouvoit vous écraser sous le poids de ses Armes; après quoi elle verra quelle Place elle peut rendre à ses Tributaires.*

„ Que parlez-vous de tribut, reprit

„ Bidinski, d'un tribut qui nous fut An. 1676.
„ imposé dans un tems que la Républi-
„ que se déchiroit elle-même sous un
„ Roi foible. Celui qui nous gouverne
„ aujourd'hui est un Prince fort: c'est
„ le vainqueur de Choczin, vous le sa-
„ vez ; la République périra avec lui
„ avant que d'être Tributaire de quel-
„ que Puissance que ce soit. C'est l'a-
„ mour de la paix dont vous avez be-
„ soin vous-mêmes, qui nous appelle
„ ici. Nous n'apportons ni des lettres,
„ ni des visages de suppliants, mais un
„ courage à l'épreuve de tout ; & ce
„ fer nous donnera la paix, si la négo-
„ ciation nous la refuse ". En disant ces derniers mots, il avoit tiré son sabre à demi. Ce geste irrita le Kan. Bidinski étoit courageux, mais étoit-il sage?

Le Général Turc attendoit dans ses pavillons le résultat de cette conférence. Dès qu'il l'eut appris, il fit savoir au Kan qu'il eût à rompre la négociation, & que les Polonois devoient bien plutôt songer à demander pardon de leur victoire de Choczin, révolte dont il alloit les punir, qu'à s'en vanter (*a*).

Les Polonois n'espérant plus rien, chercherent des forces dans la vigilance & la gloire. Le 8 Octobre les mit dans un grand danger. Leur droite fut encore attaquée ; &, pendant le combat, Nu-

(*a*) Zaluski, tome I, page 565. Lengn. pag. 149.

An. 1676. radin passa le Niester à la nage au-dessous de l'embouchure de la Scévits qu'il traversa également, & vint fondre sur la gauche. Le centre resta toujours immobile, observant les mouvemens d'Ibrahim, qui attendoit le moment d'une affaire générale. Le moment ne vint pas. Les deux attaques, quoique très-vives, furent sans succès. Trois mille Infideles y périrent. Les Tartares repasserent le fleuve, & les Turcs le ruisseau.

Ibrahim sentant toute la difficulté de la victoire, voulut mettre plus d'art dans ses attaques. L'Armée qu'il tenoit bloquée, il l'assiégea. Des tranchées furent ouvertes comme devant une Place; sept grands Cavaliers élevés avec un travail dont peut-être les Turcs seuls sont capables. On voyoit au milieu des travailleurs les pavillons d'Ibrahim qui les animoit à l'ouvrage. La grosse artillerie fut bien-tôt en batterie : des pieces de quarante-huit livres de balle qui labouroient le camp Polonois du matin au soir, emportant les hommes & les chevaux. Le Général-Major Gebroski fut pleuré. Il lui resta un tombeau militaire à la façon des anciens Romains. Un boulet vint traverser la tente du Roi. On le pria de s'éloigner, ou du moins de souffrir une élevation de terre pour le couvrir. Cette précaution qu'il eût peut-être goûtée dans une autre conjoncture, il la refusa dans celle-ci. Quand le danger est

extrême, un Roi doit le partager avec ses Sujets, qui sacrifient plus à sa gloire qu'à la leur. Quelques Officiers Généraux qui s'étoient creusé des asyles, reparurent en bonne contenance. An. 1676.

Cependant les tranchées Turques se poussoient avec vigueur & s'approchoient des retranchemens. Jean ordonna des contre-tranchées, & on vit ici ce qu'on n'avoit pas vu : deux Armées aller l'une à l'autre par-dessous terre. Une bataille eût soulagé les Polonois : leur situation devenoit extrême. Les fourrages qu'on avoit amassés dans le camp étoient con sommés. La forêt adjacente qui pour derniere ressource fournissoit des feuilles aux chevaux, des feuilles qu'on mêloit avec un peu de grain, ne montroit presque plus que du bois ; & ce bois, c'est-à-dire, les branches les plus tendres, servit encore de nourriture. Les hommes n'étoient pas mieux : du pain donné par la disette, c'est tout ce qui restoit ; & le Roi vivoit comme le Soldat. L'artillerie obligée de répondre à un feu bien supérieur épuisoit ses boulets. La poudre même demandoit du ménagement. Celle qu'on amenoit de Dantzic s'étoit arrêtée à Léopol. Si dans les assauts continuels qu'il falloit repousser, les Infideles avoient beaucoup perdu, les Chrétiens avoient perdu bien davantage en proportion de leur petit nombre. Radziwil & Potocki, ces libérateurs qu'on at-

An. 1676. tendoit avec tant d'impatience, avoient marché avec dix mille hommes de troupes fraîches; mais nul secours, nul convoi n'avoient pu percer. Tout manquoit, excepté le courage; & chaque heure pouvoit être fatale (a).

La Reine, convalescente à Varsovie, entreprit de suspendre la destinée du Roi & du Royaume. Elle assembla les Sénateurs dans son Palais. Elle leur peignit l'affreux état des choses. Tous opinerent pour la convocation de la Pospolite; & le *Primat* la publia par les Universaux: pratique ordinaire en Pologne, lorsque tout est perdu. Au reste il faut que l'autorité soit une chose bien délicate; car, aussi-tôt que le Roi apprit ce *Sénatus-Consulte* pour le sauver, il se plaignit amérement de ce qu'on avoit blessé la Prérogative Royale qui attribue au Roi seul le pouvoir d'assembler la Pospolite. Dans le fait il comptoit beaucoup plus sur son courage & celui de ses troupes, que sur les efforts tardifs de cette Noblesse sans discipline.

Ibrahim se croyant assuré de vaincre par la famine, & voulant ménager le sang Musulman, lui députa deux Bachas & vingt-quatre Janissaires qui n'avoient dans leurs mains que de longs bâtons blancs, leurs seules armes quand ils ne vont

(a) Zaluski; tome 1. page 611 & suiv.

vont point au combat. Les Turcs s'étonnent que les Chrétiens en pleine paix, entrent chez leurs amis l'épée au côté. Les Députés repréſenterent à Jean, „ que le Séraskier étoit parfaitement in-„ ſtruit des extrémités du Camp ; qu'au-„ cun ſecours n'étoit poſſible ; qu'un „ Prince ſage devoit ſe rendre à la loi „ de la néceſſité, que le déſeſpoir avoit „ plus perdu d'Armées, qu'il n'en avoit „ ſauvé ; que le Grand-Seigneur n'aſpi-„ roit point à de nouvelles conquêtes en „ Pologne ; qu'il ne demandoit que l'exé-„ cution du Traité de Boudchaz per-„ fidement rompu ; que la Pologne Tri-„ butaire vivroit déſormais tranquille „ ſous ſa haute protection, ainſi que les „ Tartares, les Coſaques, & tant d'au-„ tres ; & ils jurerent tous ſur leurs „ barbes & ſur leurs mouſtaches le ſalut „ de l'Armée Polonoiſe, s'offrant à „ reſter en ôtage juſqu'à ce qu'elle eût „ repaſſé le Nieſter, après la ſignatu-„ re d'une paix plus ſolide que la pre-„ miere ". An. 1676.

Jean répondit que, „ ſi dans le Trai-„ té on faiſoit la moindre mention du „ tribut impoſé à ſon prédéceſſeur, il „ ne vouloit point de paix ; & que, ſi „ le Séraskier avoit ordre d'inſiſter ſur „ ce point, il le prioit de lui abandon-„ ner, au-delà du ruiſſeau, un terrein „ ſuffiſant pour ranger ſes troupes en ba-„ taille ; & que pour lors ils décideroient

An 1676. „ les armes à la main ". Les Députés partirent en lui reprochant tout le sang qui alloit couler.

On peut dire que la fierté du Roi ne convenoit gueres aux extrémités où il se trouvoit. Il fit compter les rations; il n'y en avoit plus que pour quatre jours. Il donna ses ordres à l'entrée de la nuit pour attaquer le lendemain au lever de l'aurore. Il a depuis avoué que jamais il n'avoit senti d'agitations pareilles à celles de cette nuit. Il se représentoit que c'étoit lui qui avoit rejetté la République dans cette guerre; que c'étoit lui qui avoit tracé le plan de la campagne contre l'avis des Généraux; que toutes ses victoires précédentes étoient inutiles, s'il manquoit celle-ci; qu'il falloit ou être détruit par la faim, ou passer sur le ventre à plus de cent quatre-vingt mille hommes avec trente & quelques mille; & qu'enfin, au-lieu de continuer à être le Héros de son pays, il alloit peut-être en devenir le destructeur. Mais lorsqu'il pensoit que, pour sauver l'Armée, il falloit revenir à l'infame Traité de Boudchaz, son ame s'affermissoit dans la résolution de tout risquer.

Que celui qui ne connoît pas le pouvoir du courage & les jeux de la fortune apprenne à espérer. Jean fut extrêmement surpris de revoir, avant le point du jour, les deux Bachas qui l'avoient harangué la veille. La scene avoit chan-

gé pendant la nuit par un concours d'é- vénemens inattendus. An. 1676.

Les Janiſſaires, dès le commencement de la campagne avoient murmuré de ne pas voir le Sultan, ou du-moins le Viſir à leur tête. „ Ils s'abandonnent aux „ plaiſirs, diſoient-ils, tandis que nous „ ſouffrons pour eux ; on nous donne „ ne un ſimple Séraskier pour nous com- „ mander, comme ſi nous n'étions pas „ dignes de combattre ſous les yeux de „ notre Empereur, nous qui avons fon- „ dé l'Empire ". Les marches forcées qu'ils avoient faites pour envelopper les Polonois, les travaux continuels, ſans en venir à une action déciſive, tout cela redoubloit les murmures, & la ſédition étoit au point d'éclater (*a*).

Les Tartares qui ſe voyoient retenus aux frontieres de la République, au lieu d'aller butiner dans ſon ſein, ne faiſoient plus que de foibles efforts. Ils regardoient la Pologne comme leur magaſin général, & il ne ſouhaitoient pas qu'elle devînt une Province Turque ; parce qu'alors il auroit fallu la reſpecter. Jean n'ignoroit pas leur diſpoſition ; & pour diminuer encore leurs foibles efforts, n'ayant preſque plus de poudre, il combattoit avec de l'or. Il en avoit fait paſſer à leur Chef ; & afin de donner de l'inquiétude à Ibrahim, il avoit eu ſoin de

(*a*) Cantémir, tom. 2. pag. 72.

An. 1676. le publier. Le Kan n'en convenoit pas, mais le ſoupçon reſtoit.

Pour ſurcroît d'inquiétudes, Ibrahim venoit d'apprendre que les Puiſſances Chrétiennes envoyoient des Ambaſſadeurs pour traiter de la paix, ou pour entrer dans la guerre. Déjà celui de France, le Marquis de Béthune, & celui d'Angleterre, Milord Hide (*a*), étoient arrivés à Léopol, & demandoient des paſſeports au Général Turc pour le Camp du Roi.

Une autre nouvelle l'embarraſſoit encore plus. Une Armée Moſcovite étoit en marche pour déboucher dans l'Ukraine & délivrer la Pologne; c'étoit le fruit d'une négociation ſecrette de Jean. Enfin la ſaiſon qui s'avançoit, (on étoit au 28 Octobre, le trente-huitieme jour du blocus,) les pluies qui tomboient depuis quelque tems, la longue retraite au-delà du Danube, les vivres qui pouvoient enfin manquer à une ſi grande multitude: toutes ces conſidérations déterminoient Ibrahim à prêter une oreille plus favorable à la paix; & il le faiſoit ſavoir à Jean.

Ibrahim avoit des pouvoirs fort étendus, avec un ordre précis de terminer cette longue guerre le plus avantageuſe-

(*a*) Il étoit Beau-frere de Jaques II. par la premiere femme de ce Prince Il envoya un Trompette avec ſix Valaques & un Interprete. Toutes ces têtes furent coupées par les Tartares, qui connoiſſent peu le Droit des Gens.

ment qu'il pourroit. Il n'insista plus sur le tribut. Mais il dicta, ou peu s'en fallut, les autres conditions. Il exigea d'abord que la Pologne fît alliance avec les Tartares contre les Moscovites qui marchoient à sa délivrance. Cette demande fut rejettée avec horreur, comme injuste & flétrissante. On fut au moment de reprendre les armes. Ibrahim, après s'être emporté contre la délicatesse d'un ennemi à qui il croyoit faire grace, se calma, & revint à des conditions plus supportables qui furent acceptées. An. 1676.

I.

L'Ukraine avoit allumé la premiere étincelle de la guerre. La Porte en abandonnoit les deux tiers à la Pologne, & l'autre tiers aux Cosaques qui continueroient à vivre saus la protection du Grand-Seigneur. Par cet arrangement, le Turc conservoit un pied dans l'Ukraine, & une entrée dans la Pologne pour les circonstances qui pourroient naître.

II.

La Podolie, cette autre clé de la Pologne, avoit été cédée au Turc par le malheureureux Michel; il en rendoit une partie aux Polonois. Il gardoit les meilleures Places, *Jaslowiecz*, *Kaminieck*; Kaminieck sur-tout. Sans la conservation

An. 1676. de cette Forteresse, Ibrahim n'auroit pas signé la paix.

III.

Des Hordes de Tartares s'étoient établies en Lithuanie; apparemment qu'elles se lassoient de la domination Polonoise. Il fut convenu qu'il leur seroit libre de retourner sous la protection de l'Empire Othoman. La Lithuanie y perdit des Guerriers & des Colons.

IV.

Il fut arrêté que les Captifs, (car on ne connoît point le nom de Prisonniers de guerre entre les Turcs & les Polonois) seroient rendus de part & d'autre.

V.

Comme la Porte met ordinairement du faste dans ses Traités, la Pologne s'obligeoit à lui envoyer une grande Ambassade, & à faire partir, en attendant, avec Ibrahim même, un Envoyé comme précurseur. Ce fut André *Modrzewski*, Echanson de Siradie. Ibrahim demanda si par sa taille, son air & son port, il étoit digne de paroître devant le Grand-Seigneur. Il voulut le voir, il en fut content.

Il ne faut pas s'étonner de cette délicatesse Turque. Tous les enfans qu'on éleve

au Serrail pour repréſenter dans les Charges publiques, ſont bien faits & de bonne mine. Ils ne doivent avoir aucun défaut naturel. Point de Cours mieux compoſées pour l'extérieur. Les Turcs diſent qu'il eſt impoſſible qu'une vilaine ame habite dans un beau corps. An. 1676.

Un dernier article fut vivement conteſté. Le Grec *Payanotos*, cet autre Ulyſſe qui avoit contribué par une ruſe à la priſe de Candie en 1669. avoit obtenu de Cuprogli que l'Egliſe Grecque Schiſmatique auroit déſormais la garde de tous les Lieux Saints, malgré l'oppoſition des Religieux du Rit Latin. Le Divan avoit décidé que l'Egliſe Grecque ayant compté Jéruſalem dans ſon diſtrict, avant le tems des Croiſades, ſa prétention étoit juſte. Jean exigeoit que les Lieux Saints fuſſent remis aux Latins Orthodoxes : *Que vous importe*, diſoit Ibrahim, *pourvu que vous y veniez adorer votre prétendu Dieu : nous ne vous en empêchons point ; & ces Grecs enfin ne ſont-ils pas Chrétiens comme vous ?* Il ne vouloit pas entendre que le Dieu, dont ils gardoient les monumens, les rejettoit. Cependant il ne crut pas que cette difficulté dût éloigner la paix, qui fut ſignée le 27 Octobre.

Ibrahim n'avoit point fait tout ce qu'il pouvoit avec tant de forces. Jean étoit allé bien au-delà des ſiennes. Lorſqu'il paſſa le Nieſter pour arrêter deux gran-

An. 1676. des armées aux frontieres, toute l'Europe l'accuſa de témérité, & le crut perdu. Les Héros ſe jugent mieux entr'eux. Le Grand Condé l'admira & le félicita par lettres.

Mais quand on réfléchit ſur la cauſe d'une guerre ſi longue, qui eſt-ce qui oſera louer la ſévérité? Les Coſaques s'étoient plaints, on ne les écouta pas: ils ſe révolterent. On eût pu les ramener par la juſtice & la bonté. La rigueur jette leurs Maîtres dans une guerre de 38 ans. Le Turcs en mêle, & chaque campagne ouvre le tombeau de la Pologne. La cataſtrophe arrive, & on déplore également le pouvoir des Princes & le malheur des peuples. Quatre campagnes avoient coûté à Mahomet plus de deux cens mille Soldats, & des ſommes qui auroient ſuffi pour ſoulager des millions de malheureux. De tant de dépenſes en hommes & en argent, que lui reſtoit-il? Quelques Places dans la Podolie & dans l'Ukraine, qu'il n'étoit pas ſûr de conſerver longtems.

La Pologne, qui de ſon côté avoit ſouffert tant de ravages, d'incendies, de dépopulation & d'horreurs, ſe crut ſuffiſamment dédommagée en ſe délivrant du tribut ignominieux que Mahomet lui avoit impoſé.

Jean, couronné de gloire, parut l'obſcurcir aux yeux de la fierté Républicaine. Elle avoit reproché au foible Michel d'a-

voit accepté *l'Ordre de la Toison*. On appor- An. 1676.
toit à Jean celui du *Saint Esprit*. Il le reçut à Zolkiew des mains du Marquis de Bethune, Beau-frere de la Reine. „ C'é„ toit, disoit on, s'humilier sous la Fran„ ce que d'en prendre les livrées: " indécence d'autant plus grande, que la France avoit constamment refusé aux Rois de Pologne le titre de *Majesté*; & à lui *Jean* nommément, lorsqu'en 1674 il l'avoit fait solliciter par son Ambassadeur André Chrysostôme Zaluski (*a*). Ce titre de *Majesté* dont Trajan ne se crut pas digne, & qu'autrefois le Christianisme ne donnoit qu'à Dieu, peu de Rois le méritoient plus que *Jean Sobieski*; & Louis XIV. qui le lui refusoit, avoit donné en 1655 le titre de *Frere* à l'usurpateur *Cromwel* dans ses lettres. La Reine savoit tout cela; mais plus Françoise alors que Polonoise, elle avoit engagé son époux à donner à la France cette marque de considération, sans consulter la Pologne.

La République en marqua son ressenti- An. 1677.
ment, lorsque dans l'assemblée des Etats-Généraux il fut question de ratifier la paix de Zurawno. On n'avoit rien à reprocher au Roi sur ce Traité, mais on vouloit le mortifier. La foiblesse des objections marquoit assez la disposition des esprits. L'Empereur, qui gagnoit beaucoup lorsque la Pologne occupoit le Turc,

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 525.

An. 1677. en s'épuisant, travailloit par ses Emissaires & son argent à brouiller encore plus. Jean surmonta tout, & il fit partir la grande Ambassade qu'Ibrahim avoit exigée. Le Palatin de Culm étoit à la tête. Arrivé à *Daud Pacha*, Lieu de plaisance des Sultans à un mille de Constantinople, il crut augmenter la dignité de la République en exigeant un honneur qui jamais ne fut accordé, d'être reçu par le Visir à la porte même de la Ville.

La réponse de Kara-Mustapha, le plus haut des Visirs, fut que si l'Ambassadeur se trouvoit bien à Daud-Pacha, il pouvoit y rester jusqu'à nouvel ordre. Il y resta en effet observé rigidement; mais quand on parla au Visir des provisions qu'il demandoit pour un cortege de sept cens Polonois, le Visir lui fit dire que „ s'il „ étoit venu pour prendre Constantinople, „ il avoit trop peu de monde; & que si ce „ n'étoit que pour représenter il en avoit „ trop; qu'au-reste il étoit aussi aisé au „ Grand-Seigneur de fournir des tables à „ sept cens Polonois, que d'en nourrir „ sept mille qui ramoient sur ses Gale- „ res " (*a*).

Il ne falloit qu'un pareil incident pour rejetter les deux Nations dans la guerre, tant l'effusion du sang humain coûte peu aux Maîtres du Monde! mais le Roi de Pologne instruit du démêlé, & ne cro-

(*b*) Cantémir, tome 2, page 73.

yant pas qu'il fût de la dignité de sa Couronne de soutenir les torts de son Ambassadeur, lui envoya ordre de faire son entrée, sans s'obstiner à une demande insolite. Il obéit, mais voulant toujours être extraordinaire, il fit mettre à ses chevaux des fers d'argent, qui ne tenant qu'à deux cloux se perdoient dans la marche. Un Ambassadeur de France en fit autant à Rome, tous deux également condamnables; c'est toujours le Peuple qui paye ces magnifiques extravagances. On porta un de ces fers au Visir, qui dit: *Cet Infidele a des fers d'argent, mais il a une tête de plomb; puisqu'envoyé par une pauvre République, il ne sait pas employer l'argent utilement* (*a*). An. 1677.

L'Ambassadeur fut encore au moment de tout suspendre lorsque deux *Capuji-Bachis* le prenant sous les bras pour le conduire au Trône du Grand-Seigneur, l'avertirent de quitter son épée: telle est la Loi de la Porte à l'égard de tous les Ambassadeurs; & ce fut une nécessité d'y souscrire. Ce qu'il fit de mieux, ce fut, en délivrant la ratification de la République, d'exiger deux articles qui furent ajoutés au Traité de Zurawno: les voici.

Nous commandons, dit le Sultan, à nos Armées des Tartares de Crimée & du Budziac, aux Cosaques & aux Transylvains de s'abstenir dès ce jour, & pour

(*a*) Id. ibid. page 74.

An. 1677. toujours d'entrer en Pologne ſans nos ordres, & nous leur défendons d'y commettre aucun pillage ou autre hoſtilité quelconque; & s'il arrive que de leur part il ait été fait breche à cette paix, ceux qui auront reçu quelques dommages en recevront reſtitution ſur les preuves qui en ſeront produites.

Nous promettons ſur notre parole Impériale & notre ſerment, & proteſtons devant Dieu, Créateur du Ciel & de la la Terre, & par les miracles de Mahomet le Grand Prophete, le Soleil des deux âges ſur qui repoſe la gloire de la Majeſté Divine, que nous ne tranſgreſſerons aucun de ces articles, & ne les embarraſſerons point de difficultés ou équivoques: mais plutôt que cette paix & union accomplie & confirmée ſera durable auſſi longtems que notre glorieux Empire, bien entendu que le Roi de Pologne, ſes Palatins & ſes Généraux n'y apporteront aucun obſtacle, & ne feront rien de contraire aux droits de cette paix & amitié, & l'honoreront ſelon ſa juſte valeur. Puiſſent les Habitans de Pologne en jouir dans toute ſon étendue, à l'ombre de notre protection.

Tout fut enfin conſommé. On avoit paſſé ſix mois à convenir du cérémonial de l'Ambaſſade. On n'avoit employé que trois jours ſur un champ de bataille à pacifier les deux Nations.

Fin du quatrieme Livre.


Biblioteka Jagiellońska
stdr0023760

